# La Revue Populaire

Vol. 14, No 5 — Montréal, mai 1921

ABONNEMENT
Canada et Etats-Unis:
Un An: $2.40 — Six Mois: - - - $1.20
Montréal et banlieue excepté

Paraît tous les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Edteurs-Propriétaires,
131 rue Cadieux. MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de haque mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

## LES FLEURS ET LA SUPERSTITION

La superstition a été de tout temps et de tout temps les fleurs ont été victimes de la superstition.

La jolie mariée qui porte son bouquet de roses blanches ne se doute pas, que quelque part sur la terre, des gens s'imaginent que les roses blanches attaquent le cerveau et causent quelquefois la folie. Elle ne se doute pas, non plus que briser un bouquet de roses blanches, chose inévitable en pareille circonstance est signe de mort prochaine de tuberculose.

Si la mariée ne porte pas de voile, elle sera malheureuse si une fleur s'épanouit dans ses cheveux. Elle ne doit pas porter de tubéreuses, c'est signe de deuil prochain, en Ecosse on fuit la campanule qui apporte la folie.

Heureuse sera la jeune épousée qui voit des roses blanches à son réveil le matin du mariage, malheureuse, si les roses sont rouges.

Certaines superstitions plus curieuses encore sont celles qui ont trait aux fleurs que l'on garde chez soi. Si l'on garde un géranium écarlate dans la maison quelqu'un mourra sûrement durant l'année. Evidemment cette crainte n'a pas cours dans nos campagnes ou toutes les familles gardent des géraniums toute l'année, ni dans les pays mahométans ou l'on croit que le géranium écarlate est une hirondelle transformée en fleur pour avoir touché la robe de Mahomet.

En Ecosse encore, apporter dans la maison un aubépine en fleur signifie mort pour un membre de la maison.

N'aimez jamais les fleurs avec passion, vous coifferez Sainte-Catherine. Prenez aussi garde de cueillir des lis des champs rouges, vous aurez des taches de rousseur sur le visage.

Cependant, en général, il n'est pas mauvais de cueillir des fleurs. Les roses vous donneront un heureux augure; les violettes un succès complet dans toutes vos entreprises futures, amoureuses ou commerciales.

Le millefeuille cueilli sur la tombe d'une jeune homme par une jeune fille lui permettra de voir sous peu son futur fiancé.

En Angleterre, il existe une superstition qui veut que si le fiancé et la fiancée mangent en même temps des feuilles de pervenches ils seront toujours heureux et aucun nuage ne viendra détruire leur bonheur.

Si une jeune fille désire savoir si son amoureux l'aime elle peut écraser ensemble des "coeurs sanglants"; si ce qui en sort est rouge, elle est aimée, si au contraire c'est blanc, on ne l'aime pas.

Si vous ne croyez pas aux sorciers, les Hollandais vous diront de porter un trèfle à quatre feuilles la veille de Noël et vous verrez sûrement les sorciers venir danser devant votre porte.

Il est chanceux, paraît-il, de manger les premiers muguets que l'on voit au printemps. (N'allez pas surtout vous empoisonner.) Il ne faut jamais transplanter une marguerite des champs dans un jardin.

En Egypte, l'Anémone est une fleur chanceuse au printemps. Enveloppez la première anémone que vous trouvez dans un drap rouge et vous serez exempt de maladies.

Sur la côte française, il est inutile d'essayer de prendre du poisson avant d'avoir jeté des fleurs à la mer.

En Turquie on considère malchanceux une rose qui perd ses pétales devant nous.

A Samoa la tête du cadavre est couverte de fleurs pour lui faciliter son entrée dans l'autre monde.

Toutes ces superstitions plus ou moins abracadabrantes ne doivent pas nous empêcher d'aimer les fleurs, toutes celles des jardins comme toutes celles des champs. Il n'en existe qu'une que je vous conseillerais de fuir, c'est "l'herbe à la puce."

Paul COUTLEE.

## Le coin des vrais poètes

### PRINTEMPS

Azur léger, parfums dans l'air... vols d'hirondelles
Bourgeons éclos, flocons de duvet aux rameaux,
Neige de fleurs et gazouillis... frisselis d'ailes
Un jeune pâtre... un air de flûte de roseaux...

Des clochers bleus, des cris nouveaux sous la feuillée
Girouette dorée et saluant le ciel,
Email des murs blanchis, fenêtre ensoleillée,
Mouches d'or butinant les calices à miel.

Rires, chansons, espoirs, vapeurs, zéphir folâtre,
Essor du renouveau, chair rose et sang vermeil,
Jeunes filles cueillant l'aubépine d'albâtre
En offrant leurs bras nus aux baisers du soleil.

Fraîcheur des fronts, clarté des yeux, lèvres fleuries,
Coeurs palpitants, frissons de vie, hymne à l'amour...
Ouvrant son délicat éventail de féeries
Printemps poudrerizé s'est revêtu de jour.

Jeanne FANAU.



# Mémoires de la Comtesse Floria de Martimprey

## CHAPITRE IV

Durant de longues années, je passai une partie de l'hiver à Cannes.

Je jouai un rôle intime et je pourrais ajouter, mémorable, dans l'existence de cette luxueuse et enchanteresse petite ville bâtie sur le bord de la Riviera. Là les rois, les princes et les grands de l'Europe s'amusaient de tout leur coeur, libérés de leurs soucis d'état et de la nécessité de garder des apparences très dignes.

J'assistai aux fêtes les plus galamment féeriques, à des banquets splendides, à des danses se prolongeant toute la nuit, à des mascarades, à des redoutes étranges, à des parties de yachting qui faisaient de la vie de Cannes une suite ininterrompue de dissipations.

La première année de mon mariage avec le comte Bernard de Pourtalès se passa en grande partie à l'étranger où mon mari était attaché au service diplomatique. Ce fut avec une vive joie que je renouvelai ma connaissance avec Cannes et que j'y revins pour une saison d'hiver, décidée à jouir de ses délices plus ardemment que je ne l'avais fait auparavant.

A cette époque, Cannes était plus brillante que jamais. La villa de mon mari, sur la Croisette, avec ses merveilleux jardins tropicaux descendant jusqu'à la rive dont le sable semblait fait de grains d'argent, la villa Marguerite, avait été meublée à neuf et réparée avec un goût exquis afin de constituer pour moi un merveilleux séjour.

Le Prince de Galles qui, peu d'années après devait succéder à Victoria sous le nom d'Edouard VII, était attendu pour sa visite habituelle à Cannes et, comme toutes les femmes de la haute société, j'attendais avec une extrême impatience le moment de le revoir. Son Altesse royale n'avait pas été en bons termes avec mon oncle et ma tante depuis l'incident que j'ai relaté dans le premier chapitre de ces mémoires.

Le Prince arriva, accompagné d'une imposante suite. Nombre d'anglais de fameuse réputation vinrent à Cannes avec lui. Il y avait Lord et Lady Chesterfield, Lord et Lady Ilchester, Sydney Greville, Lord et Lady Suffield, Lord Fortescue, M. et Madame George Keppel, Sir Douglas Dawson et beaucoup d'autres encore.

Parmi la société anglaise on remarquait particulièrement une femme qui exerça une influence très grande sur le prince pendant les dernières années de sa vie, au moment dont je parle et après qu'il eut monté sur le trône.

C'était une grande et belle femme, haute en couleurs, avec un air domi-

nateur. Le voyou qu'était le grand-duc Boris, n'aimait que les petites femmes et me fit un jour cette remarque sur la formidable enchanteresse:

— Ce n'est pas une femme, c'est un monument.

Elle provoquait souvent une vive hilarité par son manque de tact et par l'orgueil insensé qu'elle concevait de se savoir influente. Un jour qu'elle revenait à Cannes après un voyage, elle s'exaspéra de la lenteur avec laquelle les porteurs lui faisaient parvenir ses bagages. Avec une chaleur convaincante, elle s'écria, devant de nombreuses personnes:

— Hâtez-vous, mon brave homme. Rappelez-vous que vous faites attendre le Prince de Galles!"

Le prince me visita immédiatement après son arrivée, chose qui ne me surprit pas, car il traitait tous les membres de la colonie comme ses amis intimes. Je fus infiniment heureuse de le voir car il était, comme chacun savait, le plus important personnage européen au point de vue social. Cela me plongeait dans une sorte de ravissement de penser que ma qualité de femme mariée me permettrait, selon la singulière morale en usage à Cannes, de tirer les plus grands bénéfices de cette amitié royale.

Il vint à pied à ma villa, en compagnie de son écuyer, un noble anglais, mais ce dernier disparut dans les massifs du jardin aussitôt que son Altesse pénétra dans la maison.

D'après une étiquette invariable en pareils cas, je reçus seule le prince. Lorsqu'il visitait une femme mariée, cette étiquette exigeait que nulle autre personne n'assistât à l'entretien, pas même le mari, à moins que le prince ne le demandât expressément.

Il portait un costume qui réjouissait les regards. Son visage arrondi et bronzé brillait de l'ardeur avec laquelle il appréciait ou attendait les joies de la vie. Me serrant cordialement les deux mains, il s'exclama:

—"Ah! ma chère comtesse, je suis enchanté de vous revoir. Maintenant, je pourrai passer mes courtes vacances à Cannes. C'est un tel réconfort après les fatigues accablantes de mes devoirs à la Cour d'Angleterre.

La conversation du prince était éblouissante d'esprit et de bonne humeur.

Au cours de cette conversation, je recueillis de nombreux renseignements sur les goûts du Prince, renseignements dont je me promis de profiter amplement. Je sus, par exemple, qu'il adorait les bons dîners mieux que n'importe quelle autre chose et ce devint mon ambition que de lui en offrir un.

—"Le plaisir le plus parfait, le plus exquis du monde est un bon dîner avec une jolie femme de chaque côté de moi", me dit le prince avec des yeux pleins de langueur. "D'autres plaisirs peuvent être plus vifs mais provoquent des remords. Un excellent dîner ne saurait faire souffrir."

Lorsqu'il me quitta après cette longue entrevue, je compris qu'il y avait pris un extrême contentement. Avec une chaude pression de la main, il me déclara qu'il m'attendait pour le thé, l'après-midi suivant, au Cercle Nautique, le club le plus luxueux de la Colonie de Cannes, où il résidait habituellement.

Il n'y avait rien d'extraordinaire dans cette invitation, le prince l'ayant également faite à tous les imbéciles notoires de Cannes. Un écuyer vint me



rappeler officiellement, le lendemain matin, que j'étais attendue.

Avec un tact plein de grâce, le prince me contraignit d'accepter la chaise voisine de la sienne et se regala en même temps que ses hôtes de l'abondance des bonnes choses qu'il avait réunies.

Mais au moment le plus intéressant, nous fûmes interrompus très désagréablement. La Junon Britannique dont j'ai déjà parlé s'avança vers nous avec une expression significative.

C'était un manquement outrageux à l'étiquette de la Cour que de se joindre à un groupe où parlait le prince,

sans y avoir été invité par lui-même. Mais la marâtre le regardait avec une telle insistance qu'il ne put éviter de la prier de se réunir à nous. Son arrivée parut éloigner le prince de ma personne et je pus constater que malgré toute sa versatile bonhomie il était fortement vexé.

Après cela, la conversation perdit son éclat.

Cependant, je décidai de donner au prince un petit dîner dans notre villa et ainsi de me l'attacher plus fortement que jamais. J'étudiai soigneusement ses habitudes, particulièrement ses habitudes de table.

Son Altesse royale aimait que son dîner fut servi à 8 heures et, j'ai à peine besoin de le déclarer, un tel dîner devait être l'ouvrage le plus parfait que l'art culinaire du monde civilisé pût produire. Les meilleurs chefs de Paris et de toute la France étaient appelés à Cannes par l'admirable grattin social que nous formions et jamais ils ne travaillaient plus péniblement pour l'un de nous qu'ils ne le faisaient pour le Prince de Galles.

Je reconnus que ce dernier éprouvait une certaine prédilection pour les oiseaux. Les ortolans aux truffes constituaient probablement son mets favori.

Donc le premier dîner auquel je le convial fut un brillant succès. Ensuite, je rencontrai le prince à tous les lunchs et repas. Jamais je n'oublierai l'après-midi où il me fit la confidence de nombreux secrets de la cour anglaise, dans la merveilleuse villa Kasbeck, le plus extraordinaire temple de luxure que contienne Cannes.

Mais ces faveurs suscitèrent contre moi l'inimitié non déguisée de la colossale anglaise qui me jetait des regards furibonds et écrasants quand elle me rencontrait en compagnie du prince dans les avenues fleuries de la cité aristocratique.

Ce sentiment se révéla dans une invitation d'une glaciale politesse à un thé, laquelle invitation me détermina irrésistiblement à me rendre chez la duègne. Après quelques remarques superficielles, elle aborda le sujet:

— Je désire vous donner, comme à une très jeune femme, quelques conseils sur votre carrière sociale, dit-elle.

— Je n'admets pas que vous ayez autorité pour me donner un conseil quelconque, répondis-je, mais je suis curieuse de savoir de quoi vous parlez.

— Je vous avertis qu'on vous voit beaucoup trop en compagnie d'un puissant personnage, répliqua-t-elle avec férocité.

— Je vous avertis, fis-je gaiement, que vous n'avez pas le droit de vous occuper des affaires d'autrui.

— Si vous persistez dans votre conduite, les conséquences seront désastreuses pour vous, rugit-elle enfin, le visage rouge comme une betterave et le sang bouillant de colère contenue.

Je racontai cet incident au prince et vis avec intérêt que mon récit le rendit véritablement furieux. Il s'écria:

— Ceci est mon affaire et non la sienne. Je ne veux pas qu'elle s'immisce dans mes occupations privées.

Malgré cela je reconnus bientôt que les menaces de la grande dame constituaient un sérieux danger pour moi. Les personnages importants qui vivaient à Cannes me regardaient avec froideur ou m'évitaient soigneusement. Avec une étrange malice féminine elle leur avait raconté que j'avais transgressé une quelconque loi du code non écrit des convenances de Cannes.

La méchanceté publique commença à me terrifier. Mon mari, en tant qu'homme du monde, fidèle aux traditions de ce noble séjour, avait été heureux de voir que le Prince de Galles m'accablait d'attentions flatteuses. Il voulait que sa petite femme fut heureuse. Mais alors il fut vexé d'apprendre que j'avais encouru le mépris de hauts personnages et que j'avais provoqué sur mon propre compte des racontars peu agréables.

— Floria, me dit-il aimablement, vous avez commis de graves erreurs. On parle de vous d'une manière très désavantageuse. La meilleure chose pour vous est de prendre un peu de repos dans un coin tranquille, loin de Cannes.

Sans me laisser de délai, il m'expédia hors de France avec un vieux et féroce chaperon. On me confina dans un ancien château des forêts de Bohême, à une certaine distance de Prague. C'était la propriété d'un parent de mon mari, le comte Coloredo Maunsfeld. Dans un autre chapitre je raconterai plus longuement ma singulière réclusion.

Il ne serait pas raisonnable de penser que la dissipation constante, la gaieté effrénée et l'alcoolisme formidable de la vie à Cannes puissent toujours se dérouler sans qu'il se produise de tragédies. Une belle existence stimule un être sensible au point qu'il ne trouve plus de plaisir que dans l'action violente, passionnée, parfois tragique.

C'est ainsi qu'un drame véritablement sanglant vint assombrir mon séjour à Cannes, drame dans lequel je vis apparaître les rudes et élémentaires passions qui se dissimulent sous un extérieur raffiné, à la brève lueur d'un coup de revolver.

Ce fut quelques années après la saison que marqua mon intimité avec le Prince de Galles. Je rencontrai le jeune prince Dmitri Radzvill, membre d'une antique famille lithuanienne qui avait d'immenses propriétés en Russie et dans les autres régions de l'Europe et qui était intimement associé à l'histoire de Cannes.

Le prince Constantin Radzvill, qui épousa Louise Blanc, fille du fondateur des maisons de jeux de Monte-Carlo, était l'un des plus bruyants fêtards de Cannes et mon ami intime. La demeure de cet opulent abruti était le centre de la plus nauséabonde gaieté.

Son cousin, le jeune Dmitri Radzvill vint à Cannes; il sortait d'un château enseveli dans les solitudes de la Russie orientale où il avait été jalousement gardé par une mère imbécile.

Il était peu préparé, je pense, à affronter les enivrantes délices de Cannes. Il était fils unique et jouissait d'énormes rentes provenant d'immenses terres en Russie, lesquelles comprenant des bois, des mines, des vignobles et d'autres sources de richesses. Il était disposé à prodiguer tout cela sur la personne capable d'exciter son intérêt.

Le jeune prince fut recommandé à mes soins par son cousin. C'était un nouveau type, frais émoulu de la barbare et mystérieuse Russie; avec sa haute taille, sa chevelure aux reflets d'ébène, son tempérament intensément ardent et artistique, il m'émouvait profondément.

Au milieu de notre société, il était facile pour un jeune de trouver de délicieuses distractions. Mais il avait besoin de connaître le monde, de savoir exactement ce qu'il pouvait faire et où il devait s'arrêter.

Avant tout, il fallait veiller à ce qu'il ne perdit pas la tête dans les intrigues

où il jouait un rôle. Là fut l'erreur du jeune prince Dmitri. Il avait trop d'ingénuité, il était trop imbu encore des préjugés de son antique Russie.

La société de Cannes excellait dans l'art délicat mais dangereux du flirt et l'essence du flirt est telle qu'il ne doit jamais être pris au sérieux.

Un soir, après un banquet particulièrement gai qui eut lieu à la villa du Grand Duc Michel, je me promenais dans le magnifique jardin avec le jeune prince, au milieu des palmiers et des vignes dont les grappes se formaient. Il faisait chaud, tout juste assez pour faire désirer une longue rêverie dans l'air parfumé. Un ciel d'un bleu admirable parsemé de milliers d'étoiles argentées me prédisposait à répondre à toute émotion voluptueuse.

Le jeune prince commença à me narrer l'histoire extraordinairement intéressante de sa vie dans une province lointaine arrosée par la rivière Don, en Russie, me décrivant les habitudes des paysans, leur singulière musique et leurs curieuses danses, le pouvoir de vie et de mort que possédaient sur ces simples les princes et leurs représentants, les drames et les tragédies, les combats avec les loups affamés et les ours et nombre d'autres incidents de cette terre colorée et à demi-barbare.

"Ah! c'est là une vie que je voudrais mener! ne puis-je me garder de soupirer.

En une seconde, le prince s'empara de mes mains et les couvrit de baisers.

"Ma reine, s'exclama-t-il, fuyez avec moi cette nuit et vous deviendrez la maîtresse de toutes ces étendues sauvages!"

"Mais, prince, protestai-je, j'ai un excellent mari qui ne voudrait pas me laisser fuir avec vous."

"Alors, cria le Prince encore plus passionnément, je vous emporterai au coeur de l'Asie, au milieu des plus rudes Tartares qui n'ont jamais connu la règle d'aucun pouvoir civilisé. Il y a des hommes dans cette tribu sauvage qui m'ont juré une éternelle fidélité. Vous serez leur impératrice. Il n'y aura pas de mari, d'homme, aussi puissant soit-il, pour vous rejoindre là."

Le prince m'étreignait furieusement et la situation devenait tout à fait scabreuse. Heureusement, un grand-duc et une jeune comtesse survinrent à ce moment et se heurtèrent presque à notre groupe, me donnant la possibilité de fuir avec grâce.

Je rencontrai le Prince à maintes reprises après cet évènement et le trouvai toujours possédé par sa folie. Mon ami, le prince Constantin Radzvill m'avertit à son sujet.

"Gardez-vous de ce jeune homme. Ne jouez pas avec lui. Il est doué d'un tempérament très morbide et très passionné. Je crains toujours qu'il lui arrive quelque chose de tragique."

Je suivis le conseil du prince Constantin et priai le jeune homme de me traiter avec respect. Ceci très froidement. Il disparut subitement de Cannes et y revint aussi soudainement, après un mois d'absence.

Il me visita avant l'heure du souper et me pria de lui accorder ma soirée, laquelle devait être la dernière. Je donnais ce soir une petite réception et répondis que c'était impossible.

Il s'empara de ma main, contre ma volonté, et la couvrit de baisers.

— "Vous regretterez toute votre vie cette cruauté", fit-il, et il disparut.

Toute la soirée j'eus le pressentiment que quelque chose d'horrible allait se produire. Lorsque je me fus mise au lit, je ne pus dormir. Vers

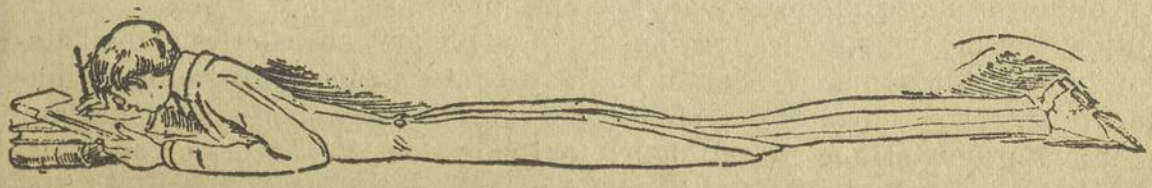
minuit, je sortis sur la terrasse, au clair de lune dont la pâle lumière baignait les degrés de l'entrée de la villa.

Je vis une figure debout sur les marches. Une minute plus tard, une détonation déchira la quiétude de l'heure et l'homme s'écoula comme une masse sur l'escalier.

Le jeune prince Dmitri s'était suicidé. Mes amis et parents s'emparèrent du corps et l'enlevèrent secrètement. Cette tragédie fut soigneusement cachée au public, comme toute affaire de ce genre, à Cannes. On affirma que la mort était due à un accident.

Dans un autre chapitre de mes mémoires, je décrirai quelques-unes de mes troublantes aventures à Constantinople où je vécus quand mon mari y fut envoyé en qualité de ministre de France. J'eus quelques conversations intimes avec le sultan Abdul-Hamid et appris quelques-uns des horribles secrets du romantique Bosphore et du sanglant kiosque de Yildiz.





# LES PRECURSEURS DE L'AVIATION

**Ils vivaient, sous la forme de monstres préhistoriques, dans le territoire de l'Alberta, il y a des milliers d'années.**

Les premiers aviateurs auraient été, d'après certains savants, d'énormes quadrupèdes ailés, venus sur terre des milliers d'années avant notre ère et munis de palettes osseuses qui leur permettaient de s'envoler aussi facilement qu'un avion de chasse. Nous étions sous l'impression, vous, lecteurs, et moi que les hommes en matière d'aviation s'étaient montrés plus forts que les oiseaux et voilà nos naïves croyances démolies!

Ceci se passait au temps des dinosauriens, sortes de monstres reptiles, dont nous parlions dans un numéro précédent. De ces animaux qui vivaient alors, il ne reste plus que des fossiles grâce auxquels les archéologues peuvent les reconstituer dans la forme et la grandeur qu'ils devaient avoir en réalité La science paléontologique les divise en catégories qui portent chacune ce qu'on est convenu d'appeler de nos jours "un nom d'oiseau", comme archégosaures, labyrinthodontes, stéréospondyliens...

Le batracien dont il s'agit en cet article entre dans l'ordre des stégocéphales qui ont vécu dès l'époque paléozoïque jusqu'à l'époque tertiaire. Leur taille variait de quatorze à vingt-huit pieds et leur queue mesurait environ la même longueur. Le cou et la tête avaient près de six à dix pieds. Cet animal préhistorique pouvait donc compter trente pieds de la tête à l'autre extrémité de sa longue queue et douze pieds de haut. Les jambes de devant sont petites tandis que celles d'arrière sont trois fois plus grandes, ce qui les rapproche du kangourou.

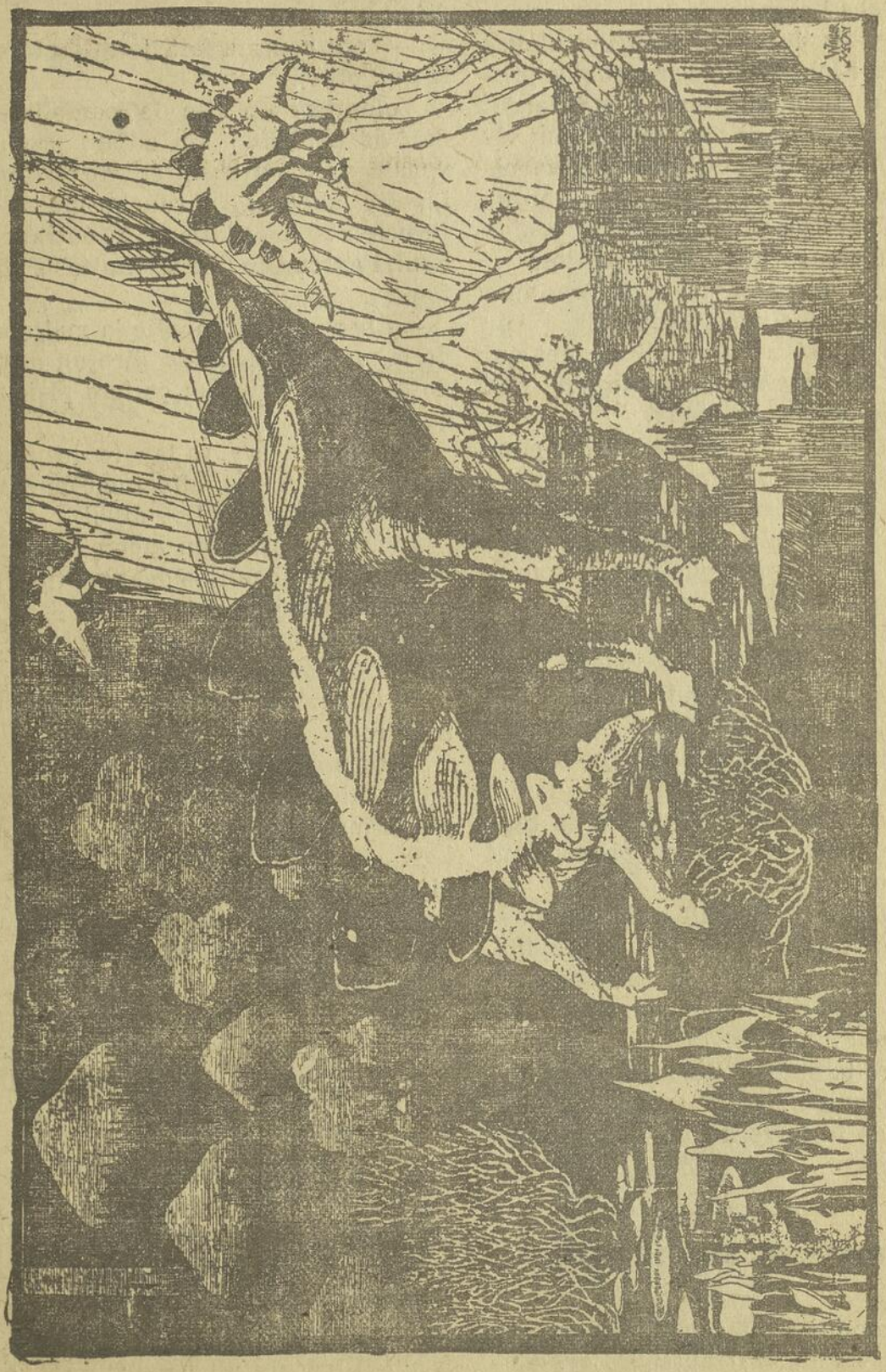
Mais ce n'est pas leur taille qui excita le plus la curiosité des savants, car les animaux des temps préhistoriques prenaient tous des proportions énormes.

C'est que ces stégocéphales portaient sur le dos, comme fixées de chaque côté de l'épine dorsale, une double rangée de grosses plaques.

Les paléontologistes furent longtemps à chercher l'utilité de ces ailerons. Ils se perdirent en conjectures jusqu'au jour où fut trouvé dans des fouilles un spécimen parfait du Stégosaurus, avec le crâne et toute l'ossature du squelette au complet. La musculature de la bête fut ainsi reconstituée et put être considérée comme sa photographie.

Ces savants se rendirent compte à leur grande surprise que ces plaques mystérieuses ne touchaient pas à l'épine dorsale, qu'elles n'étaient pas osseuses, mais faites en corne flexible et facilement manipulées par les muscles du corps.

Ces plaques ou palettes étaient d'une surface plane ou glissante, comme les ailes des aéroplanes d'aujourd'hui, qui pouvaient être levées ou abaissées à volonté et qui permettaient au Sté-



*Le Stégosaurus était l'énorme dérophane vivant de cet âge. Il pouvait mouvoir des paletles de cornes qui flottant sur la surface de l'air lui permettaient de faire des bonds gigantesques dans l'espace.*

gosaurus de faire des bonds gigantesques dans l'espace.

Le poids de ce dinosaurien n'était pas aussi lourd que le crurent les premiers archéologues qui s'occupèrent de son cas. Ses os majeurs étaient vides comme ceux des oiseaux et garnis de chambres d'air. Ce qui peut prouver que ces plaques ou ces "ailes d'avion" étaient légères et flottantes.

Le petit écureuil volant de nos jours fait les mêmes mouvements dans l'air que ce monstre des premiers âges qui devait être regardé comme tel aux yeux des autres animaux.

Sans doute, le Stegosaurus ne pouvait-il pas voler comme les oiseaux. Il peut cependant être considéré comme le précurseur de toutes les machines plus lourdes que l'air et conséquemment de l'aéroplane.

Le Stégosaurus apparut sur terre au cours de la période secondaire, dite jurassique, et se répandit du nord, devenu l'Alberta, province de notre pays, dans le Colorado et dans le golfe du Mexique, où ses ancêtres étaient les plus nombreux. L'animal se rapproche sensiblement de l'oiseau dont il est le parent.

En effet, de cette catégorie de monstres sortit l'autruche—partie reptile, partie mammifère et partie oiseau—qui ne peut voler mais se sert de ses ailes pour marcher et courir. On pourrait dire la même chose du pingouin. Naturellement, cette espèce est disparue de la terre depuis des milliers d'années.

——o——

## VARIATIONS SUR LE PIANO

Au moment où on l'impose, en France, s'imposent aussi les anecdotes sur cet instrument tant décrié et duquel le compositeur Ernest Reyer disait:

—Tout compte fait, je le préfère à la guillotine.

Volontiers on cite le compliment naïf de Labiche : Un enfant prodige venait, dans une soirée, de triturer l'ivoire, avec une farouche maestria. Bravos et félicitations à outrance. Seul, l'auteur de "La Cagnotte" s'abstient.

—Cher maître, supplie la maîtresse de la maison, daignez dire un mot à notre jeune virtuose; ça fera plaisir à sa famille.

Labiche se lève, va tapoter les joues du phénomène, et, affectueusement:

—Petit tapageur!... dit-il.

Dans une pièce du même Labiche, on entend en coulisse des accords plaqués maladroitement.

—Mlle votre fille est musicienne ? interroge un personnage.

Et le pauvre père répond, dans un soupir:

—Du matin au soir!...

...Labiche, assurément, n'aimait pas la musique.

A sa manière, Vincent Hyspa, le chansonnier impossible, ne peut voir un piano ouvert sans le refermer d'un geste brusque en lui adressant ce vers parodique:

Rentre en toi-même, "octave", et ces-
[se de te plaindre.

. . . . . .

Il y a quelque quinze ans, le Théâtre Sarah Bernhardt représenta "La Maîtresse de Piano ". L'ouvrage n'ayant pas eu tout le succès qu'en espéraient les auteurs, l'un d'eux déclara avec esprit.

—On n'a fait qu'une belle recette: le dernier jour, on a vendu le piano.

# L'AMOUR REND INGENIEUX

**En dépit des détectives, des gardes, des domestiques, des chaperons, une jeune fille de 17 ans, la fille d'un multi-millionnaire, réussit à s'enfuir et à épouser le jeune homme qu'elle aime.**

La jolie mademoiselle "Fifi" Widener, l'héritière de cent millions et la seule fille du grand financier Joseph E. Widener, de Philadelphie, a enfin réussi à briser le cordon de gardes et à tromper la vigilance des gardiens que sa famille avait placés auprès d'elle depuis deux ans et à s'enfuir pour épouser le jeune collégien de son choix. L'amoureux Carter Randolph Leidy, n'a que dix-huit ans et est le fils d'une des plus nobles et éminentes familles de Philadelphie qui compte des savants, des littérateurs et des hommes politiques de valeur. La famille Leidy est fort riche, mais cependant, elle est moins riche que la famille Widener.

Mademoiselle Widener n'a qu'un an et demi de moins que Leidy.

Il y avait déjà longtemps que mademoiselle Fifi avait formulé l'intention d'épouser Carter Leidy, mais toujours sa famille s'était absolument opposée à ce mariage.

Et chaque fois que la jeune fille avait une contrariété elle s'écriait : Oui, il ne se passera pas longtemps avant que je prenne la fuite avec Randolph Leidy.



Et la famille Widener ajoutait quelques gardiens de plus pour surveiller la jeune fille et l'empêcher de fuir. Mais elle ne perdait pas courage: "L'amour rend ingénieux, disait-elle, et je trouverai bien moyen de m'enfuir et d'être heureuse avec celui que j'aime."

Et Fifi avait raison. En dépit de tous les gardiens, des chauffeurs, des domestiques du dehors et du dedans qui surveillaient tous ses mouvements pour la tenir éloignée du jeune Leidy, la jolie mademoiselle Widener prit un jour la fuite sans que personne ne s'en aperçut.

Le jeune couple est maintenant marié et demeure à Asheville, dans la Caroline du Nord.

Quelle ne fut pas la surprise de la famille Widener lorsqu'elle découvrit que leur fille s'était enfuie avec le jeune Leidy en emportant ses bijoux évalués à au-delà de $100,000. Il est probable que la jeune fille ne croyait pas au pardon de son père, aussi avait-elle pris ses précautions. Tous les bijoux qui lui appartenaient en propre avaient été emportés par elle dans sa fuite.

. . . . . .

L'amour des deux jeunes gens l'un pour l'autre avait été découvert par la famille Widener au printemps de 1918. Les deux enfants se connaissaient depuis leur plus tendre enfance; ils s'étaient toujours aimés. Fifi, quoiqu'âgée de quinze ans, était très précoce et très développée pour son âge. Mais le papa Widener avait d'autres vues pour sa fille, il était excessivement ambitieux et rêvait pour elle d'une tête couronnée, ou du moins titrée. Même, on ajoute, que le père avait sa liste de prétendants parmi lesquels la jeune fille devait choisir.

On fit garder la jeune fille et le jeune homme reçut ordre de n'avoir plus à paraître à la maison des Widener.

Une nuit, mademoiselle Widener fut surprise à descendre de sa chambre par la fenêtre. Elle avait attaché les draps de son lit les uns après les autres et elle essayait de gagner sa liberté par cet exploit renouvelé du romantisme. Malheureusement pour elle, elle tomba dans les bras des gardiens chargés de la surveiller.

Pendant quelque temps la jeune fille resta muette, la famille crut que leur fille était revenue à de meilleurs sentiments, la surveillance se fit moins étroite, les gardiens moins nombreux et moins sur le qui-vive. Mais mademoiselle Fifi n'avait pas oublié son amoureux. Elle n'attendait que l'occasion. Dès qu'elle se présenta, elle la saisit aux cheveux.

Il fut décidé que la famille Widener donnerait un grand bal pour les débuts de leur fille le 30 janvier suivant. Mademoiselle Fifi insista pour que le jeune Leidy fut invité, mais la famille s'y refusa absolument.

Le temps d'agir était venu. Elle monta dans sa chambre et sous le prétexte de regarder la toilette qu'elle devait mettre le soir de la réception, elle prit tous ses bijoux évalués à plus de $100,000 dollars et pendant que les domestiques et les servantes étaient à faire les préparatifs du grand bal, la jeune fille sortit de la maison sans que personne s'en aperçut.

Lorsque madame Widener rechercha sa fille pour le souper, elle était partie. Vivement, il y eut contre-ordre pour le bal. Une enquête révéla que le jeune Leidy avait aussi disparu. Toutes les ressources de la famille furent mis en

jeu pour découvrir les fuyards, mais inutilement.

Quelques jours plus tard, monsieur Widener recevait un télégramme de Fifi dans lequel elle disait qu'à l'avenir toute sa correspondance devait lui être adressée au nom de madame Carter Randolph Leidy.

L'amour avait brisé toutes les barrières.

Les Widener télégraphièrent leur pardon au jeune couple qui revint et vit heureux depuis.

———o———

## L'HOMME AU CHIFFON DE PAPIER

Le successeur de Bismarck, de Caprivi, de Hohenlohe, de Bülow, le cinquième chancelier d'Empire von Bethmann-Hollweg vient de mourir, abandonné des pangermanistes dont il fut si longtemps le porte-parole, et écrasé à jamais sous le poids de cette apostrophe à la fois naïve et cynique qu'il adressa à l'ambassadeur britannique, aux jours angoissants d'août 1914:

—Eh quoi! est-ce donc pour un chiffon de papier que vous allez déclarer la guerre?

Ne voulant point retracer ici la carrière de cet homme, je me contenterai de donner ce vivant portrait du chancelier, buriné par l'un de ceux qui l'ont le mieux connu, M. l'abbé Wetterlé :

"Grand, large, mal bâti. Agite, quand il parle, ses deux bras comme deux balanciers. Figure taillée à coups de hache, avec des rides profondes des deux côtés d'un nez épais. Barbe pleine. Voix basse et sourde. Eloquence pesante. A toujours l'air préoccupé. Un bureaucrate lettré, sans aucune envergure d'esprit. Vit au jour le jour, comme un bon expéditionnaire, qui abat consciencieusement la tâche qu'on lui présente. Sort d'une famille de financiers et a gardé les habitudes d'ordre et de méthode des vieilles maisons. N'était nullement préparé à la haute situation qu'il occupe. Chancelier de l'Empire et président du conseil prussien, est resté, au milieu des écrasantes responsabilités qui l'accablent, le rond-de-cuir idéal, uniquement attaché à donner satisfaction à son employeur. Abandonne sans scrupules ses amis, se réconcilie avec ses adversaires dès qu'il croit y trouver quelque avantage. Ne sait pas donner la main, comme tous ceux qui manquent de coeur. S'efforce, d'ailleurs, d'être ou de paraître honnête, mais sait aussi mentir avec l'inconscience des hommes qui, poursuivant un but qu'ils croient honorable, n'hésitent pas sur le choix des moyens. A trompé tous les partis du Reichstag, mais réussi également à se les attacher par tous les services... qu'il en exigeait."

C'est là tout Bethmann-Hollweg. Il n'y a rien à ajouter à ces lignes lapidaires montrant sous son vrai jour celui qui sera si sévèrement jugé par l'Histoire.

———o———

Les cadrans solaires de poche sont d'invention relativement ancienne. On en peut voir un, à l'Observatoire de Paris, qui fut fabriqué en 1612. Ce "cadran breloque", qui est orné d'émaux, est, à la fois, très artistique et très scientifique. Les bergers des Pyrénées emploient depuis fort longtemps des cadrans solaires de poche formés de deux cylindres de bois, le plus petit portant un stylet et s'emboîtant dans l'autre.

# Enfermée dans un asile d'aliénés

**La fille du grand poète irlandais O'Reilly raconte les scènes dont elle a été témoin durant son séjour dans un asile d'aliénés**

"Je suis certain que cette femme n'est pas folle et j'ordonne qu'elle soit relâchée et qu'on lui rende sa liberté."

Cette décision a été donnée par le juge Robert F. Wagner, de la Cour Suprême de New-York, et mademoiselle Elisabeth Boyle O'Reilly, la fille du poète irlandais John O'Reilly, qui avait été retenue dans un asile d'aliénés, a recouvré la liberté.

Mademoiselle O'Reilly a souffert durant un an et demi dans une maison d'aliénés du Massachusetts, où elle avait été enfermée, quoiqu'elle ne fut pas folle. Finalement, elle réussit à s'enfuir et à gagner New-York. Elle fut poursuivie, arrêtée, et un nouvel effort fut fait pour l'enfermer de nouveau dans un asile. Après considération, le juge Wagner a trouvé que la jeune fille était parfaitment saine d'esprit et qu'on ne devait pas lui ravir sa liberté.

Mademoiselle Elisabeth Boyle O'Reilly est une jeune fille très instruite, graduée du collège Radcliffe et un auteur de renom. Elle a écrit entre autres volumes: "Heroic Spain" et elle travaille actuellement une oeuvre qui traitera des grandes cathédrales de l'Europe. Mademoiselle O'Reilly est la belle-soeur du professeur Ernest Hocking qui détient la chaire de philosophie de l'Université de Harvard, elle a aussi une soeur, Mary Boyle O'Reilly qui demeure à New-York.

Tous ceux qui ont visité un asile d'aliénés ou qui ont vu les pauvres figures des détenus dans les fenêtres se demanderont comment il peut se faire qu'une personne saine d'esprit, enfermée par erreur durant un an et demi, dans un tel lieu n'ait pas perdu la raison par le contact quotidien avec les malades.

Mademoiselle O'Reilly a subi cette épreuve et n'a pas perdu la raison. Dans une entrevue récente, mademoiselle O'Reilly nous donna les détails suivants qui ne manqueront pas d'intéresser les lecteurs de "La Revue Populaire".

"Je m'étais dévouée aux oeuvres de guerre en France. A mon retour à Boston, la guerre étant terminée, je donnai quelques conférences privées à mes amies et connaissances; je leur parlai des espions allemands que j'avais coloyés et dont j'avais failli être la victime à plusieurs reprises.

Un jour on vient me chercher pour une sortie en automobile, et la première chose que j'appris c'est que l'on me conduisait dans un asile d'aliénés. Durant dix-huit longs et misérables mois je fus confinée dans une chambre étroite de cet asile privé du Massachusetts. Heureusement pour moi, je me rappelai un livre de Read, que j'avais lu autrefois et qui racontait les impressions d'une personne saine chez les fous. Je me rappelai

certaines phrases: Qui peut dépeindre l'état d'âme d'une personne saine enfermée dans un asile d'aliénés? Pensez-y sérieusement, votre tour peut venir demain."

Je résolus, quoiqu'il put m'arriver de toujours garder mon sang-froid et de ne jamais perdre le contrôle de mes nerfs. Je savais que si je montrais le moindre mouvement de nervosité, cela serait inscrit sur la page du régistre réservé à mon nom. Je pris donc la résolution en entrant dans cette affreuse maison d'être calme, et de me contrôler sur tout. En me dictant cette ligne de conduite je sauvai ma raison et peut-être ma vie.

Je fus conduite dans un large hall où je fus reçue par une femme au regard féroce, qui me parla non comme on parle à une dame, mais comme à un chien. Après avoir jeté ses regards sur la fiche me concernant elle me dit en riant ironiquement: Vous croyez que vous avez vu des espions à Paris; eh bien, c'est exactement la même situation pour moi.

Cette remarque déchaîna un rire venant d'un groupe dans le fond de la pièce. C'étaient les infirmiers et infirmières.

Je réalisai que c'était ma première épreuve, et je ne répondis pas. Je ne fis aucun commentaire, me contentant de sourire.

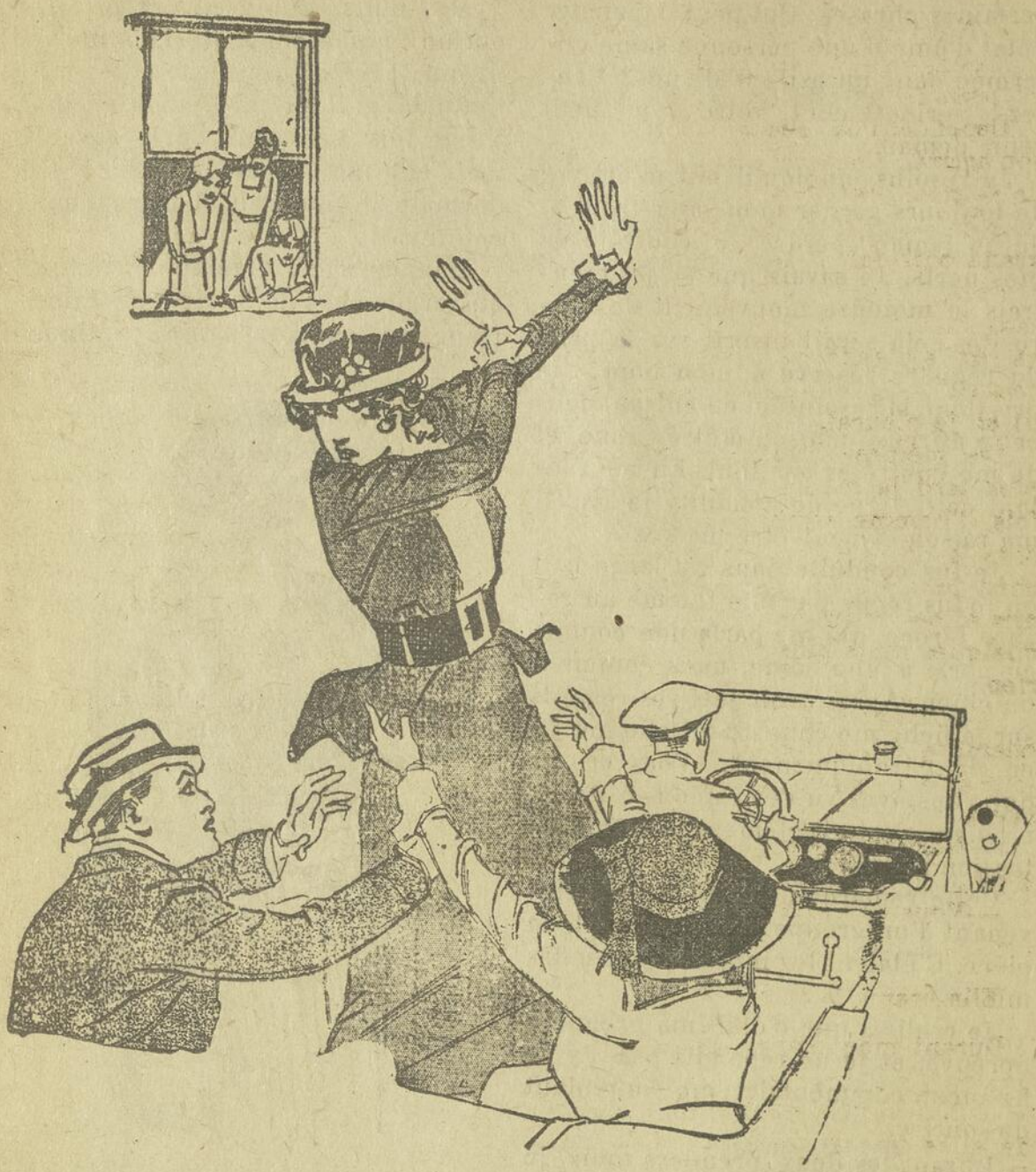
Durant les deux premiers mois je vécus dans une petite chambre, pas un instant il me fut permis d'être seule. Je suis de taille petite, je ne pèse que 120 livres, et on m'avait donné comme gardienne une femme pesant dans les 200 livres. Si j'osais m'éloigner de ses côtés elle me rappelait à la situation avec une voix de ruminant. Ce voisinage rendait mes jours encore plus misérables.

Mes nuits étaient encore pis. L'énorme femme couchait dans un petit lit qui touchait au mien; elle ronflait toute la nuit et me tenait éveillée. Vingt fois j'essayais de la réveiller, mais elle me prenait le bras et s'endormait de nouveau et le ronflement continuait.

Imaginez une femme accoutumée au raffinement de la vie américaine et française, en compagnie continuelle



d'un être de ce genre. Je devais partager mes repas et même ma chambre avec cette créature immonde et malpropre, je devais même partager ma part d'oxigène car il ne m'était pas permis d'ouvrir ma fenêtre. Si, à la promenade, j'essayais de m'éloigner d'elle, immédiatement j'entendais sa grosse voix de commère me crier :



Viens près de moi, ma petite, ou tu le regretteras.

L'arrivée d'un nouveau malade était toujours un objet de curiosité pour les patients. Un jour, je vis arriver un homme âgé, vêtu de façon impeccable et accompagné de deux hommes qui semblaient lui laisser toute sa liberté d'action.

Le monsieur âgé tourna plusieurs fois devant la porte de l'institution avant d'entrer. Il admirait le coup d'ail de cet imposant édifice.

—Est-ce que ce monsieur est un médecin, demandais-je à la nurse qui m'apportait mon déjeuner?

—Non, me répondit-elle, c'est un millionnaire de New-York qui vient ici prendre un peu de repos.

Cependant la seconde nuit après son arrivée j'entendis des cris venant de sa chambre. Il avait sa chambre en face de la mienne de l'autre côté du grand corridor. Il semblait y avoir un bruit de lutte. Il y eut des meubles de renversés, le bruit d'un corps qui tombe sur le plancher. Puis le silence. Je couvris ma tête avec les draps de mon lit et je pleurai.

Les mêmes bruits se répétèrent plus tard la même nuit, mais cette fois, l'homme semblait supplier, encore la chute d'un corps sur le plancher, puis de nouveau le silence. Ces cris et ces bruits se répétèrent durant quelques nuits puis je n'entendis plus rien.

—Je n'entends plus de cris dans la chambre du millionnaire, dis-je un jour à la nurse qui apportait mon cabaret.

—Non, me répondit-elle, il est parti pour un endroit où il ne criera plus.

—Vous voulez dire qu'il est mort, demandais-je?

Elle branla la tête.

Durant mon emprisonnement l'automobile qui apportait les patients de la station de Newtown monta la grande allée une après-midi. Une jolie jeune fille, les cheveux sur le dos, arrivait entre le médecin et une nurse. Je n'oublierai jamais le regard de ses grands yeux bruns lorsqu'elle regarde la maison où on devait l'enfermer. J'étais à ma fenêtre. Tous les patients devaient probablement en faire autant à l'arrivée de l'automobile. La jeune fille eut comme une idée exacte de l'endroit où on la conduisait, car elle se leva dans l'automobile et en agitant ses longs bras blancs au-dessus de sa tête, elle s'écria:

—Mon oncle, je veux voir mon oncle. Oh, mon Dieu, mon Dieu.

L'automobile entra sous le porche et la jeune fille criait toujours:

—Oh, ces gens aux fenêtres, je ne veux pas, je ne veux pas. Mon oncle, mon oncle. Je n'ai jamais su ce qu'il était advenu de cette jeune fille, mais je me suis laissé dire qu'elle était morte quelques jours après son arrivée dans des souffrances épouvantables.

Les gardes-malades étaient pour la plupart inabordables, inimpressionnables. Si une nurse semblait s'intéresser à notre cas, elle était vivement renvoyée de l'institution. Durant l'année et demie que j'ai passée, il y eut 148 gardes-malades d'engagées. Les bonnes ne faisaient pas plus de deux semaines. Celles qui restaient n'avaient rien de bien recommandable, sauf qu'elles consentaient à travailler pour 8 dollars par semaine. Je vous donne ces détails sur nos "géoliers" pour vous faire comprendre qu'il était rare que nous en rencontrions une avec laquelle nous pouvions causer. Un jour je demandai à une de celles-là (elle ne demeura que huit jours dans l'institution) ce qui se passait dans la chambre voisine de la mienne.

—C'est une pauvre vieille maman, me répondit-elle, qui a été emmenée ici du New-Hampshire par son fils. Elle a été droguée, mais l'effet de la drogue commence à disparaître et elle commence à réaliser où elle se trouve.

Cette voisine inconnue fut pour moi comme une âme perdue protestant contre la fatalité qui s'acharnait sur elle. Quoique petite et faible sa

cris perçants parvenaient jusqu'à moi. Elle criait presque sans délais.

— Faites-moi sortir. Faites-moi sortir. Je veux mourir. Mon Dieu, mon Dieu.

Lorsqu'elle était fatiguée de crier et de voir que ses cris n'attiraient personne elle se taisait, puis fondait en larmes.

Pendant cinq mois je dus subir cette voisine. Sa voix faiblissait tous les jours. Un soir, après une crise de folie, elle se tua subitement, puis j'entendis des pas dans le corridor. Les voix de plusieurs hommes vinrent jusqu'à mes oreilles. Je me plaçai à ma fenêtre. La nuit était noire comme de l'encre et dans l'obscurité j'entendis l'automobile sur le gravier de la grande allée.

—Ma voisine a été tranquille cette nuit, dis-je à la nurse qui m'apportait mon déjeuner le matin suivant.

—Elle est partie, me répondit-elle.

—Pour où, osais-je demander?

—Ne vous inquiétez pas. Voyez à ne pas aller à la même place.

Je n'eus jamais d'autres détails sur ma malheureuse voisine.

Sur le même plancher où je me trouvais on plaça une femme malade qui hurlait toute la nuit. Aucune garde ne put rester avec elle plus d'une semaine, mais nous qui étions emprisonnées sur le même plancher, durent la subir durant cinq longs mois. Un homme dans une chambre voisine blasphémait toute la nuit à cette malade, puis d'autres malades joignaient leurs cris à ces deux et j'entendais toute la nuit trois, quatre et jusqu'à dix patients qui mélaient leurs voix dans une cacophonie infernale. Je n'ai jamais rien entendu qui puisse être comparable à cela.



Un autre patient s'amusait à se moquer de moi. Etant légère, je me dandine légèrement en marchant. Lorsque

je prenais mes promenades, j'avais constamment derrière moi ce malade qui imitait tous mes mouvements et ma manière de marcher pendant que les surveillants et les gardes s'esclaffaient.

Je n'avais droit qu'à une seule serviette par semaine pour mes repas. Si je la salissais le premier jour je devais la garder sale toute la semaine. Pour quelqu'un qui a été bien élevé la chose est assez fatigante, mes gardes avaient remarqué mon dédain, et une qui me servait régulièrement mon déjeuner tous les matins s'amusait à répandre mon cacao sur ma serviette le premier jour de la semaine ; elle entrait en coup de vent dans ma chambre, fermait la porte avec fracas, etc. Il n'y avait rien qu'elle ne me faisait subir.



Je réalisai qu'il n'y avait aucun espoir pour moi, je ne comptai plus sur mes amies et connaissances. Les lettres que j'envoyais ne m'apportaient aucune réponse. Comment pourrais-je jamais m'échapper de cet enfer? Il me prit un très long temps avant de mûrir mon plan. J'enfouis un manteau sous les feuilles d'automne qui jonchaient le sol, puis un cache-nez, des chaussures, un chapeau. Puis une après-midi, je trompai la vigilance de mes gardiens et je m'enfuis vers la station, non la première, car elle devait être gardée, mais vers la seconde. Je pris le train pour Boston. A la station je croisai le surintendant de l'hospice. Drapée dans mon manteau et mon cache-nez il ne me reconnut pas. Je pris le train pour Providence, puis New-York.

J'étais à New-York depuis peu et travaillais à mon livre sur les cathédrales d'Europe lorsque ma soeur me fit arrêter.

Je poursuivis ma soeur et je gagnai avec le résultat que le juge Wagner me déclara saine d'esprit après examen des médecins aliénistes.

Avant de terminer cet affreux chapitre de ma vie, laissez-moi vous dire que je n'ai relaté les principaux incidents que m'a valu l'effreuse erreur de ma soeur que pour le bénéfice des

autres qui pourraient être dans le même cas.

Le plus grand péril qui soit pour une personne saine enfermée dans un asile d'aliénés est de se demander continuellement: "Suis-je folle ? La tête ne peut tenir à cette idée et finit toujours par sombrer. Il devrait y avoir une législation pour entendre et faire un examen public des malades avant de les interner dans un asile d'aliénés.

Cela éviterait bien des erreurs regrettables.

## LES MENONS DE LA CAMARGUE

La Camargue, ce vaste "delta" formé par les deux bras du Rhône à son embouchure, est un des paysages les plus pittoresques de France. C'est une île triangulaire dont chacun des côtés a plus de 8 milles de long et qui, indépendamment de certaines terres cultivées, est couverte de marécages et de prairies où paissent d'immenses troupeaux de moutons et où l'on élève une race particulière de chevaux très estimés.

Ces moutons ne passent pas toute l'année dans la Camargue, mais seulement la mauvaise saison d'hiver. On les y amène parce que le pâturage y est alors abondant et le climat propice. Mais, dès que le printemps arrive, le soleil ardent qui brûle la Camargue dessèche les herbages, et les bergers évacuent leurs troupeaux vers des régions plus hospitalières. Ils les conduisent à petites étapes vers les régions montagneuses où, durant l'été, les brebis trouveront toute la nourriture et la fraîcheur voulues.

On voit donc des bandes de moutons, qui s'élèvent souvent à plus de quatre à cinq mille bêtes, se déployer au long des routes, parmi les poussières du chemin, les aboiements des chiens et les cris des bergers.

Rien de plus curieux que d'observer la façon dont les bergers de la Camargue conduisent leurs troupeaux. Vous savez quelle bête stupide et têtue est un mouton: en conduire un n'est pas chose facile; en diriger cent est un art. Ni les bergers, ni les chiens n'y pourraient entièrement réussir.

On emploie donc pour ce travail spécial de forts et vigoureux boucs, dressés à cet usage, et qu'on appelle "menons". A leurs cous sont attachées des clochettes, afin qu'ils s'appellent les uns les autres et qu'ils soient entendus des moutons. Ils marchent à la tête du troupeau, comme une avant-garde, et celui-ci les suit docilement. Les menons semblent se rendre compte, à la gravité de leur allure, de l'importance de la tâche qui leur est confiée. Ils sont bien les gardiens du troupeau; ils font rentrer dans les rangs les retardataires ou les aventureux et ils poussent le zèle jusqu'à bousculer les passants qui arrêtent la marche des moutons ou qu'ils soupçonnent de quelque pensée malveillante contre le troupeau.

Certaines forêts furent, à des époques reculées, enfouies sous des dunes de sable. A Sandy Hook (Etat de New-Jersey, U.S.A.), on a dernièrement reconnu l'existence, à 130 verges de profondeur, d'arbres gigantesques qui ont jusqu'à sept mètres de diamètre. On suppose que l'on pourra trouver dans cet endroit de l'ambre jaune en quantités considérables.

# L'ECOLE DES MAUVAIS MARIS

**Certains princes russes d'avant la révolution n'étaient pas plus tendres pour leurs épouses que le dernier des paysans**

Il n'y a plus à s'étonner des crimes dont sont accusés depuis trois ans les bolchévistes quand on sait avec quelle brutalité les princes russes traitaient les paysans et souvent leur propre épouse. Les femmes n'avaient pas toujours en effet la vie douce avec ces nobles arrogants, colères, grands buveurs qui ne donnaient pas plus d'importance à une existence qu'à un rouble. Certains d'entre eux punissaient avec la dernière rigueur des princesses coupables peut-être d'une petite désobéissance.

Le prince et la princesse Galitzin, dans les premières années de la guerre, sous le règne du tsar, ayant eu une querelle, celle-ci menaça de le quitter.

—Si vous tentez seulement de partir, lui répondit-il, je vous coupe le nez...

—Le temps où les maris russes mutilaient leurs femmes est passé, heureusement, reprit la princesse. Servez-vous du couteau contre moi et je vous dénonce au tsar qui vous enverra en Sibérie.

Cette même nuit, la belle et délicate Xenia Alexandrovna Galitzin s'enfuit à Kharkof, situé à mi-chemin entre Moscou et Odessa. Elle fut repérée par le prince une semaine plus tard. Il lui écrivit là une lettre touchante, pleine d'amour, l'invitant à retourner auprès de lui, ajoutant qu'une séparation plus prolongée le tuerait. La femme répondit qu'elle ne voulait plus revoir une pareille brute.

Le prince n'en demandait pas plus. Il soumit au chef de police la lettre de son épouse et une copie de la sienne.

Ramenez-moi mon épouse désobéissante, lui commanda-t-il.

Le chef de Kharkof voulut la persuader de retourner volontairement auprès de son mari. Elle s'y refusa.

Le prince Galitzin invoqua alors l'article de la loi russe qui veut que toute femme suive le mari partout où il va et obtint que la princesse marchât jusqu'à Moscou dans un convoi de prisonniers.

Après l'avoir battue, il la mit sous clé dans un appartement aux fenêtres grillagées, plaça une sentinelle à sa porte et se rendit en Sibrie, à Kurgan exactement. Il écrivit de là une seconde lettre d'invitation à sa femme qui lui répondit de la même manière.

Il lui fit faire alors à pied le trajet de Moscou à Kurgan, onze cent milles, soit 330 milles par mois. Cette femme, qui prenait tous les jours son bain de champagne, dut vivre pendant trois mois, au milieu de forçats en route pour la Sibérie, de pain noir et de soupe de sarrasin, et ne se laver les mains et la figure qu'au rare passage d'une rivière. La malheureuse couvrit toutes les étapes de cette horrible passion et retomba à la merci


AVIS!
PUISSENT AINSI
PERIR TOUTES
LES EPOUSES
DESOBEISSANTES

de son cruel époux que la loi russe protégeait.

Le martyre de la princesse Olda, épouse du prince Pierre Strashnitz, membre de la famille royale et colonel de la garde d'honneur de la tsarine, est plus barbare encore. De quarante ans plus âgé qu'Olda, il l'obligea à passer les plus belles années de sa vie dans un château perdu au milieu des steppes du Caucase. Rappelé à Saint-Pétersbourg, aujourd'hui Pétrograd, il apprit deux ans après son départ qu'Olda, incapable de subir plus longtemps les horreurs de la solitude, s'était mise sous la protection d'un de ses frères, le comte Paul Dobrina. Ils devaient un certain soir prendre la fuite sur le train-express de Saint-Pétersbourg-Moscou et gagner la frontière allemande.

Apprenant cela, le prince Pierre invita le comte Dobrina à l'aller voir à sa maison de campagne, le fit lier par ses serviteurs et jeter dans un cachot.

Sa femme, la princesse Olda, était en même temps livrée à sa suite de servantes qui lui enlevèrent ses vêtements, la couvrirent de miel et la roulèrent dans la plume. Habillée de la sorte, elle fut cousue dans une poche jusqu'au cou et bien ficelée.

Une voiture fermée la transporta aux environs de la gare où les hommes du prince l'attachèrent fortement sur le toit d'un train de marchandises en partance pour la capitale qui se mit en marche sous leurs yeux, emportant la malheureuse.

Mais le pire châtiment qu'un homme eût pu infliger à sa femme pour une bagatelle est bien celui d'une inconnue, qui, à cause de ses riches vêtements, fut prise pour la femme d'un prince russe.

Un navire autrichien, en route pour Constantinople, découvrit à mi-chemin entre cette ville et Odessa, flottant à la surface des eaux, un radeau, portant mât, au bout duquel la vigie crut voir le corps d'un petit enfant. Le capitaine fit prendre à son vaisseau la direction de cette épave et quelle ne fut pas l'horrible surprise de l'équipage de trouver sur ce radeau retenu par un câble une jeune femme, richement mise, couverte de bijoux, les mains et les pieds cloués aux planches ayant au-dessus de sa tête retombée inerte sur sa poitrine, le cadavre de son enfant fixé au mât et cette inscription écrite en caractères grecs : "Puissent ainsi périr toutes les femmes désobéissantes!"

Pierre le Grand n'était pas plus tendre pour sa royale épouse que pour ses sujets. Il se vantait "de rosser sa Catherine aussi bien que le dernier de ses moujik rossait sa Marja". Pierre tenait probablement cette habitude, peu conforme à la douceur de nos moeurs d'Ivan le Terrible qui flagella à mort deux de ses femmes et en étrangla plusieurs autres.

Le tsar Alexandre III, prince humanitaire, ne l'entendait pas ainsi et châtia sévèrement tous les nobles accusés de battre leurs épouses.

Un soir qu'il donnait une réception au Palais d'Hiver, l'empereur s'enquit auprès du prince Demidoff de l'absence de sa femme, la princesse Mathilde, fille du roi Jérôme de Westphalie.

—Une légère indisposition, expliqua le prince.

—Il ment, cria tout-à-coup une faible voix. Et une femme, enveloppée dans un ample manteau d'hermine, perça la foule des courtisans et se jetant aux pieds du tsar, découvrit ses

épaules marquées de cicatrices et encore rouges de sang.

— Majesté, délivrez-moi de cet homme! implorait-elle toute en larmes.

L'Empereur la releva et la confiant à la tsarine: "Vous devenez ma fille, lui dit-il, je vous prends sous ma protection."

Quant au prince Demidoff, il lui ordonna de le suivre et le cravacha jusqu'à ce qu'il tombât sur le sol, sans connaissance.

Les exemples de ce genre ne manquaient pas dans les autres cours d'avant-guerre, mais les fournir tous serait donner à croire que les princes d'Europe sont tous des monstres répugnants. Ces cas que nous venons d'étudier sont, heureusement, d'assez rares exceptions.

———o———

## SHAKESPEARE ET LE ROI DAVID

Les troublantes recherches dont l'érudit M. Abel Lefranc présente actuellement le résultat à la Sorbonne tendent à prouver que l'on doit rendre à William Stanley, sixième comte de Derby, ce qui n'appartient pas à Shakespeare. D'autres, on le sait, attribuent à Bacon ou à lord Rutland la paternité de l'oeuvre shakespearienne. Comme de juste, cela ne va point sans entraîner de passionnantes discussions.

Un compatriote de l'illustre Anglais, M. Castle Railton, apporte dans ce débat une assez amusante contribution.

"Rappelons-nous, dit-il, que le grand poète a quelquefois écrit son nom: Shakspeare, soit avec dix lettres (une syllabe de 4 lettres et une de 6, ces deux chiffres formant ensemble 46). Cela posé, prenons le 46e psaume de David,—dans la Bible anglaise, bien entendu. Si nous examinons ce psaume, nous trouvons que le 46e mot du commencement est "shake", et le 46e mot de la fin est "spear", lesquels, réunis, forment "Shakspear." Peut-on conclure de là que le bon roi David soit responsable pour "Hamlet"? Une telle conclusion est-elle moins soutenable que celles des partisans de Bacon, Rutland ou Stanley?"

Tout est dans tout et rien ne prête davantage au paradoxe et à la controverse que les textes. Quoi d'étonnant à ce que la Bible anglaise ait permis semblable constatation, puisque l'on peut retrouver mot à mot les discours de nos meilleurs orateurs dans le dictionnaire? Pour en revenir à la question, depuis plus de trois cents ans Shakespeare est Shakespeare. Même en dépit des plus graves précisions, sa marque de fabrique subsistera jusqu'à la consommation des siècles.

———o———

L'île de White, située dans les eaux néo-zélandaises, est le sommet d'un volcan éteint qui émergea d'une grande profondeur. Elle renferme d'extraordinaires gisements de soufre, le plus pur que l'on puisse rencontrer, et qu'on évalue à 750,000 tonnes.

———o———

Les constructions navales américaines semblent avoir battu tous les records existants en lançant un destroyer dix-sept jours après la pose sur cale de la première pièce de sa quille.

———o———

Labiche a écrit 173 pièces jouées dont 166 ont été éditées.

# L'HOMME INSOULEVABLE

## Son mystère dévoilé

L'homme a soif de mystère. Un fait nouveau, inusité, le surprend-il, son imagination travaille, il invoque le surnaturel, croit au merveilleux.

Ainsi, de temps à autre, se produisent dans nos sociétés de grandes vagues d'enthousiasme mystique.

En 1778, Mesmer en provoqua une avec son baquet magnétique: il prétendait enrichir l'humanité d'une nouvelle méthode curative; il ne réussit qu'à propager l'hystérie chez ses partisans, mais il vendit son prétendu secret, et ainsi s'enrichit lui-même.

En 1852, ce fut la passion des tables tournantes; on fit, par leur entremise, parler les morts.

Une dernière vague de mysticisme vient de passer sur nous. Elle arrive des Etats-Unis en la personne de Johnny Coulon, l'homme insoulevable. Ou, plus exactement, ce petit boxeur, du poids de 110 livres, souple, bien musclé, bien proportionné, se laissait soulever quand il y consentait. Mais son moi s'y refusait-il, il restait vissé au sol, les hommes les plus vigoureux, les champions des poids lourds du monde s'épuisaient en vains efforts à accomplir cette tâche impossible.

Pour se rendre insoulevable, Coulon exigeait certaines conditions de prise. Son adversaire devait se placer en face de lui, le prendre au-dessus des hanches, les mains plongées dans les flancs, au-dessous des côtés, les bras et le corps dans la position classique de "l'arraché", comme on la prend pour soulever une haltère ou une barre. Le bras-le-corps était interdit.

Pour devenir subitement poids lourd, il suffisait à Coulon de frictionner légèrement le cou du souleveur, au-dessous de l'angle gauche de la mâchoire, puis d'appliquer sur ladite région un ou deux doigts de sa dextre, tandis que sa main gauche touchait le poignet. Par ainsi, expliquait-il, les contacts étaient établis, le fluide passait. Et, en fait, le minuscule devenait indéracinable.

Il prétendait démontrer qu'il s'agissait bien d'un fluide, en interposant un simple papier à cigarette entre son doigt et le cou de l'adversaire, alors le circuit était coupé et on pouvait le soulever aisément. Il perdait également le pouvoir de s'alourdir quand son doigt était mouillé. Mais quelques sceptiques avançaient que tout cela n'était qu'enjolivement, fioriture.

Voulant obtenir une démonstration péremptoire, les chercheurs varièrent les conditions de l'expérience et trouvèrent la chaîne. Trois, quatre, ou autant de personnes que l'on voulait se donnaient la main; Johnny Coulon se mettait dans la chaîne, prenant contact avec ses voisins en touchant, l'un au cou, l'autre au poignet, et le souleveur se plaçait en face de lui. Quand les dernières personnes de la chaîne établissaient le contact avec le souleveur, en lui touchant légèrement les poignets, Coulon devenait immuable.

Cette expérience, il est vrai, réussissait aussi bien si lesdites personnes n'établissaient qu'un semblant de contact avec les poignets du souleveur. Coulon, enfin, produisait une variante qu'il appelait "le Remanent". S'il se tenait debout, les bras tendus, l'un porté légèrement en haut, l'autre légèrement en bas, il devenait insoulevable. Mais cela ne durait pas, quelques secondes au plus. "Faites vite", demandait-il.

Cette faculté singulière ne lui était point spéciale. D'autres compétiteurs



*Conformation défavorable pour soulever son adversaire : le ventre maintient la prise éloignée.*

surgirent, tous insoulevables. On en signala en France; plusieurs instituts de gymnastique se glorifièrent d'en posséder. Il y eut même des enfants insoulevables.

* * *

Maintenant, si vous connaissez toutes les données du problème, il vous est loisible, ami lecteur, de vous rendre insoulevable au même titre que Coulon.

Etes-vous poids léger? Ne permet tez pas à votre adversaire de dépasse l'extrémité de vos souliers. Etes-vou puissant? Vous pouvez le laisser ap procher un peu plus.

Gardez, en toutes circonstances, l station verticale. Votre adversair peut chercher d'abord à vous déraci ner, en se portant en arrière par u violent coup de reins, avant de vou soulever. Parez le coup en prenan point d'appui avec votre main sur l région cervicale de votre vis-à-vis vous l'empêcherez ainsi de vous bas culer, et garderez la rectitude.

Si votre adversaire a un gros ven tre, que sa performance rappelle cell des lutteurs que représentent les Ja ponais en leurs amusants dessins soyez sans crainte, vous pouvez rir de ses doubles muscles. Contraint d vous prendre de face, le mastodont ne pourra assez approcher de vou pour vous soulever. Si, au contraire vous avez affaire à un adversaire ex trêmement fort et qu'un gros ventre ne gêne pas, allongez votre bras de levier en vous penchant légèrement en arrière et en prenant point d'appui sur la pointe de vos souliers. Enfin, suprême garantie, tenez-vous toujours prêt à pratiquer de votre main gauche une traction de bas en haut sur le poignet droit de votre adversaire. Cela augmente son impuissance par surcharge de ce bras. Il ne pourra, dans ces conditions, vous soulever que s'il est capable de lever un poids bien supérieur au vôtre. Si vous faites vos ripostes avec rapidité et à propos, vous pourrez donner l'illusion d'un homme qui augmente de poids à volonté. Coulon y réussit admirablement, parce qu'il est boxeur et, à ce titre, sait prendre des décisions rapides et bien appropriées; aussi peut-il

imposer à ses adversaires un minimum de conditions, et réussir presque toujours avec tous. D'ailleurs, en pratiquant la même méthode, une personne quelconque, son poids fût-il de 50 livres, sera insoulevable pour un homme de force et de poids ordinaires.

Il suffit de fixer solidement à vos pieds deux planchettes qui vous donneront une assiette assez étendue pour que l'équilibre sur votre base soit établi en toutes circonstances par une simple contraction de vos jarrets. Il suffit pour cela que ces planchettes dépassent de dix à quinze centimètres environ la pointe de vos chaussures, et que leur extrémité se trouve de chaque côté des pieds de votre adversaire au niveau de ses talons.

Demandez-lui encore de permettre de vous appuyer devant lui sur un tabouret assez élevé, de sorte que vous puissiez poser vos pieds de chaque côté au niveau des siens. Ainsi installé, vous êtes en état d'équilibre stable de par l'appui du tabouret qui vous porte et vous empêche de tomber en arrière. Dans ces deux positions, vous soulèverez aisément l'immuable, à moins que celui-ci ne vous fasse le coup, déjà indiqué, de vous tirer sur le poignet.

Nous pourrions décrire, voire même imaginer d'autres procédés pour se rendre insoulevable ou pour soulever un adversaire indéracinable. Nous n'avons pas la prétention d'épuiser le sujet. Quiconque est au courant de la complexité de la mécanique musculaire l'admettra aisément.

* * *

L'expérience de l'homme indéracinable n'eût-elle servi qu'à nous mettre en garde contre les exagérations, et à nous rappeler au sens des réalités, elle aurait été utile. Mais elle soulève un problème de physiologie musculaire des plus intéressants. Comme il arrive souvent en science, un fait nouveau vous conduit dans une voie toute différente de celle que vous cherchiez.

Toute prsonne qui essaie de soulever un prétendu indéracinable, quand celui-ci s'y refuse, a la sensation de s'attaquer à un poids énorme immuablement cloué au sol, malgré l'effart immense auquel elle se livre. Vous



*Avec deux planchettes fixées aux pieds et dépasasnt de dix à quinze centimètres la pointe des chaussures, on avance son point d'appui et on peut aisément soulever son adversaire.*

éprouvez une impression identique quand vous vous livrez à la dernière expérience que nous avons décrite: le poids de quelques kilos que vous essayez de soulever avec votre bras tendu et horizontal vous paraît énorme, tout à fait disproportionné à vos forces.

Il y a là, de la part de notre sens musculaire, une erreur d'apprécia-

tion qui jusqu'à présent n'a pas été étudiée.

Examinons attentivement les bras d'un lutteur aux muscles puissants,



*Encore un moyen pour déraciner l'insoulevable : s'appuyer sur un tabouret élevé et avancer les jambes; le mécanisme est le même que dans la figure 8; on avance son point d'appui.*

globuleux, en saillie sous une peau mince, lorsqu'il fait effort pour démarrer Coulon. Non seulement les muscles aptes à lever un poids, comme le deltoïde et le biceps, sont violemment contractés et font sous la peau une énergique saillie, mais les muscles antagonistes, comme le triceps en arrière du bras, sont également contractés et saillants. La contraction du premier groupe de muscles, des souleveurs, est consciente, volontaire. Elle donne au sujet la sensation pénible de l'effort. La contraction du second groupe de musoles, des antagonistes, est d'origine réflexe. Elle empêche le souleveur de perdre l'équilibre, résultat qui se produirait infailliblement sous l'influence de son effort impuissant, si lesdits muscles n'intervenaient pour neutraliser en partie l'effort produit. Or le souleveur ne perçoit que l'effort qu'il a voulu, la contraction réflexe reste inconsciente, et il conçoit ainsi une idée erronée de l'intensité de l'effort vertical qu'il réalise.

Cette notion inattendue de mécanique physiologique n'avait pas été soupçonnée des imaginatifs dont nous avons relaté les hypothèses. N'est-ce pas le cas de répéter avec le professeur Charles Richet, et nous terminerons par ses paroles: "Il y a plus de choses dans la réalité que n'en peut contenir toute notre imagination..."

UN ROMAN COMPLET

# COEUR DE GITANE

par Gustave Lerouge

PREMIERE PARTIE

## A bord du yacht la "Revanche"

### CHAPITRE PREMIER

### T. S. F.

Dix heures du soir venaient de sonner à peine distinctes dans l'épais brouillard qui ensevelissait, comme d'un linceul d'ouate grise, les docks, les édifices et les navires du port de Vancouver.

La ville, déjà livrée au sommeil, les quais déserts étaient plongés dans le silence.

C'est à travers la solitude des rues où, dans l'épaisseur de la brume, il était à peine possible de reconnaître son chemin, qu'une dizaine d'hommes se hâtaient, s'arrêtant de temps à autre pour déchiffrer les inscriptions placées à l'angle de chaque voie et difficilement lisibles sous le halo bleuâtre des becs électriques.

Ces étranges promeneurs étaient tous uniformément vêtus de cabans de gros drap et chacun d'eux portait à la main une valise. C'étaient assurément des voyageurs, mais si quelque curieux se fût avisé de les espionner, il eût été fort surpris de voir qu'ils tournaient le dos à l'importante gare du Canadian Pacific Railroad et qu'ils s'éloignaient des quais où sont amarrés les paquebots en partance pour le Klondyke, le Japon et les Grandes Indes.

Bientôt, ils laissèrent derrière eux les dernières maisons de la ville dont les lumières n'étaient plus qu'une tache blafarde dans les ténèbres humides, et ils longèrent la côte basse et sablonneuse où soufflait un vent glacial et où venaient déferler les lames du Pacifique.

Jusqu'alors ils avaient marché sans prononcer une parole; mais, arrivés devant un bouquet de sureaux et de saules nains qui semblait leur servir de point de repère, ils firent halte et se réunirent en cercle pour tenir conseil.

—Je me demande un peu où l'on va nous emmener, murmurait un homme d'une colossale stature, un véritable géant, à un maigre personnage, sur l'épaule duquel il s'appuyait familièrement.

—Je n'en sais rien, mon brave Goliath, répondit l'autre, mais tout cela me semble, en effet, assez mystérieux!

—Qu'est-ce que cela peut faire? dit un troisième, puisque nous sommes payés d'avance.

—D'ailleurs, interrompit une jeune fille à la voix grêle et perçante, c'est notre ami Oscar Tournesol, le sympathique bossu, qui nous a engagés dans cette affaire et il est incapable de nous jouer un mauvais tour.

—Possible, grommela le géant Goliath, mais il fait un froid de chien et, avec cette brume du diable, si nous sommes capables d'apercevoir le signal!

—Heu! heu! toussota une voix plaintive, je boirais bien un verre de gin pour me réchauffer! Tu aurais dû emporter une gourde de voyage, ma petite Régine.

—Vous boirez tout à l'heure, M. Sleary, un peu de patience!

—Le signal, cria tout à coup Goliath; et, de sa main énorme, il montrait, dans la nuit livide, une tache lumineuse qui semblait grandir en se rapprochant.

Aussitôt, M. Sleary tira de sa poche une lanterne électrique dont il fit jouer le commutateur. Une vive lumière éclaira la grève déserte et la vague écumeuse et grise.

Deux minutes s'écoulèrent, puis, le signal ayant sans doute été aperçu, la lumière lointaine disparut brusquement et aussitôt M. Sleary éteignit lui-même sa lanterne.

Dix minutes plus tard, le bruit cadencé des avirons se faisait entendre et une yole, montée par quatre rameurs, venait s'échouer doucement sur le sable; au gouvernail était assis un personnage chétif, légèrement bossu qui, tout de suite, sauta à terre et mettant un doigt sur ses lèvres:

—Pas de bruit, fit-il, que tout le monde embarque dans le plus grand silence! Il est très important que personne ne vous voie et qu'aucun policeman, aucun douanier ne s'avise de vous demander où vous allez!

Tous parurent comprendre la valeur de cette recommandation et ce fut sans prononcer un mot que la petite troupe prit place sur les bancs de la yole. Régine s'était assise aux côtés du bossu et se serrait frileusement contre lui.

Tout le monde étant embarqué, les rameurs se courbèrent sur leurs avirons et la légère embarcation, si chargée qu'elle enfonçait presque jusqu'au bordage, fila entre les hautes vagues.

Fouillant les ténèbres de ses prunelles aiguës, le petit bossu corrigeait de temps en temps la direction d'un coup de barre, guidé à travers le brouillard par les appels stridents d'une sirène à vapeur.

A mesure qu'on s'éloignait du rivage, les vagues devenaient plus hautes et, de temps en temps, déferlaient sur la yole et couvraient ses passagers d'un nuage d'écume. Le bossu voyait grelotter Régine à côté de lui. Enfin, la masse sombre d'un navire à la mâture élancée se profila dans la nuit; la yole accosta par la hanche de tribord, un escalier mobile fut jeté et bientôt les passagers montèrent un à un sur le pont du navire.

Un personnage luxueusement vêtu d'une pelisse de renard bleu et coiffé d'un bonnet de la même fourrure accueillit les nouveaux venus et les fit entrer dans un confortable salon meublé d'un divan circulaire et d'une vaste table de roulis où se trouvaient disposés tous les éléments d'une collation.

—Messieurs, dit-il, quand chacun eut pris place, permettez-moi de vous faire les honneurs du yacht "l'Ariel", qui doit nous conduire à notre destination. Pendant que vous prendrez un grog bien chaud, ce qui n'est pas une précaution inutile par ce terrible brouillard, je vous expliquerai le but d'un voyage qui doit vous sembler à tous quelque peu mystérieux!

—Heu! heu! mylord, dit M. Sleary, je crois, en effet, qu'un grog bien chaud est une précaution indispensable, heu! heu! Mais nous vous écoutons, mylord!

Le gentleman au bonnet de fourrure se débarrassa de sa pelisse, choisit dans une boîte un cigare de la Havane bien sec qu'il alluma tranquillement, puis, au milieu d'un silence attentif, il commença en ces termes:

—Je me nomme, comme vous le savez, lord Astor Burydan, et ma principale occupation est de dépenser, de la façon la plus intéressante qu'il soit possible, l'immense fortune que je possède. Je n'ai jamais reculé devant aucune excentricité pourvu qu'elle soit amusante, et c'est sans doute ce qui m'a valu aussi bien en Amérique que sur le vieux continent, le populaire surnom de mylord Bamboche.

"C'est au cours d'un de mes voyages que j'ai été fait prisonnier par les bandits de la Main Rouge."

Et lord Burydan, avec une grande clarté d'expression et un grand luxe de détails, raconta comment il avait fait naufrage dans une île inconnue qui servait de repaire aux "tramps" et qu'ils appelaient entre eux l'île des Pendus. Là on l'avait gardé captif de longs mois, ainsi qu'un vieux savant français, le célèbre Prosper Bondonnat et un brave Peau-Rouge nommé Kloum.

L'excentrique et Kloum avaient réussi à s'évader dans un aéronef, construit d'après les données de M. Bondonnat, mais le vieux savant était demeuré prisonnier des bandits.

—Vous devez comprendre, conclut lord Burydan après un long récit de ses aventures, que, désormais, je n'ai et ne puis avoir qu'un but: délivrer M. Bondonnat, exterminer les habitants de l'île des Pendus. C'est pour atteindre ce but que j'ai fait construire, dans le plus grand secret, ce yacht "l'Ariel". à bord duquel nous nous trouvons. Il est monté par quatre-vingts hommes d'équipage et formidablement armé.

Les assistants avaient suivi avec un vif intérêt le récit du noble lord, ils commençaient à entrevoir la vérité.

—Mes amis, continua-t-il, lorsque, à San Francisco, je vous ai dit que j'avais le caprice d'être imprésario, je vous ai trompés! La vérité est que j'ai eu l'idée d'utiliser vos talents d'acrobates pour faire le siège de la capitale de la Main Rouge. C'est à vous de me dire maintenant si cette entreprise vous convient! Ceux auxquels il répugnerait de m'accompagner n'ont qu'à le dire. Ils vont être immédiatement reconduits à Vancouver après avoir, bien entendu, comme cela est légitime, touché l'indemnité convenue. Que ceux qui veulent rester en Amérique lèvent la main!

Personne ne bougea.

—Mylord, dit le géant Goliath prenant la parole au nom de tous, personne ne veut vous quitter, vous avez été notre bienfaiteur, nous sommes prêts à vous suivre partout où il vous plaira de nous conduire. Et s'il y a des dangers à courir, tant mieux ! Nous sommes des artistes et nous aimons les entreprises nobles et aventureuses!

Un sourire de satisfaction s'esquissa sur la physionomie de l'excentrique. Il se préparait à répondre, mais le petit bossu ne lui en laissa pas le temps.

—Mes chers camarades, s'écria-t-il, je n'en attendais pas moins de votre courage! Vous soutenez l'antique renommée du Gorill-Club dont nous

sommes tous fiers de faire partie. Avec votre collaboration précieuse, nous sommes sûrs de triompher!

Et, interpellant tour à tour chacun des artistes, il ajouta:

—Il faudra que la garnison de l'île des Pendus soit vraiment forte, vraiment rusée, pour résister à une armée qui va compter dans ses rangs Goliath, l'homme le plus fort de l'univers, qui brise d'un seul coup des chaînes d'acier comme si ce n'étaient que des fils d'étoupe; Goliath dont les biceps ont un mètre de tour! Goliath qui, les jarrets suspendus à un trapèze, enlève avec les dents un cheval et son cavalier!...

"Fulguras, l'acrobate salamandre, la torche humaine, aussi à l'aise au milieu des flammes que si c'était son élément naturel!...

"Bob Harvett, le nageur émérite, surnommé le Triton moderne!..

"Romulus, l'obus vivant, qui se fait charger dans un canon et, projeté dans les airs par l'explosion, saisit au vol un trapèze!...

"Nos camarades Makoko et Kambo, aussi robustes et aussi agiles que les gorilles et les orangs-outangs dont ils empruntent le costume!...

Le bossu fut plusieurs fois interrompu par des applaudissements frénétiques et des toasts portés en l'honneur de mylord Bamboche. Mais, pareil au héros du vieil Homère, il tenait à faire une complète énumération des paladins du Gorill-Club.

—Comment, continua-t-il, la Main Rouge résiterait-elle à la dextérité de notre ami Matalobos, le fameux prestidigitateur, qui mettrait dans sa manche, s'il lui en prenait envie, un cheval et son cavalier, une locomotive ou un troupeau de moutons?... Au chinois Yan-Kaï, le tireur au coup d'oeil infaillible? Au clown Robertson, aux jarrets d'acier, aux muscles de caoutchouc, capable de franchir d'un seul bond les fossés et les ponts-levis?

Oscar Tournesol présenta de la même façon élogieuse le clown Bombridge, professeur d'acrobatie, le maître et l'exemple de toute cette lignée d'artistes et le manager M. Sleary, le fondateur du Gorill-Club et le directeur de la troupe.

A ce moment, les acrobates s'aperçurent que le yacht était agité d'un violent mouvement de roulis et de tangage et que la trépidation des machines augmentait.

Lord Burydan eut un sourire.

—Oui, mes amis, dit-il, "l'Ariel" est déjà en route vers l'île des Pendus. Pendant que vous écoutiez Oscar, j'ai crié un ordre au mécanicien par le tube acoustique. On a, pour gagner du temps, coupé les amarres et dans trois quarts d'heure nous aurons perdu de vue la côte américaine.

"J'avais mes raisons pour que notre départ s'opérât dans le plus grand mystère! J'ai fait annoncer dans les journaux que je me rendais en Angleterre; j'ai même fait prendre un billet en mon nom sur un paquebot de New-York. Enfin, depuis huit jours, personne ne m'a vu. Je pense, grâce à toutes ces précautions, avoir échappé aux espions de la Main Rouge. Il était de la plus haute importance qu'ils ne connussent pas notre départ. Maintenant, je suis sûr de les avoir dépistés!

—D'ailleurs, reprit Oscar, nous ne sommes pas seuls à tenter cette expédition! C'est demain, vendredi 18 janvier, que part de San Francisco un yacht plus puissant et mieux armé que celui-ci, "La Revanche". Il est équipé par les soins du milliardaire Fred Jorgell et doit rester, grâce à la télégra-

phie sans fil, en constante communication avec nous. Vous voyez que, dans ces conditions, les risques sont de beaucoup diminués et le succès certain.

—Vous comprenez, maintenant, reprit lord Burydan, la raison qui m'a empêché d'emmener avec nous les dames du Gorill-Club, miss Winy, l'équilibriste, la belle Nudita et les charmantes écuyères Olga et Isabelle...

Lord Burydan s'était interrompu et son visage exprimait un certain mécontentement; il venait d'apercevoir la blonde Régine Bombridge qui, jusqu'alors, s'était dissimulée derrière la vaste carrure du géant Goliath.

—Je vois, dit l'excentrique, qu'une de ces dames a trouvé bon de passer outre et de s'embarquer en fraude!

Miss Bombridge s'était levée toute confuse.

—Mylord, murmura-t-elle d'une voix émue, j'espère que vous voudrez bien me pardonner cette supercherie, mais je n'ai pas voulu me séparer de mon père. D'ailleurs, je passe pour une écuyère habile et je pourrai, j'espère, vous rendre des services. Enfin, si je ne suis bonne qu'à cela, je remplirai les fonctions d'infirmière. Ce sera moi la Croix-Rouge et je soignerai les blessés.

—Espérons qu'il n'y en aura pas, dit lord Burydan qui avait fini par prendre son parti de la présence de la jeune fille à bord.

—Puis, ajouta le bossu avec vivacité, il serait bien difficile de renvoyer mademoiselle, maintenant que "l'Ariel" est en marche.

Lord Burydan acquiesça de bonne grâce.

Aux regards qu'échangeaient le bossu et la petite écuyère, il avait compris qu'Oscar n'était pas étranger à la supercherie qui avait permis à la jeune fille de se glisser parmi les membres de l'expédition.

A ce moment, un grand barbet noir aux poils frisés vint se jeter impétueusemnt sur les genoux d'Oscar et le couvrit de caresses.

—A bas, Pistolet, dit lord Burydan, en caressant le fidèle animal, va plutôt me chercher Kloum!

—Oui, ajouta Oscar en regardant le chien d'une certaine façon, va trouver Kloum et dis-lui de venir!

Pistolet s'élança, rapide comme une flèche, et revint bientôt suivi du Peau-Rouge, impassible et grave à son ordinaire.

—Kloum, dit lord Burydan, comme il n'est pas loin de minuit, je pense que ces messieurs seraient peut-être bien aise d'aller se reposer. Veux-tu, s'il te plaît, les conduire à leurs cabines!

Cette proposition fut accueillie avec joie, car tous étaient plus ou moins fatigués. Les uns après les autres, les acrobates prirent congé du lord excentrique. Bientôt tout le monde dormait sur "l'Ariel", et l'on n'entendit sur le pont du yacht que le pas monotone des hommes de quart et la trépidation des machines mêlés aux sifflements de la bise et au grincement mélancolique des cordages sur leurs poulies.

La nuit s'écoula sans incident. Le lendemain, en montant sur le pont, lord Burydan trouva tous ses passagers acrobates déjà levés et s'amusant des ébats d'une troupe de marsouins qui suivaient le navire en faisant la roue; le brouillard était moins épais que la veille, "l'Ariel" faisait route sur une mer grise, sous un ciel pâle, qui semblaient présager quelque averse de neige. D'ailleurs, le froid n'était

pas excessif. En somme, c'était un temps excellent pour une navigation paisible.

Lord Burydan présida lui-même le repas pris en commun dans la salle à manger du bord et il en profita pour expliquer divers plans d'attaque qu'il avait formés, et pour montrer à ses alliés une carte de l'île des Pendus, dressée de souvenir, et qui devait être à peu près exacte.

Acrobates et clowns montraient d'ailleurs un excellent appétit et s'accommodaient parfaitement du régime du bord. Personne ne s'était encore plaint du mal de mer, pas même la délicate miss Bombridge.

La jeune fille ne quittait guère Oscar Tournesol, qui se faisait un plaisir de lui expliquer l'usage de tous les objets du navire ; entre le bossu et l'écuyère il s'était établi une de ces sympathies instinctives, qui sont souvent le prélude d'une affection plus sérieuse.

D'un tempérament très sentimental, la blonde écuyère avait été profondément touchée des attentions du bossu, et elle ressentait une profonde pitié pour ce pauvre être disgracié de la nature, pour lequel les autres femmes du Gorill-Club n'avaient eu jusqu'ici que des sourires méprisants.

Dans l'après-midi, ils étaient entrés tous deux dans le poste de télégraphie sans fil, installé près de la dunette, et Oscar avait de son mieux démontré le fonctionnement de l'appareil, puis peu à peu la conversation avait pris un autre tour.

—Hélas! soupira le bossu, j'ignorerai sans doute toujours ce que c'est que l'affection d'une femme adorée ! Je ne saurai jamais ce que c'est que la tendresse et les câlineries d'une compagne. Quelle est la jeune fille qui voudrait unir son sort à celui d'un misérable bossu?

—Ne parlez pas ainsi, murmura Régine profondément émue, vous me faites de la peine!

—Je suis laid, chétif, contrefait ! Tout le monde se moque de moi et personne ne m'aime...

—Voilà qui est faux, par exemple, répliqua vivement la jeune fille, vous êtes adoré de tous vos camarades... Par exemple, croyez-vous que moi je ne vous aime pas?

—Oui, je sais, soupira le pauvre Oscar, vous m'aimez comme une amie comme une soeur, mais pas comme je le voudrais.

—Je vous assure, mon cher Oscar, que je vous trouve beaucoup de qualités et que j'ai pour vous une réelle affection!

Régine en prononçant cette phrase, quelque peu ambiguë, était devenue rose comme une cerise.

—Régine, murmura le jeune homme avec amertume, vous ne me comprenez pas. Vous avez beaucoup d'amitié pour moi, mais jamais vous ne consentiriez à m'accorder votre main.

—Qui sait! murmura la jeune écuyère d'une voix presque imperceptible.

Tous deux se regardèrent en silence. Oscar avait pris doucement la petite main de Régine dans les siennes et la jeune fille n'eut pas le courage de la retirer.

Mais, à ce moment, le timbre d'appel de l'appareil de télégraphie sans fil se mit à résonner. Oscar et Régine se levèrent précipitamment comme deux écoliers pris en faute, et se hâtèrent de sortir de la cabane pour aller prévenir lord Burydan.

L'excentrique accourut en hâte et se rendit à l'appareil, dont il connaissait parfaitement le maniement.

Quelques minutes après, il revenait avec une dépêche rassurante que Fred Jorgell et Harry Dorgan venaient de lui expédier de San Francisco.

Le yacht "La Revanche" avait pris la mer dans d'excellentes conditions et, avant son départ, les ingénieurs qui le montaient en avaient soigneusement vérifié la machinerie, les agrès et la coque. Enfin l'équipage, très bien discipliné, paraissait animé de bonnes intentions. Suivant un plan concerté d'avance, on avait répandu le bruit que c'est vers le sud que se dirigeait le yacht; de cette façon l'on avait quelques chances sérieuses d'éviter les complots des bandits de la Main Rouge.

Lord Burydan s'empressa de répondre à ce marconigramme, en rendant compte à ses amis de la situation de "l'Ariel". Il leur rappela, qu'ainsi qu'il avait été convenu longtemps à l'avance, il entrerait le lendemain en communication avec le poste sans fil installé à bord de "La Revanche", et que cette communication une fois établie, les deux yachts échangeraient des nouvelles d'heure en heure, jusqu'à ce qu'ils eussent opéré leur jonction, qui devait avoir lieu à un point du Pacifique, exactement déterminé à l'avance, à une dizaine de lieues marines de l'île des Pendus.

—Pourquoi donc, demanda Oscar, n'est-ce pas aujourd'hui même que vous télégraphiez à nos amis de "La Revanche?"

—J'ai pour cela une raison excellente. En attendant que "La Revanche" soit beaucoup plus rapprochée de "l'Ariel", je diminue le risque de voir nos messages interceptés par un des postes installés sur la côte et par suite transmis à la Main Rouge. Il est convenu, toujours pour la même raison, que je ne communiquerai de nouveau avec San Francisco qu'en cas d'absolue nécessité.

—S'il en est ainsi, il eût été même plus prudent de ne pas communiquer aujourd'hui.

—C'est juste. Mais avouez que nous aurions bien de la malchance, si notre premier message, qui sera peut-être le seul, tombait entre les mains des chefs de la Main Rouge.

Oscar et lord Burydan discutaient encore cette question en se promenant à pas lents sur le tillac, lorsque la sonnerie du récepteur, retentit de nouveau dans la cabine.

Lord Burydan s'élança, vaguement inquiet de ce nouvel appel. Il resta plus d'une demi-heure enfermé dans la cabine. Quand il en ressortit, il était très pâle.

—Que se passe-t-il donc? demanda Oscar anxieusement.

—Quelque chose de terrible! La Main Rouge est déjà au courant de nos projets.

—Mais c'est impossible! Comment pouvez-vous le savoir?

—Je viens d'intercepter un message, ou plutôt un fragment de message, adressé d'une des stations de la côte à l'île des Pendus. Vous savez que, quand les ondes lancées d'un poste rencontrent en chemin un autre appareil que celui auquel elles sont adressées, il est très facile à l'opérateur qui se tient à l'appareil intermédiaire de happer, pour ainsi dire au vol, le message transmis, et cela sans que les correspondants placés aux deux bouts de la ligne puissent s'en apercevoir. C'est ce que j'ai fait.

—Eh bien?...

—Voici la phrase, l'unique phrase malheureusement, que j'ai pu surprendre:

...Mettre tous forts en état de défense... doubler les sentinelles... faire rondes fréquentes... visiter les torpilles... l'île des Pendus peut être attaquée...

—Que concluez-vous de là? dit Oscar.

—Cela est malheureusement trop clair! Les espions de la Main Rouge sont au courant de nos intentions. Au lieu de surprendre la garnison de l'île des Pendus, nous la trouverons sur le qui-vive!

—C'est impossible qu'ils soient si bien informés!

—Les faits sont là! Et je m'explique même qu'ils aient pu deviner notre secret.

—Je ne vois pas comment?

—Je le vois, moi. Je suis d'autant plus furieux que c'est de ma faute ! N'ai-je pas eu la sottise, lors de mon dernier voyage à New-York, d'aller prévenir Steffel, le chef de la police, et de lui donner la latitude et la longitude exacte de l'île!

—Ce n'est pas lui qui a pu vous trahir. Il a, d'ailleurs, été victime d'un accident, le jour même de votre visite.

Lord Burydan réfléchit.

—Qui sait, fit-il, si ce n'est pas précisément parce qu'il en savait trop qu'on l'a fait disparaître. Pour moi, il est évident que c'est Steffel qui nous a trahis! Tout le monde sait, à New-York, que les hauts fonctionnaires de l'administration sont loin d'être incorruptibles!

—Ne seriez-vous pas d'avis, dit le bossu, de prévenir immédiatement MM. Fred Jorgell et Harry Dorgan?

—Non, votre idée ne vaut rien! Mon message serait certainement intercepté, comme l'a peut-être été déjà celui que je viens d'envoyer. Ah! je suis furieux d'avoir été assez naïf pour m'adresser au policier!

A ce moment-là, la cloche du dîner se fit entendre.

—Surtout, dit lord Burydan, en se dirigeant avec Oscar vers la salle à manger, pas un mot de tout ceci à nos braves acrobates! Ce serait les décourager inutilement!

—Soyez tranquille, mylord, je serai discret!

Chacun prit place autour de la table, servie avec autant de luxe que d'abondance, mais les acrobates remarquèrent que lord Burydan paraissait moins gai que de coutume. Le repas se ressentit de ses préoccupations et l'on se sépara de meilleure heure que la veille.

Lord Burydan passa une nuit très agitée; levé un des premiers, il se rendit aussitôt à la cabine télégraphique, pour se mettre en communication avec ses amis de "La Revanche", mais à sa grande surprise, il n'obtint aucune réponse.

Après deux heures d'efforts inutiles, il dut y renoncer. En dépit de la beauté du temps et de la puissance des ondes émises, "La Revanche" ne donnait pas signe de vie.

## CHAPITRE II

### Le courrier

Une grande auto stoppa brusquement à l'angle de California et de Montgomery street à San Francisco. Trois gentlemen, mis avec la plus grande élégance, en descendirent et pénétrèrent dans l'imposant édifice qui s'élève à l'angle des deux rues et qui porte, en gigantesques lettres d'or, cette inscription:

"California Safe Deposit and Trust Company".

Ce bâtiment, dont les murs ont cinq mètres d'épaisseur et sont bâtis avec de grosses pierres de taille reliées par des ancres de fer, n'a que de rares fenêtres, grillées d'énormes barreaux d'acier.

Les trois gentlemen pénétrèrent dans un grand hall, décoré des statues de Crésus et de Plutus, qui faisaient pendants à celles de deux milliardaires californiens, MM. Stanford et Fload. Ils suivirent un couloir à la voûte et aux murs d'acier, au bout duquel se trouvait un bureau, protégé par un grillage solide.

Le premier des gentlemen s'approcha du guichet et dit à l'employé, en lui tendant une carte d'identité:

—M. le docteur Cornélius Kramm, de New-York.

—Well, sir! répondit l'homme, en tendant par le guichet un jeton de nickel perforé de trois numéros disposés en triangle.

Le second gentleman s'avança alors.

—M. Fritz Kramm, de New-York, dit-il.

Et comme le premier, il reçut un jeton de nickel.

Puis ce fut au tour du troisième, qui déclara se nommer M. Joë Dorgan, de New-York.

Tous trois se trouvèrent dans un large corridor, dont le sol, la voûte et les parois étaient également en acier, et qui était coupé par trois grilles, près de chacune desquelles se tenait un employé, qui vérifia et pointa soigneusement chacun des numéros des jetons de nickel; après ces formalités, qui rappelaient à Fritz Kramm, quoique d'une façon moins originale, le palais-labyrinthe de Balthazar Buxton, les trois hommes furent admis à descendre le gigantesque escalier qui conduisait aux caves de la banque et deux employés, armés d'un trousseau de clefs, se mirent à leur disposition.

Les caves monumentales sont entièrement construites en fer et en acier, mais elles sont décorées de statues de chevaliers du moyen âge, aux armures dorées, casque en tête et bouclier au point.

A côté de ces guerriers de bronze, vingt policemen athlétiques, armés jusqu'aux dents, montent nuit et jour la garde dans le couloir extérieur et sont relevés d'heure en heure.

Les trois gentlemen s'étaient arrêtés en face de leurs coffres-forts respectifs, qui se trouvaient placés l'un à côté de l'autre.

Après avoir ouvert les serrures, les employés se retirèrent, laissant le docteur Cornélius et ses deux compagnons libres de remplir ou de vider leurs coffres-forts.

—Combien avons-nous en caisse ? demanda Cornélius.

—Chacun trois cent mille dollars environ, répondit Fritz, mais nous n'avons ici, bien entendu, que les sommes provenues de l'affaire Balthazar Buxton. Il est prudent de ne pas mettre tous nos capitaux dans la même banque. On ne sait jamais ce qui peut arriver.

—Vous parlez d'or, fit le troisième personnage avec impatience, mais vous savez qu'aujourd'hui nous sommes pressés. De combien avons-nous besoin?

—Je crois, mon cher Baruch, ou plutôt mon cher Joë, répondit le docteur avec un ricanement, que trente mille seront suffisants, prenons-en donc dix mille chacun.

Les trois associés comptèrent chacun une liasse de bank-notes, qu'ils glissèrent dans leur portefeuille. Dix minutes plus tard, ils remontaient en

auto et se faisaient conduire au Palace Hôtel, où ils dinèrent rapidement dans un salon spécial, retenu pour eux à l'avance. Il faisait presque nuit lorsqu'ils regagnèrent leur voiture, mais cette fois ce fut pour entreprendre un véritable voyage. Pendant deux heures, ils filèrent à toute allure à travers les routes poussiéreuses de la banlieue de San Francisco. Enfin le chauffeur stoppa dans un lieu absolument désert. C'était à quelques milles du bord de la mer, une lande sauvage hérissée de broussailles, coupée de mares stagnantes couvertes de roseaux.

Tous trois paraissaient parfaitement connaître ce site désolé. Laissant leur chauffeur sur son siège, ils s'engagèrent délibérément dans un étroit sentier qui serpentait entre les mares et les buissons. Le chauffeur, l'Italien Léonello, les suivit quelque temps du regard; mais bientôt, ils se perdirent dans les ténèbres, et, n'ayant sans doute aucune inquiétude sur leur compte, Léonello rentra philosophiquement dans l'intérieur de la voiture pour se mettre à l'abri d'une petite pluie fine qui commençait à tomber.

Les trois hommes continuaient leur chemin; mais, à quelque distance de l'auto, chacun d'eux avait appliqué un masque de caoutchouc sur son visage et vérifié son browning.

Le sentier qu'ils suivaient les mena jusqu'à une excavation profonde, qui paraissait une carrière abandonnée. Ils s'apprêtaient à y descendre, lorsqu'un homme se dressa devant eux pour leur barrer le passage; mais Cornélius n'eut qu'un mot à prononcer, et l'homme s'effaça respectueusement.

Ils dépassèrent ainsi sans accident une deuxième, une troisième et une quatrième sentinelle; ils se trouvaient maintenant tout au fond du vaste trou, sans doute creusé autrefois par les mineurs au temps de la belle époque des "placers". Là, adossée au roc, il y avait une chaumière faite de blocs informes, couverte d'un toit de roseaux, et qui n'offrait d'autre issue qu'une porte basse. Ils poussèrent le loquet et entrèrent; l'intérieur de la cabane présentait plus de confortable qu'on n'eût pu s'y attendre dans un pareil lieu. Un bon feu brûlait dans la cheminée d'argile, et sur une table il y avait deux bougies dans des chandeliers de cuivre.

Deux hommes, à la mine farouche, assis de chaque côté du feu sur des escabeaux, se levèrent avec respect à la vue des visiteurs, pour lesquels sans doute ces préparatifs avaient été faits; puis ils se retirèrent.

Cornélius, Fritz et Baruch s'étaient assis en face de la table.

Ils étaient à peine installés, que quatre coups, régulièrement espacés, furent frappés à la porte extérieure.

—Entrez! cria Cornélius.

Une sorte de cow-boy, aux bottes boueuses, à la chemise de flanelle rouge, s'avança, son large chapeau de feutre à la main.

—Mylords, dit-il d'un ton respectueux mais sans obséquiosité, voilà la chose.

Et il posa sur la table un carré de papier sur lequel étaient tracés quelques signes hiéroglyphiques. Au bas, se voyait une main grossièrement dessinée à l'encre rouge, et dans l'angle de gauche une main semblable, mais plus petite.

Cornélius et Fritz examinèrent soigneusement le papier.

L'homme attendait.

—C'est trois cents dollars, dit Cornélius.

—Trois cents dollars, répéta Fritz.

Baruch prit dans son portefeuille trois bank-notes de cent dollars chacune et les tendit à l'homme qui les prit, salua et se retira sans mot dire.

Cette scène se renouvela un grand nombre de fois, exactement pareille, à quelques variantes près.

Enfin, Cornélius déclara que tous ceux à qui la Main Rouge devait de l'argent étaient payés.

—Alors nous allons partir? dit Fritz.

—Pas encore, dit Baruch. Nous attendons des nouvelles importantes.

Un quart d'heure se passa. On n'entendait que les huées du vent qui faisait rage sur la mer. Le feu commençait à s'éteindre. Tout à coup on frappa de nouveau à la porte ; l'homme qui entra sur l'injonction de Cornélius était couvert de boue jusqu'à la tête. Il avait de larges éperons mexicains à ses bottes.

Il était facile de voir qu'il venait de faire une longue course à cheval, et son visage ruisselait de sueur et de pluie.

—Mylords, fit-il en se découvrant, voici les lettres.

Il déposa sur la table une large enveloppe de toile scellée de cire rouge.

Fritz brisa le cachet et retira de l'enveloppe une foule de papiers de tous les formats. Les uns étaient couverts d'une écriture fine et serrée, les autres ne portaient que quelques mots péniblement tracés au crayon. Il y avait, dans ce tas de paperasses, plusieurs lettres et plusieurs télégrammes non décachetés.

Silencieusement, les trois lords de la Main Rouge se mirent en devoir de trier cette masse de documents; c'étaient les rapports de tous les espions de l'Association dans la région ; ils étaient concentrés entre les mains d'hommes sûrs, qui les faisaient parvenir directement aux chefs suprêmes.

Jetant au feu les choses insignifiantes, ils mettaient soigneusement de côté les messages intéressants, et quand ils en trouvaient un plus important que les autres, ils se le communiquaient immédiatement.

Ils étaient presque arrivés à la fin de ce travail, lorsque Baruch mit la main sur un billet d'une maladroite écriture féminine et qui ne portait pour signature qu'un D majuscule.

—Diable, fit-il en passant le billet à Cornélius, voilà qui est grave! Il paraîtrait que Paganot et Ravenel connaissent exactement la situation de l'île des Pendus. Ils n'auraient ajouté aucune créance au message trouvé dans la bouteille, et s'ils nous laissent croire qu'ils se dirigent vers le sud, ce n'est que pour nous donner le change!

—Mais d'où vient ce renseignement? demanda Fritz. Voilà qui va modifier notre plan!

—Il nous parvient d'une gitane nommée Dorypha, une danseuse qui est l'amie d'Edward Edmond, l'homme de confiance du milliardaire Fred Jorgell. Elle nous est toute dévouée. Et, d'après le conseil de Slugh, elle est entrée comme femme de chambre au service des deux Françaises pour toute la durée du voyage.

—On peut ajcuter confiance à ses affirmations? demanda Baruch.

—Je le crois.

Tout en parlant, Cornélius avait décacheté deux des télégrammes. Il eut tout à coup un murmure de mécontentement.

—C'est complet! grommela-t-il. Ce fameux lord Burydan, qui ne donnait plus signe de vie et que nous croyions reparti pour l'Angleterre, a, lui aussi, équipé un yacht à destination de l'île

des Pendus. Il emmène avec lui le Peau-Rouge Kloum et ce damné bossu qui nous a tant de fois mystifiés; les renseignements viennent de Vancouver. Nos agents n'ont été prévenus que trop tard. Lord Burydan a mis à la voile hier soir. Nous ne pouvons nous opposer à son départ et, ce qui est grave dans cette affaire, c'est que son équipage, recruté avec grand mystère, ne renferme pas un seul des membres de l'Association!

—Cela devient sérieux, murmura Baruch.

Les trois bandits se regardèrent un instant avec une sorte de consternation. Ce fut Cornélius qui, le premier, recouvra sa présence d'esprit.

—Un peu de calme, fit-il, ne nous affolons pas. Rien n'est encore perdu! Il s'agit d'examiner froidement la situation.

—Il faut, dit Fritz, prendre des mesures!

—Elles sont tout indiquées! Je vais, dès ce soir, expédier à la garnison de l'île l'ordre de se tenir sur le qui-vive. Lord Burydan a beau être rusé, il faudra toujours bien que, pour aborder dans nos possessions, il franchisse la ceinture de torpilles qui entoure l'île. D'un autre côté, que la "Revanche" se dirige vers le sud ou vers le nord il n'en reste pas moins acquis que presque tout son équipage nous est dévoué, corps et âme. Vous voyez, en y réfléchissant bien, que le péril n'est pas si grave qu'il nous a paru tout d'abord.

—On pourrait, proposa Fritz, lancer à la poursuite de Burydan le yacht de la Main Rouge!

—Je ne suis pas de ton avis, riposta Cornélius. Notre navire à nous n'est pas muni des chaudières à pétrole inventées par Harry Dorgan, et il arriverait beaucoup trop tard. D'ailleurs, je ne crois pas prudent, en ce moment-ci, d'attirer l'attention sur notre yacht!

—Quelle décision, demanda Baruch, allons-nous prendre au sujet de Fred Jorgell et de sa bande?

—Laissons, pour le moment, Fred Jorgell tranquille, dit Cornélius. Ni lui, ni son futur gendre Harry, ni sa fille Isidora ne font partie de l'expédition dirigée contre nous. Nous nous occuperons d'eux plus tard, quand nous serons débarrassés des Français.

—En somme, il n'y a à bord de la "Revanche", remarqua Fritz, que Paganot, Ravenel, leurs fiancées, Andrée de Maubreuil et Frédérique Bondonnat, et cet autre Français, Agénor Marmousier, qui a aidé Burydan à s'évader du "Lunatic-Asylum".

—Il me semble, déclara Cornélius, que pour ces cinq personnages, il n'y a pas d'hésitation à avoir! Il y a assez longtemps qu'ils embarrassent notre route. Il faut en finir avec eux, une fois pour toutes.

Baruch s'était levé, en proie à une singulière émotion.

—Permettez-moi, fit-il, de donner mon opinion personnelle sur la question. Je tiendrais beaucoup à ce qu'Andrée de Maubreuil fût sauvée!

—Vous êtes amoureux décidément, mon cher, ricana Fritz. Vous ne pourrez donc jamais surmonter cette faiblesse?

Baruch lui riposta avec aigreur:

—C'est bien à vous de parler, quand il y a huit jours à peine, vous avez mis en péril l'Association et compromis ses intérêts en vous amourachant d'une aventurière italienne, qui s'est moquée de vous de la plus belle manière. Il ne s'en est pas fallu de beaucoup que Lorenza, la guérisseuse de perles, ne vous envoie siéger—et nous

avec vous!dans le fauteuil d'électrocution!

—Laissons de côté cette sotte histoire, murmura le marchand de tableaux d'un air mécontent. Remarquez d'ailleurs que je me suis tiré de ce mauvais pas avec un remarquable sang-froid.

—Il faut absolument, reprit Baruch, qu'Andrée de Maubreuil soit exceptée du masacre, et cela non seulement parce que je me suis juré qu'elle serait à moi, mais parce que mon union avec elle est la base d'un projet que je vais vous exposer.

"Supposons les autres Français disparus. Je sauve Mlle de Maubreuil, je me réconcilie avec mon frère Harry, et je vais délivrer moi-même le vieux Bondonnat, qui alors sera forcé de se montrer plein de gratitude à mon égard.

—Je ne vois pas où vous voulez en venir? dit Cornélius.

—Patience! Bondonnat n'ayant plus d'autre famille qu'Andrée, qui est sa pupille, la fera son héritière. Et nous serons ainsi, sans violence et d'une façon toute naturelle, possesseurs de toutes les découvertes du vieux savant! Mon plan est grandiose ! Il ne nous restera plus ensuite qu'à nous débarrasser d'Isidora et d'Harry, puis, plus tard, de Fred Jorgell et de William Dorgan, pour concentrer entre nos mains deux ou trois trusts et autant de milliards!

—Certes, s'écria Cornélius, le projet est admirable ! Mais il est audacieux! Pour ma part, je ne vois pas grande objection à y faire.

—Permettez, protesta Fritz, n'est-il pas à craindre que Bondonnat reconnaisse Baruch. qu'il a entrevu dans sa nouvelle personnalité de Joë Dorgan lors de l'enlèvement en aéroplane.

Baruch haussa les épaules.

L'argument ne tient pas debout, fit-il, Bondonnat m'a à peine entrevu dans un moment où il était beaucoup trop ému pour prêter attention à ma physionomie. D'ailleurs, j'ai beaucoup changé depuis! Et il suffira d'une légère modification—par exemple, de laisser pousser mes moustaches — pour dérouter les souvenirs du bonhomme; puis il est absolument impossible qu'il s'avise de reconnaître dans le fils du milliardaire Dorgan, dans l'homme qui l'aura arraché aux bandits de la Main Rouge, celui-là même qui l'a conduit à l'île des Pendus.

Cornélius approuva cette façon de voir, et Fritz lui-même finit par se rendre à ses raisons. Le nouveau plan élaboré par Baruch était aussi ingénieux qu'il était hardi. Les trois bandits convinrent donc qu'il serait suivi de point en point.

—Seulement, conclut Cornélius en se levant après avoir jeté au feu le restant des papiers, il faut nous hâter. "La Revanche" doit prendre la mer un peu après minuit, et j'ai rendez-vous avec Slugh vers dix heures et demie, à la bodega du " Vieux-Grillage ". C'est là qu'il doit prendre nos dernières instructions.

Les trois bandits s'empressèrent de sortir. Un quart d'heure plus tard, ils remontaient dans leur automobile, qui filait en quatrième vitesse dans la direction de San Francisco.

## CHAPITRE III

### Une soubrette compromettante

"La Revanche" était un magnifique navire d'un tonnage presque double de celui de "l'Ariel". Edifié d'après

les plans de l'ingénieur Harry Dorgan, encore améliorés par Roger Ravenel et Antoine Paganot, il était muni d'une coque en nickel extra légère et de chaudières au pétrole qui lui permettaient d'atteindre une prodigieuse vitesse.

Il était, en somme, construit d'après le même système que les paquebots éclairs de la Compagnie fondée par Fred Jorgell et qui faisaient en quatre jours la traversée de New-York au Hâvre, il était armé de canons de soixante millimètres à frein hydro-pneumatique du modèle le plus récent; enfin, il possédait un tube lance-torpilles.

Il comptait cent cinquante hommes d'équipage, pourvus de carabine Winchester à répétition.

Fred Jorgell avait surtout tenu à ce que les matelots de "la Revanche" eussent servi comme soldats ou comme marins de l'Etat, et il avait recommandé à Edward Edmond, spécialement chargé de l'embauchage, de recruter de préférence des hommes qui auraient déjà assisté à une guerre, comme, par exemple, l'expédition des îles Philippines.

Malheureusement, Edward Edmond n'avait eu aucune difficulté à concilier les recommandations du milliardaire et les ordres de la main Rouge. La plupart des hommes qu'il avait engagés, et qui pouvaient montrer des certificats de présence au corps, appartenaient à la redoutable Association.

Quant au capitaine, ce n'était autre que Slugh, l'ex-tramp, l'homme de confiance de Cornélius, l'ancien gouverneur de la garnison de l'île des Pendus.

L'audacieux bandit, qui avait navigué dans sa jeunesse à bord d'un brick de pirates, avait suffisamment de connaissances nautiques pour diriger un navire; d'ailleurs, il s'était adjoint, en qualité de second, un loup de mer expérimenté, un fin matelot, en la personne du capitaine Christian Knox, le vieux forban avait fini par se décider à accepter les brillantes propositions qui lui étaient faites et, en modifiant sa coupe de barbe et en s'affublant de lunettes, il s'était suffisamment "camouflé" pour n'être pas reconnu des jeunes filles, qui lui avaient vu apporter, à Golden-Cottage, la fameuse bouteille trouvée au fond de la mer.

Slugh, pour arriver à ce résultat, avait présenté à Fred Jorgell des certificats de premier ordre, et Edward Edmond avait enlevé l'affaire en déclarant qu'il la connaissait personnellement.

Slugh, d'ailleurs, avait complètement modifié—lui aussi—son aspect physique. Il s'était débarrassé de sa longue barbe de chemineau, pour ne conserver qu'une touffe de poils à la partie inférieure du menton, à la mode yankee. Son visage, aux traits anguleux et rudes, sa peau tannée par le grand air et le soleil, lui donnaient tout à fait les apparences d'un capitaine de marine un peu brusque mais loyal; sa carrure imposante se dessinait sous un superbe uniforme bleu à galons dorés, et il avait, ma foi, fort bonne mine.

On voit combien avaient été terribles les conséquences de la trahison d'Edward Edmond; sur cent cinquante hommes de l'équipage, cent vingt appartenaient à la Main Rouge. Comme Slugh l'avait dit à Cornélius quelques heures avant le départ, il n'aurait qu'un geste à faire, qu'un doigt à le-

ver, pour se trouver entièrement maître du yacht.

"La Revanche" appartenait à la Main Rouge, depuis le capitaine jusqu'au chauffeur, en y comprenant même le maître d'hôtel et le cuisinier, et jusqu'à l'employé, spécialement embauché, qui devait faire fonctionner l'appareil de télégraphie sans fil.

Edward Edmond avait eu l'imprudence de faire engager la gitane Dorypha, sa maîtresse, comme femme de chambre, au service d'Andrée de Maubreuil et une petite Ecossaise, nommée Ketty, cousine éloignée de mistress Mac Barlott, remplissait les mêmes fonctions auprès de Frédérique.

L'Irlandais avait eu, d'abord, beaucoup de peine à décider la danseuse à remplir un pareil rôle, puis, finalement, l'imprévu de l'aventure avait triomphé de ses hésitations. D'ailleurs Edward Edmond et Slugh lui-même lui avaient fait de magnifiques promesses ; Dorypha s'était rappelée qu'elle avait été autrefois, à Grenade, au service de la femme d'un "corregidor", et il lui avait paru amusant de jouer de nouveau ce rôle.

Sur la recommandation d'Edward Edmond, la gitane avait tout de suite été acceptée, et cela d'autant plus aisément, que toutes les filles de service auxquelles on s'était adressé avaient refusé nettement de s'engager dans une expédition aussi mystérieuse et qui ne paraissait pas sans danger.

Dorypha était une comédienne admirable. Laissant de côté les toilettes tapageuses, les audacieux décolletés et l'effronté maquillage, elle avait revêtu un costume tailleur de drap noir, d'une coupe sévère, et ses beaux cheveux blonds se cachaient sous un bonnet tuyauté, qui lui donnait une petite mine hypocrite et puritaine des plus réjouissantes.

Trouvant le nom de Dorypha trop compromettant, la gitane s'était présentée sous celui de Mercédès. Andrée l'avait acceptée de confiance, tout en remarquant qu'elle avait l'air très déluré.

—Cette Mercédès ne semble pas avoir froid aux yeux, avait-elle dit.

—De fait, avait ajouté le naturaliste Ravenel, elle a des yeux qui brasillent comme des charbons d'enfer sous ses grands cils de velours noir.

Mais la gitane, souple, câline et prévenante, pleine d'attentions pour sa maîtresse qu'elle avait prise en amitié, n'avait pas tardé à faire oublier cette première impression; elle s'acquittait de son service avec une habileté exemplaire, et sa gaieté, son air bon enfant, l'avaient rendue sympathique à tout le monde.

On n'avait, d'ailleurs, aucun reproche à lui faire sur sa tenue et sa conduite. Et, dans ce milieu d'intellectuels d'une urbanité raffinée, cette fille du ruisseau, élégante d'instinct et de race, trouvait moyen de ne pas faire tache. Dorypha, répétons-le, était une comédienne admirable.

Nul ne se fût douté que cette soubrette, au sourire fripon, qui apportait d'un air modeste et respectueux le chocolat ou le courrier de ces demoiselles sur un plateau d'argent, était la même effrontée drôlesse que l'on avait vu lever la jambe dans les bouges à matelots, et balancer sa croupe comme une pouliche du haras de Cordoue.

A bord de "La Revanche", l'installation des passagers était luxueuse et les cabines confortables. Dès le premier jour de la traversée, Andrée et Frédérique pensèrent que le voyage

serait des plus agréables. Grâce à l'armement formidable du yacht et à la collaboration de lord Burydan, elles regardaient la délivrance de M. Bondonnat comme une chose certaine. Il leur paraissait impossible que la garnison de l'île des Pendus pût faire une résistance sérieuse et, pour elles, l'expédition s'annonçait comme une véritable partie de plaisir.

L'ingénieur Paganot, le naturaliste Ravenel et le poète Agénor n'étaient pas loin de partager cette manière de voir.

Comment auraient-ils eu quelque chose à redouter sur ce beau navire, si formidablement armé, qui, sous un ciel bleu, par un soleil magnifique, fuyait à toute vitesse sur la calme surface de l'océan Pacifique. Rien qu'à voir les faces basanées des hommes de l'équipage, qui, dans leurs uniformes neufs, avaient l'air de vieux braves, d'honnêtes héros blanchis dans les combats, ils se sentaient rassurés.

—Ce sont de solides gaillards, répétait Paganot.

—Très solides! ajoutait Agénor.

—Et je crois qu'on peut avoir confiance en eux à tous les points de vue, concluait le naturaliste Ravenel.

Les trois Français commettaient là une lourde erreur, mais comment auraient-ils pu soupçonner qu'ils étaient victimes d'une pareille machination? Leur confiance était telle, qu'ils s'en remettaient entièrement à l'honnête capitaine Slugh, qui, admis à leur table, charmait tout le monde par ses pittoresques anecdotes, aussi bien que par son robuste appétit.

Il arrivait bien quelquefois que le capitaine laissât échapper quelque expression crapuleuse, mais on mettait cela sur le compte de "la rude franchise" particulière aux vieux loups de mer.

Un fait qui eût dû éveiller les soupçons des deux ingénieurs, c'était la taciturnité subite du capitaine, sitôt que la conversation tombait sur quelque question technique. Slugh savait bien conduire un navire par routine, à la façon des pirates et des marchands de copra des îles de corail, mais il se fût embrouillé tout de suite si on l'avait poussé à fond au sujet de la latitude, et il eût été parfaitement incapable, à lui tout seul, de relever le point pour établir la situation exacte du bâtiment.

C'était le capitaine Knox qui se chargeait de ce soin et lui remettait chaque jour les chiffres exacts de la longitude et de la latitude, relevés sur les feuilles de son carnet.

D'ailleurs, Slugh n'avait manifesté aucun étonnement, et pour cause, lorsqu'une fois en dehors de la rade de San Francisco, l'ingénieur Paganot, délégué officiel de Fred Jorgell, avait donné l'ordre d'orienter le navire vers le nord.

Le premier jour de la traversée, l'ingénieur commanda au télégraphiste d'entrer en communication avec le poste de San Francisco pour annoncer à Fred Jorgell et à Harry Dorgan que tout allait bien ; au bout de peu de temps, l'employé vint apporter la réponse du milliardaire, qui faisait les meilleurs voeux pour le succès de ses amis. Mais, dans la même journée, des matelots, en abaissant très rapidement une vergue, s'y prirent avec une telle maladresse, que l'énorme pièce de bois vint frapper obliquement la cabine vitrée où se trouvaient les appareils et les faussa presque tous.

Les Français n'attachèrent pas une importance par trop grande à cet ac-

cident, étant donné, surtout, que le télégraphiste leur promit de réparer, tant bien que mal, le dégât, ce qui ne demanderait pas plus de deux jours de travail.

Cependant, Andrée avait remarqué qu'Edward Edmond, qui, promu au grade de commissaire du bord, mangeait à une table à part avec le personnel de service, paraissait de fort mauvaise humeur; mais la jeune fille avait attribué ce mécontentement au dérangement que lui causait le voyage et elle n'avait pas remarqué les étranges regards, à la fois ardents et irrités, que l'Irlandais jetait à la jolie caméniste espagnole, chaque fois qu'elle apparaissait sur la dunette.

Edward Edmond, en effet, était furieux d'avoir entrepris ce voyage et presque autant d'avoir amené avec lui la Dorypha; l'Espagnole ne quittait sa maîtresse ni le jour, ni la nuit, car elle occupait la cabine contiguë à celle d'Andrée, l'Irlandais ne pouvait avoir que de rares et furtives relations avec son amie.

Dorypha, qui, en réalité, n'était nullement éprise de lui, s'amusait de cette situation et se plaisait à le taquiner de mille façons; quand elle passait sur le pont, à quelques pas de lui, elle avait une façon ironique de sourire, qui mettait Edward Edmond en fureur.

Quelquefois elle s'approchait de la cabine qu'il occupait, s'avançait à pas de loup et regardant avec précaution autour d'elle, puis, quand il croyait qu'elle allait y entrer, donner enfin satisfaction à ses désirs éperdus, elle s'échappait en riant, vive et légère comme une oiselle.

Elle l'aguichait de mille façons. Parfois elle lui tendait ses lèvres dans un coin sombre, puis brusquement se dérobait au baiser et se sauvait en criant: "Mademoiselle... je vois mademoiselle qui me cherche."

Par contre, la gitane montrait toute l'amabilité possible envers le naturaliste Roger de Ravenel. Très expérimentée dans les choses de la passion, elle trouvait le naturaliste très bel homme, sa physionomie intelligente et donquichottesque, avec son nez énorme, ses petits yeux bruns et vifs et ses moustaches en bataille étaient allés droit au coeur de la gitane.

—Celui-là a vraiment l'air d'un homme, songeait-elle parfois, et je crois que je l'aimerais bien, au moins pendant huit jours!...

Elle appréciait moins, à ce point de vue spécial, l'ingénieur Paganot. Avec sa face rose et entièrement rasée, l'ingénieur, pour elle, ressemblait trop à tous ces Yankees qu'elle ne pouvait souffrir. Pour elle, un homme sans moustaches n'existait pas, c'était là un principe absolu.

Cependant, parmi les hommes de l'équipage, il s'en trouvait un certain nombre qui avaient eu l'occasion d'admirer la Dorypha dans ses danses capiteuses, à la bodega du "Vieux Grillage", ou dans d'autres bouges du même genre. Elle n'avait pas tardé à être reconnue.

Son nom avait volé de bouche en bouche et, maintenant, quand la gitane apparaissait sur le pont, les matelots formaient de petits groupes pour mieux la regarder, les uns ricanant bêtement, d'autres les yeux allumés de luxure.

Vicieuse comme une vraie fille du diable, la Dorypha, quand elle croyait n'être pas vue, décochait aux marins des oeillades moqueuses, ou, parfois, elle traversait lentement le pont en balançant imperceptiblement la crou-

pe et les hanches, comme si elle eût été sur le point d'attaquer une de ces "habaneras", un de ces "tangos", qui faisaient bondir et hurler toute une salle en folie.

Quand il pouvait la pincer entre deux portes, Edward Edmond lui adressait d'amers reproches de cette conduite, mais elle ne faisait que rire de ses sermons et de sa colère.

—Ils peuvent tirer la langue, répondait-elle, mais ils ne m'auront pas! Je ne suis qu'à toi seul, mon chéri, âme de mon coeur.

Elle donnait une petite gifle sur les oreilles rouges de l'Irlandais et s'esquivait.

Dès le second jour, Slugh n'avait pas été sans s'apercevoir de l'influence démoralisatrice qu'exerçait la présence de la gitane, et il avait dû, plusieurs fois, dissiper lui-même les groupes que formaient les marins en extase dès que paraissait l'Espagnole; lui aussi avait voulu semoncer la Dorypha, mais la drôlesse n'en faisait jamais qu'à sa tête, et les menaces ni les promesses n'avaient aucun effet sur elle.

Ce n'était pas là le plus grave sujet de préoccupation de Slugh. Habitué depuis de longues années à commander aux "tramps" et connaissant sur le bout du doigt la psychologie spéciale de cette sorte de gens, il s'apercevait tout à coup que cet équipage, qu'il aurait cru avoir parfaitement en main, montrait déjà des tendances à l'indiscipline. Quelques-uns des bandits restaient sur leurs couchettes à fumer et à boire, en jouant aux cartes, et rien ne pouvait les faire changer d'attitude. D'autres tenaient dans les coins des conciliabules mystérieux.

Le prmier jour même, comme on avait à peine perdu de vue la côte américaine, Slugh avait été obligé de faire un exemple: dans le poste de l'équipage, un matelot nommé Wallis, ivre à ne pas tenir sur ses jambes, l'avait insulté grossièrement, le traitant de "sanglant coquin", de "maudit pirate de diable", et autres semblables épithètes. En toute autre circonstance Slugh aurait brûlé à bout portant la cervelle de l'insolent, mais comme, sous aucun prétexte, il ne fallait éveiller les soupçons des Français, le capitaine se contenta d'assommer son insulteur d'un coup de poing.

Il y eut un bruit d'os et de chair broyés et l'homme tomba à terre le crâne fracassée, les yeux vitreux et la langue pendante. La mort avait été instantanée.

—Qu'on cache cette charogne dans un coin, ordonna Slugh, et à la nuit tombante, on le jettera à la mer ; il ne manque pas de requins dans ces parages!

Un silence de mort accueillit ces paroles. Deux hommes s'empressèrent d'emporter le cadavre de l'ivrogne, mais Slugh avait compris qu'en prenant le commandement de "la Revanche", il avait assumé une lourde responsabilité.

En y réfléchissant, il trouva bientôt la cause de cette propension à la révolte qu'il remarquait parmi ses hommes. Il ne pouvait en accuser une autre personne que le capitaine Christian Knox qui, depuis qu'il était à bord où ses talents nautiques le rendaient indispensable, prenait de petits airs ironiques, montrant à Slugh une déférence exagérée et gouailleuse, lui donnant cent fois par jour le titre de capitaine sous les prétextes les plus futiles.

Slugh se repentit alors amèrement d'avoir embauché ce vieux pirate capable de toutes les trahisons, et qui, certainement, avait dû s'assurer à l'avance de nombreux partisans parmi les hommes de l'équipage.

Il résolut de surveiller de près le vieux coquin et de lui brûler la cervelle à la première occasion.

Knox, cependant, paraissait ne se soucier en rien de la mauvaise humeur, pourtant très visible, du capitaine en titre. Il sifflotait gaiement en se promenant sur le gaillard d'avant, les mains dans ses poches, le cigare à la bouche, en homme qui se sent chez lui et qui se considère comme le maître de la situation.

Knox était précisément un de ceux qui, lorsque la Dorypha paraissait, lui envoyaient des oeillades ou s'extasiaient sur sa prestance.

Slugh lui fit remarquer, avec beaucoup de calme, que ce n'était pas à lui de donner le mauvais exemple aux hommes, et Knox parut accepter cette observation d'assez bonne grâce. Mais le pirate avait ses projets. Un impérieux désir le poussait vers la danseuse, pour laquelle il éprouvait un de ces coups de fièvre, une de ces ardeurs de sang, qui sont irrésistibles chez des tempéraments impulsifs comme le sien et comme lui brûlés d'alcool.

Il attendit la nuit et se mit aux aguets, épiant la gitane qui, souvent, ses maîtres couchés, son service fini, montait sur le pont pour respirer la fraîcheur de la brise.

Ce soir-là, Andrée de Maubreuil, qui décidément était de plus en plus satisfaite des soins de sa nouvelle camériste, lui avait fait cadeau d'une jolie bague ornée d'une opale qu'elle avait achetée lors de son passage à la Nouvelle-Orléans.

Andrée s'était tout à coup rappelé la haine qu'avait son père pour les pierres précieuses et, se repentant de son achat, elle avait donné la bague à sa fidèle Mercédès.

Celle-ci, qui depuis longtemps convoitait le bijou, avait remercié sa maîtresse avec toutes les exagérations de l'emphase espagnole, lui baisant les mains et lui jurant un dévouement éternel. Andrée de Maubreuil s'était beaucoup amusée de cette scène. Peu de temps après, se sentant fatiguée, la jeune fille était rentrée dans sa cabine et, après avoir souhaité le bonsoir à Frédérique, sa voisine immédiate, elle s'était fait déshabiller par Dorypha et s'était mise au lit.

Quand la gitane put se croire bien sûre que sa maîtresse dormait et qu'elle ne vit plus aucune lumière chez les autres passagers, elle se risqua, comme elle le faisait souvent, à monter sur le pont.

Pieds nus dans de mignonnes pantoufles, elle sortit du couloir des cabines sans avoir été vue de personne. Elle gagna le pont, s'assit sur un banc et, la tête renversée en arrière, les seins cambrés, presque nue sous son mince peignoir, elle se laissa aller à une voluptueuse détente de tout son être, offrant toute sa chair frissonnante à la fraîche caresse de la brise nocturne.

Tout à coup, elle poussa un cri étouffé.

Un homme, jusqu'alors caché derrière un rouleau de cordages, venait de bondir sur elle, et la saisissant au cou la menaça de l'égorger si elle tentait de se dégager ou d'appeler à son secours.

A dix mètres de là, les hommes de quart, évidemment complices, tour-

naient le dos et sifflotaient en faisant mine de ne rien voir.

—Si tu cries, je t'étrangle! murmura d'une voix rauque le capitaine Knox à l'oreille de la gitane.

Comme elle n'essayait pas de se sauver, il continua:

— Je suis le maître du bord, pourquoi me méprises-tu?

Dorypha ne répondait toujours pas.

— Crois-tu donc que l'Irlandais est plus puissant que moi?

Il avait quelque peu desserré son étreinte mais, brusquement, la gitane se redressa comme un arc dont on a brisé la corde. Et le capitaine Christian Knox ressentit au bras une douleur aiguë.

Pendant les quelques secondes où il l'avait crue immobile, consentante peut-être, la Dorypha avait sournoisement cherché le stylet toujours attaché à sa jarretière, et maintenant, ricanante et moqueuse, ne se donnant même pas la peine d'appeler au secours, elle lui tenait tête, le lardant de la pointe aiguë de son arme, à petits coups.

Le capitaine écumait de rage.

—Maudite gueuse! râla-t-il. J'ai envie de te crever la peau!

Tout en battant en retraite devant la gitane, il cherchait son couteau, mais, au moment où l'ayant enfin trouvé il s'apprêtait à l'ouvrir, il se sentit rudement empoigner au collet, et Dorypha profita aussitôt de cette intervention inattendue pour le désarmer en s'emparant du couteau, non sans avoir fait prestement disparaître son stylet dans son corsage.

Exaspéré jusqu'à la fureur, Knox se rua sur ce nouvel adversaire dans lequel, à la clarté de la lune, il reconnut Roger Ravenel. Mais il avait affaire à forte partie; le naturaliste, sportsman émérite, était de première force à la boxe. Avant d'avoir pu se rendre compte de ce qui lui arrivait, Knox reçut sur la mâchoire un coup qui faillit lui couper la langue et lui fit sauter deux dents. Il roula à terre en crachant le sang et en jurant comme un possédé.

Les hommes de quart s'avançaient; mais, presque en même temps qu'eux, Slugh parut et, tout bouleversé de cette scène dont il redoutait les conséquences, demanda ce qui s'était passé, Roger Ravenel le mit au courant en peu de mots. Slugh exprima la plus véhémente indignation et, avec une courtoisie qui eût été parfaitement grotesque en toute autre ceirconstance :

—Si je ne craignais de réveiller ces dames à une heure pareille, je brûlerais la cervelle de ce coquin à l'instant même! Mais soyez tranquille, monsieur Ravenel, il va être mis aux fers! Allons, Sprinter, Kolbak! Empoignez-moi ce gaillard-là, désarmez-le, et descendez-le à fond de cale dans les locaux disciplinaires!

Sprinter et Kolbak, deux anciens pensionnaires de l'île des Pendus, étaient des hommes dévoués sur qui Slugh pouvait compter absolument ; en un clin d'oeil, Christian Knox, malgré ses hurlements et ses coups de pied, fut solidement ligoté et emporté.

Slugh prit congé du naturaliste en le priant de garder le silence sur ce petit drame, afin de ne point causer de scandale et en lui affirmant d'un air digne qu'il veillerait à ce qu'un aussi regrettable incident ne se reproduisit plus.

Dorypha avait assisté à toute cette scène dans une pose indolente, nullement émue et plutôt amusée de la succession des péripéties ; mais, quand

elle se retrouva seule avec Roger Ravenel, sa physionomie prit une expression apeurée et douloureuse.

—Vous n'avez pas été blessée, mademoiselle ? demanda le naturaliste avec sollicitude.

—Non, murmura la gitane d'une voix très douce, en portant la main à son coeur comme pour en comprimer les battements. J'ai eu très peur!... Ah! sainte Vierge! il me semble que je vais me trouver mal!...

Elle étendit les mains, chancela, et vint s'abattre dans les bras de Roger Ravenel qui s'était avancé pour la soutenir. En même temps, comme si, dans son égarement, elle n'eût plus su ce qu'elle faisait, elle avait pris le naturaliste par-dessus le cou, sa joue s'appuyait contre sa joue et le jeune homme sentait tout contre lui ce beau corps tiède et frémissant, presque nu sous l'étoffe légère.

Roger Ravenel perdait la tête. Une étrange émotion l'envahissait ; pour retenir la gitane toujours prête à tomber, il fut obligé de la prendre par la taille. Elle en profita pour nouer plus étroitement ses bras autour de son cou. Leurs lèvres se rencontrèrent et le jeune homme ressentit la brûlure délicieuse d'un baiser.

Le naturaliste, faisant violence aux désirs fous dont il était consumé, avait reculé sa bouche loin de celle de la sirène, puis il la déposa sur le banc et relâcha doucement l'étreinte des beaux bras frais qui l'enlaçaient.

Déjà la gitane ouvrait les yeux en souriant avec un soupir qui n'avait rien de douloureux.

—Je vous demande mille pardons, monsieur Ravenel, dit-elle avec un sourire délicieux, mais je crois que je viens d'avoir un étourdissement! Ce ne sera rien. Je vais déjà mieux!

—Vous n'avez plus besoin de mes soins? demanda-t-il poliment.

—Merci, fit-elle, railleuse, ce sera pour une autre fois. Je vais très bien. Bonsoir, monsieur Ravenel.

Le naturaliste regagna sa cabine, à la fois mécontent et charmé de cette aventure, mais ni Dorypha, ni lui n'avaient aperçu la face haineuse de l'Irlandais Edward Edmond qui, tapi dans l'ombre du couloir, avait été témoin de toute cette scène.

## CHAPITRE IV

### Jalouse !

Frédérique venait de terminer sa toilette. Ses cheveux d'un blond ardent, presque roux, se massaient sous un élégant chapeau en fibres de Panama, qui donnait à sa physionomie enjouée un air plein de désinvolture, et ses formes agréables se dessinaient dans un léger pyjama à raies vertes et bleues.

Le visage de la jeune fille n'offrait pas cette beauté classique qui induit à de sévères méditations. Elle était plus jolie que belle et plus gracieuse encore que jolie. Son nez était légèrement retroussé, sa bouche un peu grande, mais son teint délicatement rosé offrait cette fraîcheur admirable que l'on ne rencontre guère que dans certains pays scandinaves. Ses yeux étaient d'un gris très doux et toute sa physionomie respirait la bonté, la tendresse, la joie de vivre; un aimable embonpoint ajoutait encore à ses charmes.

On devinait en elle, du premier coup d'oeil, une prédisposition à tirer des éléments que nous offre la vie tout le bonheur qu'ils sont susceptibles de procurer. Heureuse, Frédérique devait

aimer à faire des heureux autour d'elle.

Un observateur aurait cependant remarqué — léger défaut auprès de tant de perfections—que la lèvre supérieure, un peu forte et retroussée, indiquait une certaine prédisposition à la jalousie, mais quelle femme n'est pas un peu jalouse de ceux qu'elle aime.

La jeune fille se préparait à descendre à la salle à manegr où, déjà, sans doute, ses amies avaient dû la précéder. Elle achevait de ranger le joli nécessaire de toilette dont elle venait de faire usage, et elle regardait l'azur profond de la mer étale comme un lac, étincelant sous les rayons du soleil. Il commençait à faire très chaud et Frédérique ne put s'empêcher de le remarquer.

—C'est singulier, songea-t-elle, je ne sais si je me trompe, mais on dirait que, plus nous avançons vers le nord, que la chaleur augmente! Il faudra que j'en parle à Roger.

A ce moment, on frappa légèrement à la porte de la cabine.

—Entrez! cria la jeune fille.

Frédérique s'attendait à voir son amie Andrée ou sa femme de chambre Ketty. Elle éprouva quelque surprise en reconnaissant dans ce visiteur matinal, l'Irlandais Edward Edmond, un des hommes de confiance du milliardaire Fred Jorgell. Il entra en saluant respectueusement, mais Frédérique remarqua, tout de suite, que ses manières paraissaient hésitantes et gênées.

—Mademoiselle, fit-il, excusez-moi de vous déranger, mais j'aurais quelques mots à vous dire, en particulier.

—Parlez, monsieur Edmond, dit Frédérique, dont la curiosité était vivement excitée.

—Vous savez, reprit-il, que M. Fred Jorgell a pour moi une certaine estime et qu'il m'a chargé tout spécialement de veiller au bon ordre, à la bonne tenue du personnel.

—Je ne vois pas où vous voulez en venir. J'espère que vous n'avez eu à vous plaindre de personne? La conduite de tous les gens de service me semble, jusqu'ici, absolument correcte.

—Permettez-moi de vous dire, mademoiselle, que ce n'est pas tout à fait mon opinion. Pour vous parler franchement, la conduite de Mercédès, la femme de chambre de Mlle de Maubreuil, est absolument scandaleuse!

—Elle a des allures un peu vives, il est vrai, mais c'est une bonne fille! Et je la crois incapable de se mal conduire; puis, enfin, monsieur Edmond, cela ne me regarde pas! C'est plutôt à mon amie Andrée que vous devez vous adresser, ce me semble!

—Vous verrez que c'est vous, surtout, que la chose intéresse.

—Comment cela? s'écria la jeune fille qui commençait à s'impatienter de toutes ces précautions oratoires. Dites-moi vite quel crime a commis cette pauvre Mercédès?

—Elle lance continuellement des oeillades aux matelots, mais cela ne serait rien. Hier soir, elle avait, à ce que j'ai supposé, donné rendez-vous à l'un de ces hommes. Une discussion s'est élevée entre eux. Le marin a tiré son couteau et, sans l'intervention de M. Roger Ravenel, qui a mis l'ivrogne à la raison, ce rendez-vous galant aurait peut-être fini de la façon la plus sanglante.

Frédérique se sentit le coeur serré.

—M. Ravenel est intervenu? répéta-t-elle d'une voix faible.

—Oui, mademoiselle. Il a désarmé le brutal et il a porté secours à Mercédès qui s'est évanouie dans ses bras. Elle l'avait pris par-dessus le cou et, soit qu'elle ne sût plus ce qu'elle faisait, ce qui est possible, soit qu'elle voulût lui prouver à sa façon sa reconnaissance, elle l'embrassait, et M. Ravenel a eu les plus grandes peines du monde à s'en débarrasser.

Le visage de Frédérique était devenu rose d'indignation et de colère, un sanglot lui montait à la gorge, et ses yeux gris, si doux habituellement, lançaient des flammes.

—C'est une infamie! s'écria-t-elle. Je suis sûre, moi, que M. Ravenel n'a pas embrassé cette fille...

L'Irlandais demeurait tout interloqué de la fureur de la jeune fille.

—Remarquez, mademoiselle, répliqua-t-il, que je n'ai pas dit que M. Ravenel avait embrassé Mercédès. C'est le contraire qui a eu lieu ! Elle était affolée par la peur, il n'a pas pu l'en empêcher.

Frédérique fit un héroïque effort pour refouler les larmes qui lui montaient aux yeux.

—C'est bien, monsieur Edmond, balbutia-t-elle d'une voix saccadée. Je vais voir M. Ravenel. Je suis certaine que dans cette occasion il n'a fait que ce qu'il devait faire.

—Ne trouvez-vous pas, mademoiselle, dit encore l'Irlandais, qu'une fille de ce genre ne peut demeurer au service de Mlle de Maubreuil, et qu'il serait prudent de la reléguer dans les cabines du personnel où je pourrais surveiller plus aisément ses faits et gestes?

Il ajouta, après un moment de silence:

—Je ne me permettrais pas, mademoiselle, de vous donner un conseil ; pourtant, ne croyez-vous pas qu'il serait préférable d'éloigner, comme je vous l'ai dit, Mercédès sous un prétexte, et de ne rien dire à M. Ravenel?

La colère de Frédérique ne demandait qu'un prétexte pour déborder.

—Que voulez-vous insinuer par là? s'écria-t-elle, le visage pourpre d'indignation. Craignez-vous donc que M. Ravenel ne prenne la défense de cette fille?

—Mademoiselle...

—Je ne veux plus entendre parler de cette affaire!.. Et, d'ailleurs, n'est-ce pas vous, monsieur Edmond, qui avez arrêté cette Mercédès et qui vous êtes porté garant de la moralité?

L'Irlandais baissa piteusement la tête.

—Je me suis lourdement trompé, bégaya-t-il en battant en retraite, Mercédès possède d'excellents certificats!

—Retirez-vous, monsieur. Je vous ai dit que je ne voulais plus rien entendre.

La jeune fille, exaspérée, ferma brusquement la porte au nez d'Edward Edmond, qui se retira tout décontenancé; pourtant, il était, au fond, enchanté de sa ruse. Il ne doutait pas qu'après une pareille dénonciation, Doryphа ne fût envoyée avec les gens de service et ne vint habiter une de ces cabines qui se trouvaient près de la sienne et où il pourrait l'avoir à sa disposition et l'empêcher de lui faire des infidélités.

Restée seule, libre de s'abandonner à son chagrin, Frédérique pleura à chaudes larmes.

—Roger ne m'aime pas!... balbutiait-elle entre deux sanglots. Il fait la cour à cette fille!... Ce coquin d'Irlandais ne m'a pas tout dit!... Mais j'en sais assez!... C'est indigne!... Si

Roger a fait cela, il mériterait que je rompe avec lui... et je romprai! Mon Dieu, que je suis malheureuse!

Après avoir versé un torrent de larmes, Frédérique finit par se calmer peu à peu, mais elle demeurait mortellement triste; la révélation de l'Irlandais l'avait atteinte en plein coeur.

Elle lava ses yeux rougis, pour qu'on ne s'aperçut pas qu'elle avait pleuré, et descendit enfin à la salle à manger.

—Comme tu as l'air de mauvaise humeur, lui dit Andrée de Maubreuil. Je te trouve ce matin, la figure toute chiffonnée.

—J'ai très mal dormi cette nuit, répliqua Frédérique pour couper court à toute explication.

—On dirait que vous avez pleuré, vous avez les yeux rouges, dit à son tour Roger Ravenel.

—Pourquoi voulez-vous que j'aie pleuré? lui fût-il répondu d'un ton glacial, auquel il ne comprit rien.

Cependant, au milieu de l'animation générale, la préoccupation de Frédérique fut à peine remarquée et le déjeuner s'acheva gaiement, comme de coutume. Ensuite les convives se séparèrent et la plupart d'entre eux se rendirent sur le pont pour y prendre le frais.

Roger Ravenel se disposait à suivre ses amis Agénor et Paganot, lorsque Frédérique l'arrêta d'un geste.

—Monsieur Roger, lui dit-elle d'un ton grave auquel il n'était pas accoutumé, j'aurais quelques mots à vous dire.

—A vos ordres, mademoiselle, répliqua le naturaliste en s'effaçant pour laisser passer la jeune fille, qui le précéda jusqu'à un petit salon-bibliothèque, en ce moment désert.

Frédérique essaya d'abord de conserver le ton cérémonieux et froid qu'elle avait pris tout d'abord..

—Monsieur Ravenel, commença-t-elle, il est venu à ma connaissance des faits très graves...

Mais elle ne put soutenir longtemps ce rôle, la vivacité du naturel l'emporta.

—Roger, s'écria-t-elle, déjà prête à pleurer de nouveau, ce que vous avez fait est très mal, vous me brisez le coeur. Comment, vous me trompez, avec une femme de chambre!

—Je vous assure, Frédérique, protesta le naturaliste en rougissant.

—Vous l'avez embrassée; je le sais. Vous la teniez dans vos bras! Allez donc dire que ce n'est pas vrai, si vous l'osez!

Roger Ravenel aimait Frédérique de toute la puissance de son âme. Devant une pareille accusation, qui pouvait mettre à néant ses espérances les plus chères, il demeura atterré et comme anéanti; Frédérique n'était pas moins émue.

—Mais défendez-vous donc! s'écria-t-elle, vous ne protestez même pas!... Alors, c'est donc vrai? Roger, vous me percez le coeur!..

Mais ces quelques secondes avaient donné au jeune homme le temps de se ressaisir.

—Frédérique, s'écria-t-il la main tendue dans un geste solennel, je vous jure que je n'ai rien à me reprocher, rien, vous m'entendez! Mais il ne doit exister entre nous rien qui ressemble à un mensonge. Vous allez connaître l'exacte vérité.

Très loyalement, Roger Ravenel conta, dans tous leurs détails, les scènes dont le pont de "la Revanche" avait été le théâtre, la veille. Pendant ce récit, Frédérique pâlissait et rou-

gissait tour à tour, mais elle n'interrompit pas une seule fois le narrateur. Quand il se tut, sa physionomie s'était complètement rasserénée et un sourire de bonheur brillait de nouveau dans les yeux de la jeune fille.

—Roger, dit-elle, j'ai eu bien du chagrin. J'étais persuadée que vous étiez l'ami de Mercédès... J'en ai pleuré de dépit... Cette fille m'est odieuse! Que ce soit volontairement ou non qu'elle vous ait embrassé, je ne veux pas la revoir! Il faut qu'aujourd'hui même, elle quitte sa cabine pour aller avec les gens de service.

—Voulez-vous que je lui donne immédiatement des ordres à ce sujet?

—Non, pas du tout. Je ne veux pas que vous lui parliez! Cette fille vous aime peut-être, qui sait?

—Jalouse!

—On n'est jaloux que de ce que l'on aime!

—Vous m'aimez donc un peu?

—En doutez-vous, méchant!

Et Frédérique, dans un geste adorable et pudique, tendit son front à Roger qui l'effleura d'un chaste baiser.

A cet instant, Andrée de Maubreuil entrait en coup de vent dans le petit salon.

—Ah! dit-elle en riant, je vous y prends, les amoureux!

Frédérique se recula, toute confuse.

—Nous étions en train de nous réconcilier, murmura-t-elle.

—Il ne faut pas que ma présence empêche que la réconciliation soit complète, s'écria Andrée en faisant mine de se retirer.

—Reste, au contraire, ma chère amie, répliqua Frédérique, il faut précisément que je te parle.

—Alors, je vous laisse, mesdemoiselles, fit Roger, qui, au fond, n'était pas fâché d'esquiver une seconde réédition des aventures de Mercédès.

Andrée écouta patiemment les confidences détaillées de son amie.

—Tu comprends, lui dit celle-ci en terminant, qu'après ce qui s'est passé, Mercédès ne peut plus demeurer à ton service.

—Tu as raison, répondit Andrée. Je vais à l'instant même lui signifier son congé. Et pourtant, c'est dommage, car elle m'était très dévouée. Veux-tu venir avec moi?

—Non, car je ne serais pas capable de me contenir! Je lui dirais des injures, à cette fille, qui s'est permis d'embrasser mon Roger!

—Eh bien, soit, reste ici! Je vais seule me charger de cette corvée.

Andrée de Maubreuil retourna dans sa cabine et sonna la soubrette, qui accourut aussitôt.

Très calme, Mlle de Maubreuil lui expliqua que, tout en étant, pour son compte personnel, très satisfaite de son zèle, elle se trouvait forcée, à cause de la scène de la veille, de se priver de ses services.

En entendant cet arrêt, la danseuse pâlit. Elle était à la fois humiliée et désolée, car elle était très sincèrment attachée à Mlle de Maubreuil, qui, la commandant sans rudesse, lui faisant de temps en temps de petits présents, avait su gagner son amitié.

—Moi, qui avais tant d'affection pour Mademoiselle, murmura Dorypha. Vrai, j'ai le coeur gros de quitter Mademoiselle de cette façon-là! Mais croyez-vous que si je faisais mes excuses à M. Roger, on ne me permettrait pas de rester près de vous?

—Impossible, ma pauvre Mercédès? M. Edward Edmond, lui-même, a exigé que vous alliez désormais ha-

biter dans la partie du yacht réservée au personnel.

Au nom d'Edward Edmond, la gitane avait bondi. Ses sombres yeux noirs lançaient des éclairs.

—Comment, c'est lui! s'écria-t-elle d'une voix rauque, le poing sur la hanche, dans une pose qui eût rappelé ses attitudes favorites sur les planches des music-halls. Le misérable!... Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je vais vous apprendre une chose... Edward Edmond est mon ami... et cela, depuis longtemps... Et c'est pour ne pas se séparer de moi qu'il m'a fait entrer à votre service!

Elle ajouta, en cambrant son torse, dans un mouvement plein de fierté:

—Est-ce que j'ai l'air d'une femme de chambre, moi! Je suis une danseuse, une gitane, tout ce que l'on voudra, mais je ne suis pas une servante!...

Sa voix prenait des intonations crapuleuses et stridentes que Mlle de Maubreuil ne lui connaissait pas; la jeune fille était stupéfaite de cette soudaine transformation.

—Oui, continua la gitane de plus en plus irritée, si Edward Edmond veut que je revienne près du personnel, c'est pour m'avoir près de sa cabine.

—Taisez-vous, s'écria Andrée de Maubreuil, toute rougissante de cette crudité d'expression.

Mais il eût été aussi impossible de faire taire la Dorypha que d'arrêter dans son cours un torrent déchaîné. Elle parlait avec une volubilité incroyable, accablant l'Irlandais d'injures en toutes les langues, collectionnées par elle dans tous les bouges de l'univers.

Andrée était abasourdie de ce déluge de mots argotiques, dont le sens, heureusement, lui échappait en grande partie. La danseuse était comme secouée des pieds à la tête d'une épouvantable fureur. Elle s'arrêtait quelques secondes pour reprendre haleine, puis elle se lançait de nouveau dans une kyrielle d'invectives.

A la fin, pourtant, Andrée réussit à la faire taire, en l'assurant qu'elle garderait toujours un bon souvenir d'elle. Elle lui remit la somme convenue pour ses gages et, en même temps elle lui fit cadeau d'une petite montre de femme, en argent, dont la gitane avait depuis longtemps grande envie.

Cette munificence toucha profondément la danseuse.

—Je ne suis pas digne de vos bontés, mademoiselle, murmura-t-elle humblement. Je vous ai trompée, mais vous avez été très bonne pour moi et je ne l'oublierai jamais! Avant de vous quitter, je vais vous donner un conseil et vous révéler un secret. Méfiez-vous d'Edward Edmond et des autres. Il y a, sur le yacht, des gens de la Main Rouge qui vous veulent beaucoup de mal. Soyez sur vos gardes, c'est tout ce que je puis vous dire!...

Avant qu'Andrée de Maubreuil, atterrée, eût songé à lui poser de nouvelles questions, la Dorypha pirouetta sur ses talons et sortit de la cabine.

Andrée demeura quelques minutes plongée dans le silence de la consternation; elle était persuadée que la danseuse n'avait pas menti, et maintenant, une foule de petits faits, auxquels elle n'avait pas d'abord fait attention, lui apparaissaient sous leur véritable jour.

—Il faut, murmura-t-elle, toute palpitante d'angoisse, que j'aille prévenir

de tout cela M. Ravenel, M. Paganot et M. Agénor.

Sans perdre un instant, elle se dirigea vers le salon de lecture où se tenaient les trois Français.

## CHAPITRE V

### Le punch

Lorsque Andrée de Maubreuil pénétra dans le petit salon-bibliothèque, l'ingénieur Paganot lui fit signe de garder le silence un instant, car lui-même et ses deux compagnons, Agénor et Roger Ravenel étaient chacun pour sa part plongés dans des calculs compliqués.

Au bout de cinq minutes, tous trois se communiquèrent le résultat de leurs travaux, et Roger, qui était un mathématicien de premier ordre, énonça les chiffres obtenus par une dernière opération; son visage annonçait la consternation et l'inquiétude.

—Savez-vous, dit-il, quelle est actuellement la situation du navire? "La Revanche" se trouve en ce moment par 40 degrés de latitude nord et 170 de longitude est.

—C'est-à-dire, s'écria Paganot, que nous sommes à plus de deux cents lieues de l'endroit où nous devrions être; nous n'avons pas cessé de marcher vers l'ouest, quand nous aurions dû remonter vers le nord.

—J'ai été des premiers à m'apercevoir, dit Agénor, qu'il faisait une chaleur excessive! Et Mlle Frédérique a fait la même remarque que moi!

Agénor sonna. La petite femme de chambre écossaise apparut.

—Ketty, dit l'ingénieur, voulez-vous prier M. Edward Edmond de venir me dire un mot, j'ai un renseignement à lui demander.

La soubrette s'éclipsa et revint cinq minutes après, la mine décontenancée.

—M. Edward Edmond, fit-elle, a dit qu'il n'avait pas le temps de venir, qu'il était très occupé! Il m'a presque envoyée promener!

—C'est bien, Ketty, je vous remercie, dit Roger. Vous pouvez vous retirer.

Et il ajouta:

—Cette insolence de l'Irlandais ne justifie que trop nos soupçons. Il faut absolument sortir d'une situation aussi fausse. Avec la Main Rouge, on peut s'attendre à tout! Nous pouvons être nuitamment égorgés avant d'avoir eu le temps de nous mettre en défense, nous pouvons être jetés sur quelque récif du Pacifique... Ah! pourquoi faut-il que Fred Jorgell ait eu l'imprudence de s'en rapporter à ce traître d'Irlandais pour le recrutement des matelots.

—Heureusement, fit l'ingénieur, que nous avons eu aujourd'hui la bonne idée de relever le point. Si nous ne l'avions pas fait, nous étions entraînés, Dieu sait vers quelle rive inconnue.

—Inutile de revenir sur ce qui est passé, déclara Roger d'une voix ferme. Il s'agit maintenant de prendre des résolutions énergiques et de tirer de la situation le meilleur parti possible.

"Voici ce que je propose: "La Revanche", vous ne l'ignorez pas, est divisée par des cloisons étanches en tôle de nickel. La première chose à faire, ce me semble, doit être d'isoler du reste du navire la partie que nous occupons, en fermant intérieurement les portes de métal de la cloison. Comme cela, du moins, nous serons sûrs que les bandits ne pourront pas pénétrer

chez nous. C'est M. Agénor qui va bien vouloir se charger immédiatement de cette opération.

"Pendant ce temps, l'ami Paganot et moi, nous irons trouver Slugh et nous lui demanderons des explications catégoriques, en le mettant au courant de ce que nous venons d'apprendre. Nous verrons tout de suite s'il est de bonne foi. Et dans ce cas, nous prendrons, de concert avec lui, les mesures nécessaires, comme par exemple de faire mettre aux fers, sans le moindre délai, tous les marins d'une allure suspecte et, certes, ils sont nombreux à bord.

—Et moi, demanda Andrée, que ferai-je? En quoi puis-je vous être utile ?

—D'abord, vous mettrez au courant Mlle Frédérique de la situation, mais en évitant de l'effrayer. Et pendant notre courte absence, vous veillerez toutes les deux à ce que personne, sous quelque prétexte que ce soit, ne pénètre dans le quartier des cabines.

Ces résolutions furent approuvées de tout le monde, et on se mit en devoir de les mettre à exécution sans le moindre retard.

Andrée alla rejoindre Frédérique, Agénor courut fermer les portes de nickel de la cloison étanche, et l'ingénieur et le naturaliste, après avoir vérifié soigneusement l'état de leurs brownings, se mirent à la recherche du capiaine Slugh.

La nuit tombait. Le soleil se couchait derrière un amoncellement de nuages couleur de sang et, sur ce fond tragique, les silhouettes des matelots, groupés sur le pont et discutant avec animation, prenaient une apparence sinistre.

Les deux Français remarquèrent, tout d'abord, que personne, parmi les gens de l'équipage, ne s'occupait d'un travail quelconque. Tous étaient là, la pipe ou le cigare à la bouche, et rien ne ressemblait moins que cette cohue débraillée à un équipage bien discipliné.

—Je crois, murmura Roger Ravenel, que la situation est encore plus grave que nous ne l'avions cru. Tous ces hommes ont des mines de bandits. Jamais je ne m'en suis rendu compte aussi clairement.

—Silence, fit Paganot ; j'aperçois justement Slugh en train de pérorer au milieu d'un groupe.

Les deux jeunes gens s'avancèrent. A leur asepct, ceux qui entouraient Slugh s'étaient dispersés. Le capitaine s'avança avec son habituel et débonnaire sourire.

—Qu'y a-t-il pour votre service ? demanda-t-il. Quel temps magnifique! Il n'y a pas un souffle de vent ! On peut bien dire que ces dames sont favorisées. J'ai rarement effectué de traversée aussi calme.

—Il ne s'agit pas de cela! répliqua Roger d'une voix nette. Nous avons à vous parler, capitaine. Il se passe ici des choses que vous ne devez pas tolérer.

—Hein? fit Slugh avec surprise.

—Comment se fait-il, poursuivit le jeune homme, qui avait grand'peine à demeurer maître de lui, que "La Revanche" continue à faire route vers l'ouest au lieu d'aller vers le nord, comme nous en avons donné l'ordre?

—Hum! répondit Slugh interloqué, je vous expliquerai cela. Il y a des aires de vent plus favorable que nous avons dû suivre et qui nous ont forcés à un léger écart vers l'ouest, puis il fallait éviter les icebergs flottants.

Slugh se perdit dans une explication confuse et très embrouillée, dont une

seule chose ressortait clairement, c'est qu'il était très embarrassé de la question qu'on venait de lui poser.

—Passons, continua Roger, nous revindrons tout à l'heure sur ce sujet, mais j'ai une autre question encore à vous poser. C'est au sujet de l'appareil de télégraphie sans fil... Comment se fait-il que dès le début du voyage il se soit trouvé inutilisable?

—On travaille à le réparer! Je vous assure... protesta le capitaine avec le ton d'indignation d'un homme injustement soupçonné.

Pendant cette conversation, les matelots s'étaient, petit à petit, rapprochés du groupe formé par le capitaine Slugh et les deux Français, et leur attitude n'était rien moins qu'agressive. Ils écoutaient ce qui se disait avec une tranquille impudence.

Au moment où Slugh dit qu'on s'occupait de réparer l'appareil de télégraphie, un murmure menaçant lui couvrit la voix.

—Tais-toi, Slugh! criaient les mutins. Ce n'est pas la peine de donner tant d'explications à ces gens-là! Tu n'as qu'à leur dire qu'ils sont prisonniers de la Main Rouge, c'est tout ce qu'ils ont besoin de savoir!

—Silence, vous autres! clama Slugh d'une voix tonnante!

—Silence toi-même ! ripostèrent plusieurs voix.

—Oui, tais-toi!

—Pas tant de façons avec les Français. On dirait que tu prends parti pour eux!

—Vive la Main Rouge! beugla un troisième, dont l'acclamation fut répétée par une cinquantaine de voix.

Le tumulte était à son comble. Roger Ravanel et Paganot voyaient le moment où ils allaient être cernés par la foule sans cesse grossissante des bandits. On n'écoutait même plus Sulgh; un groupe de forcenés l'avait bousculé, au cri de: "A bas Slugh ! Vive le capitaine Knox! Nous voulons le capitaine Knox!!"

Les partisans de Slugh, qui se ralliaient aux cris de : "Vive la Main Rouge!", vinrent à son secours. Il s'ensuivit une bagarre, où les coups de poing et les coups de revolver se succédaient sans relâche. Les deux Français en profitèrent pour battre en retraite du côté des cabines, mais ce ne fut pas sans avoir entendu plusieurs balles siffler à leurs oreilles. Ils n'en auraient sans doute pas été quittes à si bon compte, si la Dorypha, qui décidément avait jeté aux orties le tablier à bavette et le bonnet tuyauté des camériste, n'avait tout à coup paru sur le pont. Elle portait un ruban rouge dans les cheveux et son corsage largement décolleté laissait apercevoir une gorge opulente. Par une brusque métamorphose, elle était redevenue la danseuse acclamée des music-halls et des tavernes.

Son arrivée produisit une sensation profonde et fit diversion à la poursuite engagée contre les Français. Et comme quelques-uns menaçaient de passer outre, elle les prit vivement à partie.

—Ne vous occupez donc pas des passagers, s'écria-t-elle. Est-ce qu'ils s'occupent de vous? Ceux qui essayeront de les embêter auront affaire à moi! Et d'abord je ne danserai plus, si on ne laisse pas les Français tranquilles !

Ce fut une acclamation générale.

—Vive la Dorypha!

—Il faut qu'elle danse!

—Au diable les Français!

—Nous sommes les maîtres, dit un athlétique matelot aux bras tatoués. Il faut nous amuser!

Cette proposition rallia toutes les opinions. On eût dit que la présence de la Dorypha avait affolé tous ces hommes. Au milieu du tapage, Slugh n'arrivait plus à se faire entendre et les partisans de Knox, qui réclamaient sa délivrance avec tant d'ardeur quelque temps auparavant, ne songeaient plus à lui.

En quelques minutes l'orgie s'organisa.

Deux hommes apportèrent sur le pont un tub en fer émaillé trouvé dans une cabine; on défonça une barrique de rhum, on se procura du sucre à la cuisine, et bientôt du tub transformé en gigantesque bol à punch, une grande flamme bleue et livide monta dans l'atmosphère tranquille du soir.

Armés de leur bidon de fer-blanc, les matelots puisaient à même la liqueur brûlante, et quand le tub menaçaient de se vider, on le remplissait de nouveau.

Bientôt, l'ivresse atteignit à son paroxysme. Un grand nombre hurlaient des chansons à boire; d'autres, déjà assommés par l'alcool, ronflaient à poings fermés, à plat ventre sur le pont; mais la grande majorité avait formé une ronde gigantesque qui tournait autour du punch, avec une vertigineuse rapidité.

Dorypha avait pris place au centre, tout près de la flamme qui, l'éclairant de ses fantastiques reflets, la faisait paraître tour à tour bleue et verte et donnait à sa beauté quelque chose de spectral.

Elle apparaissait alors comme une de ces mortes sacrilèges dont parle la légende et qui s'arrachent de temps à autre au sommeil du tombeau pour apparaître de nouveau sur le théâtre de leurs anciennes débauches.

Elle dansait avec une ardeur infatigable, déployant tour à tour toutes les richesses de son répertoire de gambades excitantes et de poses lascives. On eût dit qu'elle avait du feu dans les veines. Et la ronde échevelée continuait à tourner autour d'elle, avec des contorsions et des rires démoniaques, dans un ouragan de vertige.

De temps à autre, elle s'arrêtait, essoufflée, et se reposait une minute, haletante, le front moite, son corsage de soie traversé de sueur aux aisselles; alors la ronde s'arrêtait aussi ; chacun buvait à longs traits, puis la danse reprenait de plus belle, aux acclamations mille fois répétées de : "Vive la Dorypha!"

C'est dans un de ces brefs intermèdes qu'Edward Edmond, à qui cette orgie ne plaisait qu'à demi, s'approcha de la danseuse, la bouche en coeur, et voulut l'embrasser, mais une maîtresse gifle le rappela au sentiment des convenances et l'envoya rouler à trois pas de là, à la grande joie des assistants.

La vue de l'Irlandais avait ranimé toute la colère de la gitane contre lui.

—Va-t'en, lui cria-t-elle, je ne veux plus te voir! Je te déteste! Tu es un traître! un coquin! Tu es laid! tu es bête! va-t'en!

Cette scène amusait infiniment les matelots, et ils prodiguaient à la Dorypha toute sorte d'encouragements bruyants.

L'hercule aux bras tatoués qui, le premier, avait eu l'idée de faire du punch, s'était approché de la danseuse qu'il couvait d'un regard chargé de désirs, d'un regard humble et implorant.

— Senora, balbutia-t-il, enhardi par l'énorme dose de punch qu'il venait d'ingurgiter, je vous aime, moi ! Est-ce que, si je vous le demandais, vous me refuseriez un baiser?

La Dorypha toisa le solliciteur d'un coup d'oeil. Sa carrure athlétique, ses joues fraîches lui plurent, et la mine furieuse de l'Irlandais dans son coin acheva de la décider.

—Eh bien, soit, balbutia-t-elle, en baissant les yeux avec un sourire de fausse pudeur.

Et elle tendit ses lèvres au matelot qui les broya d'un baiser, brutal et goulu comme une morsure.

La Dorypha porta la main à son coeur.

—Tu m'as fait mal, murmurait-elle, mais c'est bon! Viens que je t'embrasse encore!

Les yeux mi-clos, elle se laissa aller à la renverse dans les bras de l'homme qui l'embrassait avec frénésie.

Mais cette scène avait réveillé les passions endormies de la multitude. Un cri, puis mille cris s'élevèrent.

Et moi, Dorypha, tu ne m'embrasses pas?

L'hercule aux tatouages, un Flamand nommé Pierre Gilkin, ne l'entendit pas ainsi; la Dorypha lui avait laissé entendre qu'elle l'aimait et personne autre que lui ne toucherait à la danseuse. Il y était fermement résolu.

Les poings serrés, il s'était placé en face d'elle et les premiers qui voulurent approcher allèrent rouler à quelques pas de là, la mâchoire quelque peu endommagée.

—Que personne ne bouge ! criait Gilkin, ou je lui mets les tripes au vent!

Pour appuyer ses dires, il sortit de sa poche un bowie-knife, long et luisant comme une épée.

Les amis du Flamand, et il en comptait un certain nombre à bord, se rangèrent autour de lui. Une tuerie allait certainement avoir lieu.

Dorypha, un poing sur la hanche, contemplait ce spectacle en souriant, comme devait sourire la belle Hélène en voyant les Grecs et les Troyens s'entre-tuer pour la possession de sa beauté.

C'est alors qu'un vieux marin, plein de prudence, s'avança jusqu'auprès du tub à punch et, d'une voix qui domina le tumulte des cris et des jurons:

— Camarades, dit-il, tenez-vous tranquilles! La Dorypha est bien libre de sa peau! Elle a le droit d'en faire ce qu'elle veut! Si elle aime Gilkin, eh bien, tant pis pour vous et tant mieux pour lui!

Ce discours, plein de sagesse, obtint l'approbation d'une grande partie de l'assistance et des cris nombreux de "Silence! Ecoutez-le!" engagèrent l'orateur à continuer.

—On dansait, on buvait, fit-il, on s'amusait gentiment... pourquoi ne pas continuer? On a bien assez d'occasions de s'embêter dans la vie!

Le matelot philosophe eut gain de cause. Une minute après, les chants et les danses, les rires et les trépignements avaient repris comme si rien ne s'était passé.

La fête se prolongea fort avant dans la nuit. Vers deux heures du matin, l'aspect du pont de "La Revanche" était celui d'un champ de bataille. Aux dernières lueurs du punch agonisant, les matelots, vautrés dans la posture où l'ivresse les avait surpris, dormaient presque tous d'un accablant sommeil. Dorypha, épuisée, es-

suyait son front mouillé de sueur ; Pierre Gilkin la couvrait des yeux, comme un avare son trésor.

Puis, tout à coup, il saisit la gitane dans ses bras, la souleva de terre comme si elle n'eût pas été plus pesante qu'une enfant et l'emporta.

Avouons-le, Dorypha ne lui opposa pas la moindre résistance.

## CHAPITRE VI

### La révolte à bord

Lorsqu'ils eurent regagné les cabines de l'arrière, l'ingénieur Paganot et Roger Ravenel se mirent aussitôt en devoir de barricader les deux couloirs qui aboutissaient au pont, de façon à n'être pas victimes d'une surprise.

Ils étaient bien armés et ils avaient des munitions en abondance. Ce qui les inquiétait le plus, pour le moment, c'était la question des vivres. Les cuisines et les cambuses se trouvaient en dehors du compartiment que protégeait la cloison étanche et, d'un autre côté, il ne fallait passonger à traverser le pont. C'eût été courir à une mort certaine. Heureusement qu'il se trouvait encore, dans les armoires de la salle à manger, des boîtes de conserves, des caissettes de gâteaux secs et quelques bouteilles de vin et d'eau minérale. Il fallut, ce soir-là, se contenter de ce menu.

Tous firent contre mauvaise fortune bon coeur et mangèrent avec plus de gaieté et d'appétit que l'on n'aurait pu s'y attendre.

On prit le thé et on se coucha à l'heure habituelle, mais, par mesure de prudence, les trois Français montèrent la garde tour à tour, et ils assistèrent de loin à la fangeuse orgie dont le pont de "La Revanche" fut le théâtre.

Au matin, l'aspect du yacht était lamentable. Le pont était couvert d'immondices de toutes sortes et encore jonché d'ivrognes qui avaient passé la nuit à la belle étoile. On eût dit un navire de pirates.

Les trois Français se dirent qu'à la faveur de ce désordre, il leur serait peut-être facile de se rendre jusqu'à la cambuse et d'en rapporter des vivres pour plusieurs jours. Ils risquèrent donc une sortie, se faufilant le long des bastingages, et se cachant dans tous les angles propices, mais ils avaient à peine dépassé le pied du mât de misaine, qu'ils étaient découverts. Ils n'eurent que le temps de regagner l'arrière sous une grêle de balles.

Ce matin-là, on se partagea les dernières miettes des gâteaux secs et le fond des bouteilles ; la situation apparaissait dans toute son horreur. Le repas fut morne et silencieux.

Quand il fut terminé, ce qui ne demanda pas beaucoup de temps, Andrée et Frédérique se retirèrent dans leur cabine, pendant qu'Agénor, Paganot et Ravenel tenaient conseil. Une pareille situation ne pouvait se prolonger. Tout moyen d'en sortir, fût-il périlleux, désespéré même, serait le bienvenu.

Pendant que les trois Français étudiaient, tour à tour, cent projets, plus impraticables les uns que les autres, le pont de "La Revanche" était le théâtre de nouvelles scènes de désordre. Les coups de revolver avaient réveillé la plupart des ivrognes. Vite remis d'aplomb, en gens qui ont l'habitude de ces sortes d'excès, ils n'avaient pas tardé à se grouper, les uns autour de Slugh, les autres autour du capitaine Knox qu'une main inconnue avait remis en liberté dans le courant de la

nuit, et la discussion de la veille recommençait, rendue plus âpre et plus ardente par la présence du vieux pirate.

C'était ce dernier qui réunissait le plus grand nombre de partisans, car il était doué d'une éloquence persuasive, et les promesses qu'il faisait étaient beaucoup plus brillantes que celles de Slugh.

—Camarades, s'écriait Knox, si vous ne suivez pas mes conseils, vous laissez passer une occasion unique, une occasion qui ne se représentera jamais! Nous avons sous les pieds un magnifique navire, bien pourvu, bien approvisionné, avec lequel nous pouvons naviguer trois mois sans faire escale.

"Je ne vous en demande pas plus, moi, pour faire votre fortune à tous. Je connais, Dieu merci, sur le bout du doigt, les moindres îlots de l'Océanie. Je sais où se trouvent les pêcheries de perles, les magasins de copra et d'écaille; je connais tous les comptoirs allemands et anglais, depuis Malacca jusqu'à la Nouvelle-Zélande. Et où trouverez-vous un capitaine qui connaisse son affaire aussi bien que moi?

"Slugh se moque de vous. Ça lui est bien égal, à lui, que vous restiez gueux toute votre vie, ou que vous vous fassiez trouer la peau pour le service de la Main Rouge. Il est largement payé, lui! C'est un des chefs de la bande et, à côté de lui, vous n'existez pas! Vous n'êtes que de pauvres imbéciles, bons, tout au plus, à recevoir les coups.

Il y avait dans ces allégations tant de vraisemblance, que le nombre des partisans du capitaine Knox, qui se livrait à une propagande infatigable, allait croissant d'heure en heure.

Slugh avait pourtant aussi ses fidèles. A ceux-là, il promettait que la Main Rouge les récompenserait royalement, tandis qu'elle réservait de terribles châtiments à ceux qui voudraient faire les mutins.

— Quel avenir vous attend avec Knox? répétait-il, celui d'être pendus, haut et court, à la vergue d'un croiseur. Le capitaine croit donc que les choses se passent comme il y a trente ans? Je puis vous prédire à l'avance tout ce qui aura lieu. Vous pillerez quelques méchants navires de commerce, quelques entrepôts de copra, puis le bruit se répandra qu'il y a des pirates dans tels parages, on fera marcher le télégraphe, deux ou trois navires de guerre se mettront à votre poursuite, vous serez pris et — vous connaissez la loi—aussitôt pris, aussitôt pendus.

Les deux bandes rivales ne s'en tinrent pas aux paroles. Des coups de revolver furent échangés, mais, chaque fois, Slugh et Knox lui-même intervinrent pour que ces combats singuliers ne fussent pas le signal d'une mêlée générale.

Chacun des deux chefs se croyait intéressé au maintien du statu quo.

Knox se disait que plus on attendrait, plus le nombre de ses partisans s'augmenterait, et Slugh, de son côté, pensait qu'en gagant du temps, il trouverait quelque stratagème qui le rendrait maître de la situation.

Cependant, aucun des deux partis ne tenait à être désarmé ou privé de vivres et d'alcool; aussi Knox et Slugh firent-ils placer des sentinelles à la porte de la soute aux vivres et du magasin d'armes.

La question du sort réservé aux Français avait été aussi agitée dans les deux camps ; Slugh, conformé-

ment aux ordres qu'il avait reçus, voulait qu'ils fussent massacrés, sauf Andrée de Maubreuil.

Par esprit de contradiction, dès qu'il connut les intentions de son rival, Knox déclara que la vie des Français et des Françaises était sacrée. A eux seuls, ils représentaient une fortune. N'étaient-ils pas les amis du milliardaire Fred Jorgell? Il suffirait de les enfermer dans quelque îlot désert et de ne leur rendre la liberté que moyennant une énorme rançon.

Le vieux pirate attachait une telle importance à la capture des Français que, dans l'après-midi, il essaya de s'en emparer, en dirigeant une attaque en règle contre les cabines.

Slugh le laissa faire, se disant que, s'il y avait quelqu'un des savants de tué, ce serait autant de besogne de faite pour la Main Rouge.

Mais le capitaine Knox eut une réception à laquelle il était loin de s'attendre. Le premier de ses hommes qui essaya de s'approcher des cabines de l'arrière roula à terre, le crâne fracassé d'une balle. Un second, puis un troisième eurent le même sort.

Knox était furieux, comprenant que le trépas de ses partisans allait porter une grave atteinte à sa popularité.

D'un autre côté, à cause de la rançon, il voulait prendre les Français vivants.

Ceux-ci ne semblaient nullement disposés à se laisser faire. Ils dirigeaient contre leurs ennemis un feu bien nourri, car Agénor, aussi bien que le naturaliste et l'ingénieur étaient d'excellents tireurs, et Frédérique et Andrée, aidées de la femme de chambre écossaise, rechargeaient et nettoyaient les armes au fur et à mesure, avec un sang-froid héroïque.

Knox et ses partisans finirent par se retirer du côté de l'avant pour tenir conseil, et, malgré les rires et les huées que ne leur ménageaient pas les partisans de Slugh, ils se préparaient à une seconde attaque, mieux combinée que la première, lorsqu'il se produisit une intervention inattendue.

Le Flamand Pierre Gilkin, entouré d'une douzaine d'amis, s'avança tout à coup vers Knox, et, lui mettant sur l'épaule son poing énorme:

—Toi, lui dit-il, si tu ne laisses pas ces gens tranquilles, je t'aplatis le crâne comme une noisette!

Knox lâcha un juron, mais battit en retraite. Il avait compris que, s'il se mettait à dos le Flamand et sa bande, c'en était fait de son pouvoir.

Aussi prit-il à part Pierre Gilkin, pour lui expliquer que c'était Slugh qui voulait tuer les Français, et que lui, Knox, ne voulait que les mettre à la rançon.

Après une longue discussion, Knox promit de laisser les passagers de l'arrière tranquilles jusqu'au lendemain, à condition que les gens de sa bande ne prissent pas parti pour Slugh.

C'était à Dorypha qu'était dû ce protecteur inespéré. Devenue maîtresse en titre de Pierre Gilkin, elle faisait de lui ce qu'elle voulait. Elle n'avait eu aucune peine à lui persuader qu'il avait tout à gagner en prenant le parti du milliardaire Fred Jorgell.

—N'écoute que moi, querido mio, lui avait-elle dit, et tu t'en trouveras bien. Il est plus facile à Fred Jorgell de donner à quelqu'un un paquet de bank-notes qu'à toi de gagner un dollar.

Ces remontrances, ponctués de baisers et d'affolantes caresses, avaient eu tout le résultat qu'elle en espérait.

Il y avait donc maintenant sur "La Revanche" trois partis bien distincts, et chacun gardait ses positions, en attendant que la bataille décisive s'engageât.

Le reste de l'après-midi se passa sans incident. Les matelots s'étaient remis insoucieusement à boire, à jouer et à fumer; à la nuit tombante, ils descendirent prendre leur repas, que les cuisiniers avaient apprêté à l'heure habituelle.

Slugh avait mis à profit cette espèce de trêve. Il avait réuni autour de lui quinze des plus fidèles et des plus anciens affidés de la Main Rouge, une élite sur laquelle il pouvait compter absolument, car presque tous avaient déjà fait un séjour à l'Ile des Pendus. Il leur avait exposé son projet.

Il s'agissait tout simplement de fuir dans le grand canot, après avoir mis le feu au navire. Il suffirait pour cela de renverser un ou deux bidons de pétrole près des cabines de l'arrière, dont le bois et les peintures offraient un aliment facile à la flamme.

Pendant que Knox essayerait d'éteindre ce premier foyer d'incendie, un second, disposé à l'avant, près de l'endroit où se trouvaient les poudres, achèverait l'oeuvre de destruction.

Le canot était vaste, solide. Il serait pourvu des vivres nécessaires, et l'on savait qu'il se trouvait de nombreuses îles à moins de deux jours de distance.

Slugh finit par persuader tous ses hommes auxquels il promit, de la part de la Main Rouge, d'exceptionnelles récompenses.

Cet audacieux projet n'avait qu'un défaut aux yeux de Slugh, c'est qu il impliquait la mort d'Andrée de Maubreuil, que les lords lui avaient recommandé d'épargner. Mais il se dit qu'après tout le principal serait fait et qu'il trouverait bien un moyen de s'excuser.

Au repas du soir, il annonça son intention de passer une bonne nuit et se retira dans sa cabine. Ses hommes firent de même, et Knox, trompé par cette comédie, alla se reposer à son tour; la présence des sentinelles placées près des cambuses et du magasin d'armes le rassurait pleinement sur la façon dont se passerait la nuit.

Bientôt le plus profond silence régna à bord de "La Revanche". Les lumières étaient éteintes, tout le monde dormait ou faisait semblant de dormir.

Vers dix heures du soir les quinze hommes de Slugh sortirent silencieusement de leurs hamacs, et, chargés de caisses de vivres, de tonnelets de rhum dont ils s'étaient précautionnés pendant la journée, se dirigèrent vers l'avant, où se trouvait le grand canot suspendu à ses portemanteaux.

Ils empilèrent dans l'embarcation les objets nécessaires à un long voyage. Ils n'eurent garde d'oublier une boussole, des munitions et quelques vêtements de rechange.

Slugh veillait en personne à ces préparatifs. Ce n'est que quand il fut bien sûr que rien d'essentiel ne serait oublié, qu'il s'éloigna pour aller préparer lui-même les foyers d'incendie qui devaient allumer des mèches d'une longueur calculée à l'avance.

## CHAPITRE VII

### La gitane héroïque

Dans le camp des Français, la journée s'était tristement terminée, Andrée et Frédérique n'avaient dîné que d'une tablette de chocolat, découverte par Agénor dans sa cabine, et que les

deux jeunes filles s'étaient partagée ; quant aux hommes, ils n'avaient pris que quelques gorgées d'eau minérale; encore cette ressource était-elle sur le point de leur manquer.

Il avait fait, l'après-midi, une chaleur accablante. Il était évident que les bandits qui s'étaient emparés du navire l'orientaient vers le sud-ouest, sans doute pour aborder dans quelqu'une de ces petites îles du nord de la Polynésie et cette constatation donnait de grandes inquiétudes à l'ingénieur et à ses amis.

Après une soirée mélancoliquement passée, tout le monde, sauf Agénor qui était de faction, songea à se retirer dans sa cabine. On se souhaita le bonsoir, et Andrée et Frédérique embrassèrent leurs fiancés plus tendrement que de coutume. Elles avaient besoin de tout leur courage pour retenir les larmes qui leur montaient aux yeux; et, avant de se séparer, une fois seules dans la cabine d'Andrée, elles se jetèrent en pleurant dans les bras l'une de l'autre.

—Chère Frédérique!

Chère Andrée!

—Je sens que je ne vais pas fermer l'oeil, cette nuit. Je tremble qu'il n'arrive malheur à Roger.

—Oh! moi, je suis sûre aussi de ne pas dormir. Si tu restais avec moi dans ma cabine, il me semble que j'aurais moins peur!

—Eh bien oui, cela vaut mieux ainsi!... Mais tais-toi donc, il me semble que j'ai entendu parler...

Les deux jeunes filles écoutèrent avec attention.

Mlle de Maubreuil ne s'était pas trompée. Bientôt une voix—celle de Dorypha—se fit entendre dans le silence, appelant d'un ton précautionneux:

—Mademoiselle de Maubreuil! mademoiselle de Maubreuil!

—C'est vous, Mercédès?

—Oui, mademoiselle.

—Mais où êtes-vous?

—Dans la cabine voisine de la vôtre. Mettez-vous à la fenêtre, mais parlez bas!

—Qu'y at-il donc?

—Faites ce que je vous dis! Allongez la main!... Bien. Maintenant, prenez le paquet que je vous tends! Faites attention... c'est assez lourd!

—En effet, mais qu'est-ce que c'est que cela?

—Ne dites rien, c'est un jambon. Je sais que vous êtes réduites à la famine. Mais, attendez, ce n'est pas fini! Voici encore une caisse de conserves. vous la tenez bien?

—Oui, mais je ne sais comment vous remercier.

—Prenez toujours... Vous me remercierez après. Voici du pain, du chocolat; maintenant, ça va être le tour des bouteilles, car on ne peut pas manger sans boire, n'est-ce pas, senora?

Et la gitane, toujours insouciante, eut un joyeux éclat de rire.

A ce moment, Andrée et Frédérique entendirent comme un bruit de lutte, puis le hublot de la cabine de Dorypha se referma avec un bruit sec, et elles distinguèrent, de l'autre côté de la cloison, les accents d'une brutale voix d'homme.

—Mon Dieu, murmura Frédérique, la pauvre fille a été victime de son dévouement! Elle vient d'être surprise par un de ces misérables! Ils ne lui pardonneront pas d'avoir essayé de venir à notre secours!

Tremblantes d'angoisse, les deux jeunes filles essayèrent d'entendre la discussion qui avait lieu dans la

cabine voisine et qui se poursuivait avec de grands éclats de voix, mais elles n'arrivaient qu'à saisir des bribes de phrases et des mots entrecoupés.

Au moment où la gitane se préparait à passer les botueilles de vin dont elle avait parlé à Andrée de Maubreuil, elle s'était sentie brusquement saisie par les épaules, elle s'était retournée et elle s'était trouvée en face de l'Irlandais qui, furieux de se voir abandonné, n'avait cessé de l'espionner depuis la veille.

—Je t'y prends! ricana le misérable, c'est toi qui fournis des vivres aux gens des cabines. Je vais prévenir tout le monde de ta trahison!

La gitane se débattait comme une hyène pour s'arracher à l'étreinte de l'Irlandais; comme il ne la lâchait pas assez vite, elle lui planta dans les joues les ongles de ses dix doigts, le sang coula. Edward, furieux, hors de lui, criait de toutes ses forces:

—A moi, Slugh! A moi, ceux de la Main Rouge! Vous êtes trahis!... Au secours!... Venez vite!...

—Te tairas-tu, vile crapule !... gronda la gitane qui, d'une main impatiente et fiévreuse, cherchait son poignard.

La lutte entre Dorypha et son ex-ami se continuait, implacable et sourde, dans les ténèbres de la cabine.

Mais les cris de l'Irlandais avaient été entendus. Aux mots de Main Rouge et de trahison, tout le monde fut sur pied en un clin d'oeil. L'électricité fut rallumée et les gens de la bande du capitaine Knox arrivèrent sur le pont au moment même où les partisans de Slugh commençaient à faire manoeuvrer les palans qui retenaient la grande chaloupe sur ses portemanteaux.

Ce fut de part et d'autre une explosion de rage.

—Personne ne touchera à cette chaloupe, déclara Christian Knox. Elle appartient au bâtiment et c'est moi, le capitaine, qui ai seul le droit d'en disposer.

—Le seul capitaine ici, c'est moi! hurla Slugh, se départant pour une fois de son flegme habituel. Un peu de nerf, vous autres, dit-il à ses hommes, n'écoutez pas ce qu'il vous chante et halez ferme sur les palans!

—Je défends qu'on touche à cette chaloupe, cria Knox, en faisant jouer le déclic d'un gros revolver.

—On y touchera si l'on veut! répliqua Slugh, en exhibant à son tour un énorme browning.

—C'est ce que nous allons voir!

—C'est tout vu!

Slugh, d'un geste rapide, avait pressé la gâchette de son arme avant que Knox eût eu le temps de se mettre en défense.

Le vieux pirate tomba comme une masse, la poitrine trouée d'une balle. Il avait été atteint en plein coeur, tué net.

—Voilà comment je traite les ennemis de la Main Rouge, s'écria Slugh d'un air terrible; et maintenant, à qui le tour?

Personne ne broncha et ce fut au milieu d'un profond silence que Slugh ordonna:

—Vous autres, laissez cette embarcation tranquille! Ce n'est plus la peine; maintenant que ce chenapan a cassé sa pipe, j'espère que tout le monde ici va marcher droit...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Une gerbe de flammes venait de jaillir des cabines de l'arrière, illuminant tout le navire d'une lueur sanglante.

—By God! jura le bandit. Le feu que j'avais oublié! J'ai dû mal calculer la longueur de la mèche! Mais, vite, que quelqu'un aille éteindre le foyer de l'avant, près de la soute aux poudres.

—La soute aux poudres!

Ces mots terribles donnèrent des ailes aux moins ingambes; en un clin d'oeil, dix matelots, armés de seaux d'eau, se ruaient dans l'entrepont et arrivaient juste à temps pour éteindre la mèche du second foyer d'incendie. Les autres, Slugh en tête, couraient du côté des cabines d'arrière, dont le bois résineux, couvert d'une épaisse couche de peinture, brûlait avec de sinistres crépitements.

Du milieu des flammes on entendait s'élever des cris de femmes.

Slugh, que son sang-froid n'avait pas abandonné une minute, ordonna de faire jouer les pompes et bientôt des torrents d'eau tombèrent au milieu du brasier.

Mais le feu, qui trouvait un aliment dans une foule de matières éminemment combustibles, ne paraissait pas diminuer d'intensité. On entendait les cris déchirants des Français, grillés vifs dans leurs cabines.

Slugh lui-même, par une contradiction qu'un psychologue se chargera d'expliquer, était sincèrement ému et donnait des ordres pour activer le sauvetage des passagers. Il voulait bien assassiner ces jeunes gens, qui ne lui avaient jamais fait de mal, mais il ne voulait pas les faire rôtir à petit feu, cela n'était pas dans ses ordres.

Disons-le, tout l'équipage, armé de seaux, de haches et de barres de fer, travaillait avec ardeur.

Un cri immense s'éleva de toutes les poitrines, lorsqu'un homme, aux vêtements en cendres, à la barbe brûlée, apparut au seuil d'une des cabines. C'était le poète Agénor, qui venait d'arracher aux flammes la petite femme de chambre écossaise.

Presque au même moment, Roger Ravenel, tenant dans ses bras Frédérique, tombait évanoui entre les mains des matelots qui se portaient à son secours.

Un peu après, l'hercule aux bras tatoués, Pierre Gilkin lui-même, retira des flammes le corps inanimé de l'ingénieur Paganot. On lui prodigua toutes sortes de soins, mais dès qu'il eut ouvert les yeux, il poussa des cris déchirants:

—Andrée, où est Andrée, je veux la sauver!

Mais le malheureux, les mains et le corps atrocement brûlés, était incapable de faire un mouvement.

—Andrée, répétait-il, sauvez Andrée!

A ce moment, Dorypha, la gitane, fendit la foule des matelots.

Après une longue lutte, elle avait enfin réussi à terrasser Edward Edmond et à lui glisser son stylet entre deux côtes. Elle souriait, heureuse.

—C'est moi qui sauverai Mlle de Maubreuil, s'écria-t-elle, et, s'emparant d'un caban de matelot, elle le trempa dans un seau d'eau et le jeta sur ses épaules, puis, sans hésitation, elle se lança au milieu des flammes.

Pendant dix secondes il y eut un silence de mort. On n'entendait que le crépitement de l'incendie et le sifflement de l'eau immédiatement volatilisée au contact des charbons ardents.

Dorypha avait disparu derrière le rideau des fumées rousses, pailletées d'étincelles.

—Elle ne reviendra pas, cria une voix dans le silence de la foule haletante.

—Qui a dit cela ? s'écria Pierre Gilkin. Je vais aller la chercher, moi!

Bousculant tous ceux qui voulaient le retenir, l'hercule s'avança vers le brasier, mais au moment où il allait y pénétrer, Dorypha reparut, portant sur son épaule, entortillé dans le vêtement mouillé dont elle s'était munie, un corps inerte. Il y eut une acclamation générale.

—Vive la Dorypha!

Tous s'empressaient pour la voir, pour la débarrasser de son fardeau et, et, en cet instant, elle eut fait ce qu'elle eût voulu de tous ces hommes.

Andrée de Maubreuil avait été déposée sur la couchette d'une des cabines des gens de service. L'ingénieur Paganot lui prodigua les soins les plus dévoués, bien qu'il souffrit lui-même de cruelles brûlures. Il avait avalé en hâte une gorgée de whisky, et une sorte de fièvre l'empêchait d'avoir conscience de la douleur cuisante qu'il éprouvait.

Andrée de Maubreuil, dont la cabine se trouvait toute proche de la cloison étanche, n'avait presque pas souffert du feu, mais au moment où la danseuse l'avait saisie, elle était déjà à demi asphyxiée.

L'ingénieur, auquel s'étaient joints Agénor et le naturaliste, maintenant rassuré sur le compte de Frédérique, appliquèrent à la jeune fille l'énergique traitement usité en pareil cas. On pratiqua les tractions rythmées de la langue et la respiration artificielle, et Dorypha, dont la blonde chevelure avait été seulement un peu roussie, fit preuve envers son ex-maîtresse d'un dévouement infatigable, mais ce ne fut qu'après deux heures de soins qu'Andrée put être considérée comme hors de danger.

A ce moment, les matelos étaient maîtres de l'incendie, dont l'eau seule n'eût pas eu raison, mais qui avait fini par céder devant les bombes extinctrices dont Paganot avait heureusement emporté une provision.

Les luxueuses cabines de l'arrière, la salle à manger, les salons avaient été complètement déturits. Il n'en restait que des poutres noircies et à demi calcinée. Encore était-ce une chance inouïe que le feu n'eût pas atteint les réserves de pétroles destinées aux machines du bord et qui ne se trouvaient qu'à peu de distance de là.

Ce drame avait été si rapide, que c'est à peine si les Français, un peu revenus à eux-mêmes, commençaient à se rendre compte de l'épouvantable danger qu'ils venaient de courir. Dorypha les mit au courant, sans oublier de faire un éloge très senti de son nouvel amoureux, Pierre Gilkin.

—Il faut absolument, dit tout à coup l'ingénieur, que je parle à Slugh. Maintenant qu'il a reconquis toute son autorité, j'espère que les choses vont changer d'aspect.

—Je vais avec vous, dit Agénor.

Tous deux s'avancèrent dans le couloir qui séparait les cabines, mais là ils se heurtèrent à deux matelots qui montaient la garde, la carabine sur l'épaule et la baïonnette au canon.

—On ne passe pas! cria l'un d'eux aux Français.

—Mais je veux voir le capitaine, dit Agénor.

—On ne passe pas. Rentrez, ou je fais feu.

Du seuil de la cabine, Dorypha avait assisté à cette scène.

—Caramba! s'écria-t-elle, nous allons voir si je ne vais pas passer, moi!

Elle marcha hardiment vers le matelot et se campant effrontément en face de lui:

—C'est vrai que tu veux m'empêcher de passer? fit-elle.

—Mes ordres ne vous concernent pas, répondit l'homme.

—C'est bien heureux! Mais à tout à l'heure, je vais revenir.

Son absence fut assez longue. Quand elle se présenta de nouveau à l'entrée du couloir, elle était accompagnée de Pierre Gilkin et de cinq ou six de ses plus robustes camarades. Slugh venait à quelque distance en arrière, l'air mécontent. Les deux sentinelles de la Main Rouge cédèrent la place sans difficulté.

—Désormais, dit la danseuse aux Français, ce sont mes amis qui se chargent de veiller à votre sûreté. Vous allez vous installer le plus confortablement possible dans les cabines vides, et je vous jure, foi de gitane, que vous ne manquerez de rien!

"Le capitaine Slugh a compris que, s'il voulait faire le méchant, les amis de Pierre Gilkin, réunis aux anciens partisans du capitaine Knox, ne le laisseraient pas longtemps tranquille. Il a été convenu que Slugh nous débarquerait au premier port où nous voudrons atterrir. Après, lui et ses hommes iront au diable, s'ils veulent, avec "La Revanche". Voilà le seul moyen que j'aie trouvé d'arranger les choses.

—Nous ne demandons rien de plus, répondit l'ingénieur Paganot, parlant au nom de ses amis: pourvu que nous soyons en sûreté avec les jeunes filles qui nous sont confiées.

—De cette façon, fit Slugh, avec son sourire de bonhomie auquel personne ne se laissait plus prendre, tout le monde sera content.

Le bandit dissimulait mal son ironique satisfaction.

Une heure auparavant, grâce à la collaboration des deux plus anciens matelots du bord, il avait relevé la position exacte de "La Revanche" et ordonna au timonier de mettre le cap vers le nord.

—Dans deux ou trois jours, songeait-il, nous serons arrivés à l'île des Pendus. Ma mission sera remplie. Je mettrai à terre les Français et leurs petites bonnes amies, et les lords de la Main Rouge en feront tout ce qu'ils voudront. Pour moi, je m'en lave les mains! Je crois que, dans des circonstances aussi difficiles, je n'ai pas mal mené ma barque...

Les Français se trouvaient hors d'état de déjouer une pareille ruse. L'incendie les avait privés des instruments nécessaires pour relever la position du yacht, puis ils étaient complètement absorbés par les soins que nécessitait l'état de Frédérique et surtout celui d'Andrée. Enfin, ils avaient confiance dans la protection de Dorypha, qui avait été pour eux comme un bon génie.

Après tant de péripéties, la traversée leur semblait devoir s'achever dans les conditions les plus paisibles.

---

## DEUXIEME PARTIE

## LA CROISIERE DU GORILL-CLUB

### CHAPITRE PREMIER

### La dynamite

Un petit navire à la carène peinte en noir, aux formes lourdes, à l'arrière duquel flottait le pavillon tricolore

du royaume de Hollande, était amarré dans le port de Wladivostok, mais à une distance respectable des autres navires.

Grâce à un plancher mobile, le pont du hollandais était presque de niveau avec le quai, et c'est sur ce plancher, où avaient été disposés des rouleaux, qu'une douzaine de coolies chinois, surveillés par une escouade de cosaques, embarquaient avec une extrême lenteur et d'infinies précautions des caisses carrées de dimensions moyennes, mais d'un très grand poids.

Sur le pont du navire, le capitaine, un jovial compagnon à longue barbe blonde, veillait en prsonne à l'arrimage des précieuses caisses.

On s'expliquait que tant de soins eussent été pris, en lisant en grandes lettres noires sur les planches de l'emballage l'inscription suivante, surmontée des armes de la Russie:

*Manufacture impériale de Russie.*

*Cartouches de dynamite à usage des mines.*

*Fragile, craint les chocs et la chaleur.*

Le redoutable explosif, que les cosaques avaient amené dans un wagon spécial, était destiné aux chercheurs d'or du Klondyke, qui, dans leurs travaux, en font une grande consommation, et les caisses qui le contenaient étaient plombées et scellées du sceau impérial.

Depuis plusieurs mois déjà, le capitaine du vapeur "la belle Dorothéa" faisait le voyage de Wladivostok au Klondyke et, comme on peut le supposer, il demandait un fret très élevé pour le transport d'une marchandise à ce point dangereuse. Aussi, bien qu'il ne prit jamais qu'un chargement très peu considérable, il avait pu réaliser de sérieux bénéfices sans qu'il lui fût jamais arrivé aucun accident.

D'un tempérament très flegmatique, en bon Hollandais qu'il était, le capitaine Wilhelm Van Block dormait sur ses deux oreilles, à côté d'une masse de dynamite capable de faire sauter une douzaine de villages, et il ne se privait même pas de fumer sa pipe dans le voisinage des redoutables caisses arrimées à l'avant, le plus loin possible des machines et de la cuisine.

Quand on le félicitait de n'avoir jamais eu d'accident, il ne manquait pas de répondre facétieusement:

—S'il y avait un accident, pensez-vous, ce ne serait pas un petit accident. "La Belle Dorothéa" sauterait comme une pelure d'oignon; il n'en resterait pas seulement un morceau de la grosseur de ma pipe.

Il riait à gorge déployée, enchanté de cette plaisanterie qu'il rééditait au moins deux ou trois fois tous les jours.

Malgré cette apparente nonchalance, Wilhelm Van Block se montrait pourtant très prudent, ne permettant de fumer à personne—sauf à lui-même—et veillant à ce que deux hommes de garde, qui se relayaient de deux heures en deux heures, demeurassent nuit et jour à proximité des précieuses caisses.

Cependant, les coolies avaient terminé leur besogne et, après avoir touché le rouble d'argent par homme qui leur avait été promis, ils s'éloignaient en toute hâte, enchantés d'en avoir fini avec cette dangereuse manipulation.

Wilhelm fit descendre dans sa cabine le sous-officier de cosaques, signa une décharge en bonne forme où étaient mentionnés les numéros de chaque caisse, puis le Russe et le Hollandais burent chacun un verre de genièvre à la santé de leurs souverains respectifs et se séparèrent

Il était alors un peu plus de midi. Les dix hommes dont se composait l'équipage avaient déjeuné. Wilhelm s'approcha de Karl, son second, qu'il traitait plutôt en ami qu'en subordonné, et en qui il avait toute confiance.

—Mon vieux Karl, lui dit-il, il va falloir appareiller tout de suite. Complète ce qui te manque comme provisions, pendant que je vais au bureau du port remplir les formalités.

—Je croyais, fit Karl avec surprise, que nous ne partions que demain matin?

—Oui, répliqua Wilhelm en clignant de l'oeil, mais j'ai changé d'avis; il faut que, dans une heure, une heure et demie tout au plus, nous soyons sortis du port.

—Bien, capitaine, répondit Karl, c'est entendu!

—Surtout, recommanda encore Wilhelm au moment où il allait franchir le plancher mobile qui avait servi à l'embarquement de la dynamite, que l'on fasse bien attention aux caisses.

—Entendu!

Wilhelm s'éloigna de son pas flegmatique dans la direction des bureaux de la marine, pendant que, sous les ordres de Karl, les dix hommes de l'équipage prenaient en hâte les dernières dispositions pour le départ.

Quand le capitaine fut de retour, les chaudières étaient sous pression, les voiles hissées, le plancher mobile avait disparu, et l'on était en train d'amener les ancres.

Wilhelm Van Block prit lui-même le gouvernail; c'était un soin qu'il ne laissait à personne pour la sortie et pour l'entrée dans le port de Wladivostok, où il est difficile à un navire d'évoluer au milieu des flottes de paquebots et de voiliers anglais, américains, japonais et allemands.

Comme de coutume, il s'acquitta admirablement de cette tâche, et bientôt "la Belle Dorothéa", forçant ses feux et favorisée par un bon vent d'ouest, gagna la haute mer. Le soleil n'était pas encore couché que la côte russe n'apparaissait plus que comme une longue bande de brume à l'horizon oriental.

—Voilà le moment! murmura Wilhelm à Karl en regardant sa montre. Je crois qu'aujourd'hui j'ai fait une bonne journée.

—Comment cela, capitaine?

—Tu vas voir! Prends un ciseau et un marteau et viens avec moi!

Karl, passablement intrigué, suivit son supérieur jusqu'à l'autre extrémité du pont, où quatorze des caisses de dynamite avaient été laissées, sans doute dans une secrète intention, le capitaine ayant défendu qu'elles fussent arrimées dans la cale avec les autres.

Karl remarqua que ces quatorze caisses portaient toutes dans un angle une croix grossièrement tracée à la peinture rouge, et il constata, avec surprise, que les planches en étaient mal jointes, ce qui n'était jamais arrivé dans les envois précédents, dont l'emballage était toujours très soigné.

Wilhelm avait pris le ciseau et le marteau et il commençait à taper de toutes ses forces.

—Qu'allez-vous faire! s'écria Karl en se reculant avec épouvante.

—Sois tranquille, répondit le capitaine avec son beau sourire, il n'y a pas de danger!

Déjà, sans respect pour le sceau impérial, une des planches avait sauté.

Karl jeta un cri de terreur. Dans l'espace vide laissé par la planche, il venait d'apercevoir un pied humain,

un pied nu armé de longs ongles, racornis et pareils à des griffes.

Karl était convaincu, plus que personne, de la douceur et de l'honnêteté de son capitaine; pourtant, sa première pensée fut qu'il s'était rendu complice de quelque crime. Ses cheveux se hérissèrent d'épouvante sur son front, et il balbutia, en claquant des dents :

—Vous saviez donc, capitaine, qu'il y avait un cadavre dans cette caisse?

Le capitaine éclata de rire, en homme qui fait une excellente plaisanterie et, gravement, il continua à défaire les autres planches.

Le prétendu cadavre se remuait et prononçait des paroles dans une langue incompréhensible.

—Sortez donc, tarteifle! s'écria le capitaine.

Et il aida l'habitant de la caisse à se faufiler à quatre pattes par l'étroite ouverture.

Un personnage bizarre apparut; il avait la barbe et les cheveux longs et gris, de solides lunettes de cuivre sur le nez et un air doctoral; il ne portait d'autre vêtement qu'une sorte de caleçon et une vieille touloupe de peau de mouton qui lui tenait lieu sans doute de chemise, de pantalon et de gilet; on apercevait son torse couvert d'une toison épaisse et grise, comme celui d'un vieil orang-outang.

Le capitaine et son second rirent d'abord de tout leur coeur à la vue de ce phénomène, puis Wilhelm Van Block—les affaires sont les affaires—tira de sa poche sur lequel se trouvait une liste de noms, et il dit en russe—langue qu'il avait fini par parler à peu près correctement.

—C'est vous, sans doute, l'honorable docteur Stépan Rominoff, que je suis chargé de transporter en Amérique ?

—Parfaitement!...

—Je suis le capitaine Van Block.

—Eh bien, capitaine, vous seriez le plus aimable des hommes si vous vouliez bien me faire donner quelque chose à manger. Il y a trente-six heures que je suis dans cette caisse, et non seulement je suis atrocement courbaturé, mais je meurs de faim, car je n'avais emporté avec moi que deux petits pains de seigle et une gourde pleine de thé froid.

Le capitaine trouvait son nouveau passager des plus réjouissants.

—Mon vieux Karl, dit-il à son second, conduis ce brave docteur à la cuisine et fais-lui servir une bonne gamelle de haricots rouges avec une saucisse. Il doit en rester du repas de l'équipage et, quand il sera rassasié, tu chercheras dans ma garde-robe s'il n'y a pas une culotte et une chemise qui puissent lui convenir; il fait frais et, quoi qu'il ait l'estomac plus velu que le dessus d'une vieille malle, il pourrait empoigner une fluxion de poitrine.

—Bien, capitaine!

Mais le docteur était revenu sur ses pas et, avec une gravité que son étrange équipement rendait des plus comiques:

—Capitaine, dit-il, j'accepte volontiers les haricots rouges et le pain, mais je refuse la saucisse, et je n'ai besoin ni de culotte, ni de chemise

—N'ayez pas peur d'être indiscret, dit le Hollandais, mais vous ne pouvez rester en pareil équipage.

—Sachez, capitaine, que je suis patriarche de la nouvelle secte des "vitalistes mystiques"; nous réduisons les besoins de la vie à leur minimum. Comme la nature nous l'indique, nous

marchons aussi nus que possible et notre santé s'en trouve très bien. Nous mangeons de préférence des fruits, des racines, toutes choses qui ne coûtent la vie à aucun animal...

—Vous m'expliquerez cela plus tard, répliqua le capitaine abasourdi, ne discourez pas tant et allez manger!

Le patriarche des vitalistes mystiques disparut dans la direction des cuisines et Wilhelm que ce début avait mis en appétit de curiosité, commença activement à défaire la seconde caisse.

Il en sortit une dame d'un embonpoint considérable et qui déclara se nommer Ivanovna Rominoff, l'épouse légitime de l'apôtre. Elle était d'ailleurs dans une toilette aussi débraillée et aussi sommaire que son seigneur et maître dont elle partageait les principes.

—Ah çà! se dit le capitaine en attaquant la troisième caisse, qu'est-ce que c'est que ces phénomènes-là? Ça va devenir drôle à bord, s'il y en a beaucoup comme ceux-là! Après tout, je m'en moque, je suis largement payé par le comité terroriste de Lausanne, pour transporter ces étrangers bipèdes sur le territoire de la libre Amérique, c'est un fret comme un autre.

Tout en monologuant ainsi, Wilhelm Van Block avait procédé à l'ouverture de la troisième caisse. Cette fois, elle recélait un personnage long, maigre et efflanqué, encore porteur de l'uniforme gris du bagne; ses traits présentaient le type cosaque le plus accusé. Son nez était épaté, ses pommettes saillantes et ses petits yeux obliques et bridés comme ceux des Chinois. Sa physionomie respirait la naïveté et la candeur.

—Eh bien, demanda le capitaine après l'avoir toisé de la tête aux pieds, est-ce que vous faites aussi partie de la secte des végétariens sans culottes?

—Non, répliqua le cosaque en faisant le salut militaire, j'aime beaucoup la viande et je ne demande pas mieux que de revêtir un costume autre que celui-ci.

—Bon, fit le capitaine, mais pourquoi êtes-vous au bagne?

—Pour une peccadille. Un jour que j'avais bu un peu trop de vodka, j'ai jeté un de mes officiers dans les latrines. J'ai failli être fusillé, mais notre petit père le tsar m'a fait grâce et m'a envoyé aux usines de vert-de-gris

—Tu me fais l'effet d'un bon diable; comment t'appelles-tu?

—Ivan Rapopoff!

—C'est bon, va à la cuisine, dit le Hollandais en pointant le nom du cosaque sur son carnet, comme il l'avait déjà fait pour les deux précédents.

A ce moment, un coup de canon retentit dans le lointain, puis un second. Le cosaque regarda le capitaine hollandais avec une certaine émotion.

—Qu'est-ce que c'est que ça? demanda ce dernier.

Rapopoff ne répondit pas tout d'abord. Il compta les coups de canon sur ses doigts.

—Treize, dit-il enfin. C'est le signal que l'on fait quand des galériens viennent de s'évader.

—Bah! fit Wilhelm avec insouciance. On n'aura pas l'idée de me soupçonner. Je suis honorablement connu à Wladivostok ; d'ailleurs, il serait bien tard pour me poursuivre, et la nuit vient. Demain, nous serons loin d'ici.

Le cosaque manifesta sa joie par un pied de nez irrévérencieusement adressé au petit père le tsar et aux principaux dignitaires de l'Empire, puis, à son tour, il gagna la cuisine.

Wilhelm, que cette besogne commençait à ennuyer, se fit aider par les matelots pour ouvrir les onze autres caisses qui, comme les trois premières, recélaient chacune un prisonnier.

Les femmes étaient en nombre dominant. En y comptant Mme Rominoff, il y en avait dix en tout, et toutes les dix, affiliées à la secte du prophète vitaliste, étaient dans le même état de négligence et de quasi-nudité.

Leur corps était endurci contre le froid par une longue habitude. Malgré la rigueur de la température, elles prenaient tous les jours un bain glacé sans même contracter un simple coryza.

La plupart étaient de robustes matrones dont la laideur était une sérieuse garantie de vertu; mais quelques-unes étaient jeunes et jolies. Wanda, Fedorowna, Maslowa, Katinka et Staniska, avant de se convertir aux doctrines vitalistes, qui avaient amené leur emprisonnement, avaient été enfermées dans une "prison" de jeunes filles vicieuses et s'en étaient évadées. Elles conservaient de leur ancienne existence une liberté d'allures et de langage qui faisait un joyeux contraste avec la mine pédantesque et les doctorales paroles du prophète Stépan Rominoff.

Il n'y avait donc, outre le prophète et le cosaque, que deux hommes. L'un d'eux, un petit vieillard à l'air aimable et souriant, aux façons pleines de politesse, n'avait pas son pareil pour fabriquer des bombes à la panclastite, munies d'un mouvement d'horlogerie qui amenait l'explosion à heure fixe ; en dehors de cette manie, qui lui avait valu, à maintes reprises, le fouet et la prison, Serge Danicheff était un homme inoffensif et doux, et c'était un véritable plaisir de l'entendre parler du bonheur de l'humanité future, régénérée par le progrès.

Galitzine, son compagnon, appartenait aussi à la secte des terroristes ; mais il était sombre, silencieux, ne prononçait pas quatre paroles par jour. Il avait été condamné à vingt ans de bagne pour avoir tenté de faire sauter un train dans lequel se trouvait le tsar, et s'il n'avait pas été pendu ou knouté, c'est que l'accusation n'avait pu établir les faits d'une manière suffisante.

Le capitaine Wilhelm Van Blook installa le prophète et ses disciples dans une grande cabine de l'entrepont et ne s'occupa plus d'eux, mais il retint à dîner à sa table le cosaque et les deux terroristes qui lui avaient paru les plus sociables de la bande. Le Hollandais, en leur faisant les honneurs de sa table, ne manqua pas de leur poser une foule de questions au sujet de leur évasion.

Lui-même ne savait rien, ou presque rien; un matin, un inconnu était venu le voir de la part, disait-il, du comité terroriste de Lausanne, et lui avait expliqué qu'à son prochain voyage, quatorze des caisses de dynamite dont il prendrait livraison renfermeraient des prisonniers évadés; la somme offerte était assez considérable, et Wilhelm ne s'était fait aucun scrupule d'accepter; bien au contraire, il considérait à juste titre comme une oeuvre méritoire le fait d'arracher quelques malheureux aux tortures des bagnes sibériens.

Mais, ce qui le surprenait, c'était le choix même des prisonniers rendus à la liberté; il s'était attendu à recevoir à son bord de sinistres et mystérieux conspirateurs, et c'étaient un vieux maniaque et une troupe de femmes plus ou moins détraquées, que l'on ar-

rachait à la captivité à si grands frais.

Serge Danicheff, le fabricant de bombes, ne put s'empêcher de sourire:

—Je vais, fit-il, en remplissant jusqu'au bord son verre de genièvre hollandais, vous donner l'explication de cette anomalie; une évasion comme la nôtre coûte très cher.

—Dame, interrompit le capitaine, c'est qu'on court des risques; chacun tient à sa vie et à sa liberté, et on n'aventure des biens aussi précieux que moyennant un bénéfice qui en vaille la peine.

—Je sais cela, parbleu! Mais, si je dis que les évasions coûtent très cher, c'est pour vous expliquer qu'elles soient si rares. En Russie, avec de l'argent, on fait tout ce qu'on veut; si les terroristes avaient à leur disposition des capitaux plus considérables ils ne resteraient pas longtemps sous les verrous.

—Vous êtes donc un gros capitaliste? demanda le capitaine.

—Pas du tout; la personne qui a fait les frais de notre évasion est la vieille comtesse Alexandra Basileff, cousine du tsar, et riche à plusieurs millions de roubles. Cette vieille toquée, que la police laisse tranquille à cause de son illustre parenté, est une disciple fanatique du prophète Stépan Rominoff; elle n'a reculé devant aucune dépense pour le sauver, lui et les femmes.

—Mais vous autres?

—On nous a emmenés par-dessus le marché, parce qu'il fallait quelques hommes solides pour vider les caisses de dynamite et franchir les murailles du pénitencier. C'est pour cela qu'on nous a mis du complot; ce n'est pas ces fainéantes et ces poltronnes et leur apôtre—qui, dans son genre, est aussi fainéant et aussi poltron — qui auraient eu le courage de faire ce que nous avons fait. Une fois que nous avons eu franchi les murs, et que nous avons eu trouvé le chemin de la gare, en pleine nuit, il a fallu fracturer la porte du hangar où se trouvait le wagon, ouvrir les caisses au péril de notre vie et aller jeter les cartouches de dynamite dans la rivière. Je vous assure que le prophète Rominoff ne faisait pas le fier, à ce moment-là!

—Je comprends cela, fit le capitaine, mais, une fois entrés chacun dans votre boîte, comment avez-vous fait pour rétablir le cachet impérial?

—Nous avions pris nos précautions. Il y avait, parmi les employés de la gare, un terroriste qui avait pris à l'avance l'empreinte des cachets avec de la cire. En moins d'une heure tout a été terminé ; nous sommes arrivés juste à temps, la cire était encore chaude quand on a attelé notre wagon à un train rapide.

—On n'a dû découvrir notre fuite que le matin, dit à son tour le cosaque Rapopoff, et je suis bien certain qu'on n'a pas eu l'idée que nous avions pu prendre le train. On a dû perdre beaucoup de temps à battre la steppe et la forêt pour nous chercher.

—Allons, tout va bien! dit gaiement le capitaine. Cela s'est mieux passé que je n'aurais osé l'espérer! Je sais comment arranger la chose pour mon propre compte, une fois arrivé au Klondyke. Je dirai qu'un commencement d'incendie m'a forcé de jeter à la mer un certain nombre de caisses; c'est un cas prévu dans mon traité avec l'entrepreneur des mines. A votre santé, messieurs les évadés!

On but une dernière rasade, puis tout le monde regagna sa cabine. Les

Russes avaient le plus grand besoin de repos.. Leur long séjour dans les caisses leur avait courbaturé tous les membres. Ils étaient aussi endoloris que s'ils venaient de recevoir le knout, ou tout au moins une volée de coups de bâton.

Le lendemain et les jours suivants, "la Belle Dorothéa" fut favorisée par un temps superbe ; laissant derrière elle l'empire du Soleil levant, elle fit route dans la direction du nord-est. Le capiaine Van Blook, pour lequel ce voyage représentait un bénéfice considérable, était d'une humeur charmante, et il se montrait plein d'attentions pour ses bizarres passagers.

Les Russes n'étaient pas moins satisfaits. Le prophète vitaliste et ses adeptes femelles se réjouissaient d'avance de la vie heureuse qu'ils allaient mener en Suisse, dans un beau parc appartenant à la comtesse Basileff et où ils pourraient vivre à l'état de nature, sans que personne songeât à les déranger; le cosaque et les deux terroristes se proposaient de gagner Paris, où leurs camarades les révolutionnaires étaient en grand nombre et s'ingénieraient à leur dénicher quelque emploi.

Tous, en somme, se dédommageaient de la mauvaise nourriture et des fatigues du bagne en faisant quatre repas par jour et en dormant douze heures sur vingt-quatre.

Le brave cosaque Rapopoff faisait la joie des matelots par le goût déterminé dont il faisait preuve pour les alcools et les corps gras, sous quelque forme qu'ils se présentassent. A plusieurs reprises, on lui fit absorber de l'huile provenant des machines, sous prétexte que c'était un tonique souverain pour la poitrine, et il n'était pas de jour qu'il n'absorbât quelques petits verres d'alcool à brûler, qu'il déclarait excellent et qu'il dégustait en connaisseur.

Commencé de façon si favorable, la traversée s'annonçait comme des plus heureuses, et une des plus rapides que le capitaine Wilhelm Van Blook eût faites depuis longtemps. Six jours s'étaient écoulés ainsi sans qu'il se produisit d'incident digne de remarque.

Un soir, vers dix heures, le capitaine fumait tranquillement sa pipe à l'arrière, lorsque le matelot de vigie cria: "Terre à bâbord!"

Le capitaine eut un tel geste de surprise que sa pipe, une superbe pipe de kummer parfaitement culottée s'échappa de ses lèvres et alla rouler sur le pont où se cassa en deux morceaux.

—Terre? répétait-il. Il n'y a pas de terre dans ces parages-ci. J'ai encore examiné ma carte, il y a une heure. Cet homme est fou, ou bien il a trop bu de genièvre!

Le capitaine avait pris dans sa poche de côté une de ces fortes lunettes marines que l'on appelle lunettes de nuit, et il explorait l'horizon.

Au bout d'une minute, il fut bien forcé de reconnaître que l'homme de vigie n'était ni ivre, ni dément. A deux ou trois milles, dans la direction du nord-ouest, il voyait se profiler une terre aux promontoires escarpés. Il pensa d'abord qu'il se trouvait en face d'un vaste iceberg ; mais en continuant avec plus d'attention son examen, il distingua des lumières, et même, à ce qu'il lui sembla, des édifices.

Le capitaine n'en revenait pas. Il descendit à sa cabine où se trouvait la carte où il pointait chaque jour le chemin parcouru par le navire; cette carte, bien que toute récente, ne portait aucune trace d'île ou de terre quelconque.

—Voilà qui est inouï, se dit-il très intrigué. Je n'ai pourtant commis aucune erreur de route; le temps s'est maintenu au beau. Je n'y comprends absolument rien!...

Prudemment, il donna l'ordre au mécanicien de ralentir la vitesse et au timonier de gouverner de façon à côtoyer à grande distance la terre inconnue.

La "Belle Dorothéa" commença donc à contourner les rivages de cette terre mystérieuse; mais d'assez loin pour éviter les bas-fonds et les écueils.

Bientôt, toutefois, en dépit de ces précautions, le vapeur alla donner de l'avant contre un roc caché sous l'eau, et le navire talonna à plusieurs reprises contre le récif avec un bruit sourd.

On fit machine en arrière; étant donné la faible vitesse du navire et le peu d'agitation de la mer, la collision n'avait eu aucune conséquence, mais le capitaine n'était plus rassuré. Il comprenait que, pour une raison quelconque, il se trouvait dans des parages non reconnus par les ingénieurs hydrographes et inexactement portés sur les cartes. Il fallait donc agir avec la plus grande circonspection.

Il fit mettre à la mer une chaloupe; deux matelots y descendirent; ils devaient, la sonde en main, éclairer la marche du vapeur en s'assurant qu'il y avait assez de fond pour un navire de ce tonnage.

C'est dans ces conditions que l'on parcourut encore environ un demi-mille.

Mais, tout à coup, il se produisit une violente détonation, la chaloupe et le vapeur lui-même furent lancés en l'air, élevés au sommet d'une montagne d'eau.

Cramponné à un cordage, le capitaine Wilhelm avait eu le temps de voir la chaloupe réduite en mille pièces par l'explosion.

—Il n'y a qu'une torpille qui puisse faire cela, murmura-t-il, grelottant de peur à la pensée des caisses de dynamite qui se trouvaient dans sa cale.

Dans cette seconde rapide, il entrevit ce qui se serait passé, si, au lieu de la chaloupe, c'était le vapeur lui-même qui eût heurté de son avant le détonateur de la torpille.

En cet instant, un choc terrible fit résonner la coque de fer de la "Belle Dorothéa" dans toutes ses membrures; la montagne d'eau soulevée par l'explosion avait lancé le vapeur avec une inouïe brutalité sur un groupe de récifs où il demeurait maintenant immobile, légèrement penché sur le côté.

Wilhelm Van Blook essuya la sueur qui ruisselait de son front.

—Nous l'avons échappé belle! murmura-t-il. C'est un vrai miracle que mon navire n'ait pas éclaté comme une simple fusée.

Cependant les Russes et les matelots se démenaient sur le pont. Les femmes et le patriarche poussaient des cris de terreur.

—Il y a une voie d'eau près de la quille, déclara Karl. Nous coulons. Il y a déjà deux pieds d'eau dans la cale !

—Non, dit le capitaine hollandais, le danger n'est pas si grand que tu crois! Le vapeur est maintenu entre les rochers comme une pièce de bois entre les deux montants d'un étau, nous ne pouvons pas couler! Et, dans quelques heures, quand il fera jour, nous gagnerons la terre, qui n'est pas éloignée. Personne ne court aucun danger; seulement, mon navire est perdu!

—Tenez, capitaine, s'écria tout à coup un des matelots, on dirait que l'on vient à notre secours!

Le bras étendu dans la direction de la terre, il montrait des lumières qui allaient et venaient sur le rivage. Tout à coup, un foyer électrique s'aluma et le triangle d'aveuglante clarté d'un projecteur oscilla quelque temps sur la mer jusqu'à ce qu'il eût rencontré l'endroit où était échoué le vapeur.

A cette clarté inattendue, on distinguait nettement des maisons, puis une foule d'hommes qui couraient en gesticulant sur le rivage.

—Je crois, dit le capitaine, que nous n'aurons même pas à attendre jusqu'à demain. On dirait que ces gens-là font des préparatifs pour venir à notre secours. Mais ce n'est pas une raison pour laisser la mer envahir la cale. Que Karl prenne avec lui deux ou trois hommes et qu'il tâche d'aveugler, tant bien que mal les voies d'eau en clouant des toiles goudronnées et suiffées et en vissant, s'il y a moyen, une ou deux plaques de tôle.

Pendant qu'il exécutait ces ordres avec une hâte fébrile, Wilhelm Van Block, demeuré tout pensif sur le pont, cherchait vainement comment pouvait s'appeler cette île qui ne se trouvait marquée sur aucune carte ; mais, tout en réfléchissant, il ne perdait pas de vue le rivage maintenant éclairé d'une vive lueur. Il vit des hommes, coiffés de vastes chapeaux de feutre, mettre à la mer une yole qui gouverna de manière à venir accoster le vapeur naufragé.

Six rameurs faisaient voler la légère embarcation sur les flots tranquilles, et, à mesure qu'elle approchait, les gens du vapeur remarquaient la tournure spéciale de ces rameurs qui portaient une sorte d'uniforme: chapeaux de feutre à larges bords, relevés sur le côté et décorés d'un insigne rouge, et solides vêtements de cuir noir; seul, celui qui tenait la barre était entièrement vêtu de rouge.

—On dirait des boërs! fit le capitaine hollandais.

—Non, dit Karl, c'est plutôt l'uniforme de quelque milice canadienne.

—En tout cas, ils n'ont pas l'air d'avoir de mauvaises intentions.

—C'est ce que nous allons voir!

La yole, pendant ce temps, était venue se ranger le long du vapeur, l'homme rouge qui tenait la barre monta seul sur le pont. Il portait la barbe longue et ses traits un peu rudes, exprimaient l'énergie et le sang-froid. Aussitôt à bord, il demanda le capitaine et, après l'avoir salué, s'informa des circonstances dans lesquelles avait eu lieu le naufrage.

Wilhelm Van Block s'empressa de lui donner les explications nécessaires en insistant sur la dangereuse présence à bord des caisses de dynamite, mais sans souffler mot des évadés russes. Il termina en demandant quel était le nom de l'île sur les côtes de laquelle ils venaient d'échouer, s'étonnant qu'elle ne figurât pas sur les cartes officieles.

L'homme rouge eut un imperceptible sourire.

—Capitaine, répondit-il, cette île s'appelle l'île Saint-Frederick; elle est marquée sur certaines cartes, mais ses parages sont si peu fréquentés qu'elle a échappé, il est vrai, à l'attention de pas mal de géographes. Cette île, d'ailleurs, forme un petit Etat indépendant sous le protectorat des Etats-Unis d'Amérique.

"En cas de guerre avec le Japon, ce serait une station navale des plus utiles; elle a été fortifiée par des ingé-

nieurs américains et, comme vous venez d'en faire l'expérience à vos dépens, elle est protégée par une ceinture de mines sous-marines et de torpilles dormantes.

—Dans ce cas, répliqua le capitaine avec mauvaise humeur, c'set l'administration de votre île qui est fautive. Les règlements maritimes internationaux veulent que, quand il existe des mines sous-marines de ce genre, leur présence soit signalée aux navigateurs par des balises ou des bouées très apparentes.

—C'est possible, mais comme l'île Saint-Frederik ne se trouve sur la route d'aucun navire, nous n'avions pas jugé utile de prendre cette précaution.

—C'est un tort, et je suis en droit de vous faire un procès.

—Je vous conseille de vous en abstenir, reprit l'homme rouge avec un peu d'ironie, votre procès serait perdu d'avance; mais je vous propose de vous aider à renflouer votre navire et je vous offre, chez nous, l'hospitalité la plus large et la plus cordiale.

—Nous pourrons nous entendre, à ce que je vois. Je vais profiter de votre offre immédiatement.

—Il serait très imprudent, en effet, à vous, de passer même une seule nuit dans un navire chargé de matières détonantes, dont un coup de ressac peut déterminer l'explosion.

Cette conversation avait eu lieu en anglais, et les Russes n'y avaient à peu près rien compris. Ils avaient seulement deviné qu'on allait les conduire à terre et ils en étaient enchantés.

Le transport des naufragés commença immédiatement Il ne fallut pas faire moins de cinq voyages pour mener à terre l'équipage et les passagers de la "Belle Dorothéa".

Le capitaine Wilhelm allait monter le dernier dans la yole, lorqu'il s'avisa, tout à coup, qu'il n'avait pas aperçu le cosaque Rajopoff; il supposa que le malheureux avait été enlevé par l'énorme vague soulevée par la torpille et avait été noyé, mais il fallait s'en assurer. On chercha et on finit par trouver le pauvre diable dans sa cabine.

Au moment de l'explosion il avait été jeté hors de sa couchette, si malheureusement qu'il s'était brisé une jambe. On le transporta dans la yole avec toutes sortes de précautions.

—Ce ne sera rien, dit l'homme rouge qui avait repris sa place à la barre du gouvernail, nous avons dans l'île un savant de premier ordre, M. Bondonnat, qui se fera un véritable plaisir de le soigner et de le guérir.

Le capitaine Wilhelm se félicitait déjà d'avoir mis en sûreté son équipage et ses papiers, lorsqu'en levant les yeux il aperçut, à la clarté des globes électriques, un mât à signaux planté au sommet d'une colline. Au haut de ce mat se déployait un large pavillon qui portait, sur champ noir, une main couleur de sang; ce drapeau, si semblable à celui des pirates et des écumeurs de mer, lui fit froncer le sourcil. Il se tourna vers l'homme rouge qui l'observait d'un air railleur.

—Quel est, lui demanda-t-il, le nom de l'Etat indépendant qui s'est installé dans cette île?

—Capitaine, cette île que les géographes allemands appellent l'île St-Frederik, nous l'appelons, nous, "l'île des Pendus", et elle est la propriété des lords de la Main Rouge au nom desquels je vous fais prisonnier!

Le capitaine Van Blook jeta un regard autour de lui. De tous côtés il était entouré par des hommes armés.

Toute résistance eût été inutile. Bien souvent, au Kolndyke, il avait entendu parler de cette association de la Main Rouge qui terrifiait toute l'Amérique. Il se demanda avec angoisse ce qui allait advenir de lui et de ses compagnons; mais Wilhelm était courageux, il ne laissa rien deviner de ses impressions.

—C'est bon, dit-il froidement.

Et, s'adressant directement à l'homme rouge:

—Puis-je savoir quelle est votre qualité dans ce nouvel Etat?

—J'exerce, au nom des lords, les fonctions de gouverneur de l'île et de commandant de la garnison, et je me nomme Job Fancy!

Quelques instants plus tard, les naufragés, rangés deux par deux, étaient entraînés sous bonne escorte dans l'intérieur de l'île.

## CHAPITRE II

### Garves événements à l'île des Pendus

Le cosaque Rapopoff, à cause de sa blessure, avait été séparé du reste des naufragés. Il passa la nuit dans une petite cahute situé près du rivage, où on lui installa un matelas de varech et, le matin, deux hommes le placèrent sur un brancard et l'emportèrent jusqu'à une maison de bois protégée par un double rempart de palissades qui se trouvait à une certaine distance du lieu de l'atterrissement.

Des sentinelles, vêtues de cet étrange uniforme qui les faisait ressembler à des boërs, montaient la garde devant l'habitation.

On traversa une cour, puis une grande salle entourée d'armoires vitrées qui contenaient des flacons et des objets de métal brillant dont le cosaque ne put deviner l'usage; enfin on déposa le blessé dans une petite chambre uniquement meublée d'un lit de fer, d'une table et d'une chaise. Elle prenait jour par une fenêtre munie de gros barreaux, d'où le cosaque inféra tout de suite qu'il ne s'était échappé d'une prison que pour entrer dans une autre.

On le laissa seul quelques instants, puis le commandant Job Fancy entra, suivi d'un vieillard à la physionomie pleine de bonté; son front très haut était ombragé par une chevelure d'un blanc de neige et, quoique son visage fût empreint d'une profonde mélancolie, il y avait dans ses yeux clairs un charme souriant et ses traits, qu'encadraient de vastes favoris, blancs comme les cheveux, respiraient l'intelligence, la sérénité et la bonhomie.

Autant l'homme rouge, dont la face n'exprimait qu'une brutale énergie, était, d'instinct, antipathique à Rapopoff, autant il se sentit de confiance pour le vieillard qui s'avançait vers son lit, vêtu d'une longue blouse de laboratoire et portant sous le bras une trousse de chirurgien.

—Voilà le blessé dont je vous ai parlé, dit le commandant Job. Je suis certain, monsieur Bondonnat, qu'avec votre immense science, ce sera pour vous la chose la plus facile du monde que de le remettre sur pied.

—Nous allons voir cela, dit le vieillard.

Et il se mit en devoir d'examiner la jambe blessée.

—Hum, fit-il au bout de cinq minutes, ce n'est pas très grave, une fracture simple du péroné. Nous allons tâcher de la réduire, mais il faudra me procurer des planchettes, du plâtre à modeler et tout ce qui est nécessaire pour poser un appareil.

—On va vous envoyer tout cela, cher maître, dit le commandant d'un ton respectueux ; je laisse donc ce brave moujik confié à vos soins. Il occupera cette chambre qu'habitait avant lui ce coquin de Peau-Rouge, qui nous faussa compagnie en même temps que lord Burydan.

A cette allusion, que M. Bondonnat comprenait parfaitement, le vieux savant soupira mélancoliquement. Le commandant Job s'était déjà retiré. Médecin et malade demeurèrent seuls.

M. Bondonnat demanda, d'abord en anglais, puis en français, au cosaque comment il se nommait et d'où il venait, mais Rapopoff à chaque nouvelle question secouait énergiquement la tête pour faire entendre qu'il ne comprenait pas.

—Suis-je assez étourdi, s'écria le savant, puisque c'est un cosaque, il doit parler russe, que diable!

M. Bondonnat était un remarquable polyglotte ; il lisait ou parlait couramment sept ou huit langues. Il réitéra donc sa question en russe et, cette fois, il eut la satisfaction de voir la physionomie de son malade s'éclairer d'un sourire. Une conversation s'engagea entre eux immédiatement.

Rapopoff raconta avec de minutieux détails toutes les circonstances de son évasion et du naufrage de la "Belle Dorothéa".

—Ecoutez, mon brave, lui dit M. Bondonnat, quand il eut terminé son récit. Il est tout à fait important que l'on ne sache pas ici que je connais le russe. Chaque fois qu'il y aura ici une autre personne, il faut faire mine de ne pas comprendre ce que je vous dirai.

—Mais pourquoi donc? demanda le cosaque en ouvrant de grands yeux.

—Parce qu'ici, vous êtes dans un repaire de bandits. L'île des Pendus n'est habitée que par des meurtriers et des voleurs, et je suis, comme vous, leur prisonnier. Ils m'ont arraché à ma famille et à mes amis pour me voler mes découvertes, et, jusqu'ici, toutes mes tentatives d'évasion ont échoué.

M. Bondonnat raconta ses étranges aventures au cosaque, vers lequel il s'était senti tout de suite entraîné par une sympathie naturelle.

Au bout de huit jours, médecin et malade étaient les meilleurs amis du monde. Rapopoff, dont la jambe était en bonne voie de guérison, commençait à se lever et déjà rendait au vieux savant d'appréciables services en qualité d'aide de laboratoire.

A la grande surprise de M. Bondonnat, le commandant Job n'était plus revenu. C'étaient des bandits subalternes qui apportaient chaque jour la nourriture des deux prisonniers.

Jamais le commandant n'était resté aussi longtemps sans venir au laboratoire, le vieux savant devina qu'il devait se passer, dans l'île, des événements graves.

Le cosaque semblait avoir été complètement oublié.

D'ailleurs, Rapopoff, avec cette espèce de fatalisme oriental qui fait le fond de l'âme russe, semblait se trouver très heureux de vivre en la compagnie du savant et ne se préoccupait nullement de l'avenir.

Laborieux, exact, docile, il se donnait beaucoup de mal pour se rendre utile dans le laboratoire; seulement, M. Bondonnat crut remarquer que certaines substances disparaissaient à vue d'oeil.

Un matin il eut la clé du mystère. Il trouva Rapopoff en train de déguster

une tartine de pain noir enduite d'un corps jaune et brillant. A côté de lui était un flacon d'alcool à brûler.

—Que mangez-vous donc là ? demanda M. Bondonnat tout ébahi.

Rapopoff montra du doigt un bocal qui portait l'inscription "vaseline boriquée" et il ajouta, en se passant la main sur l'estomac avec un sourire de gourmandise:

—Bon, ça, la vaseline, pour petit déjeuner du matin!

M. Bondonnat ne put tenir son sérieux en face de cet appétit barbare.

—Mais, mon pauvre Rapopoff, lui dit-il, vous allez attraper une inflammation d'entrailles. Manger des tartines de vaseline et boire de l'alcool de lampe, il faut que vous ayez un estomac d'autruche, mon ami!

—Alors, c'est mal ce que j'ai fait? demanda le cosaque consterné.

—Mais non; moi, ça m'est égal. Seulement, à force de goûter des substances que vous ne connaissez pas, vous finirez par vous empoisonner.

Rapopoff jura solennellement par la Vierge de Cazan et les apôtres Pierre et Paul de ne plus toucher à l'alcool et de ne plus manger de vaseline.

Le cosaque tint parole; mais il se rattrapa sur l'huile de ricin, ce qui causa de grandes inquiétudes à M. Bondonnat, car Rapopoff, entraîné par sa gourmandise, se purgea de façon tellement énergique que le savant le crut un moment attent du choléra. D'où nouvelle semonce et nouvelle interdiction.

A part ce léger défaut, commun à tous ses compatriotes, qui, de temps immémorial, ont eu un faible pour les chandelles et le trois-six, Rapopoff était le plus fidèle des serviteurs.

Un matin, M. Bondonnat, qui était descendu de bonne heure dans la cour du laboratoire, constata avec une profonde surprise que les sentinelles qui montaient ordinairement la garde en dehors des palissades, étaient absentes; c'était la première fois que les geôliers du vieux savant se relâchaient ainsi de leur vigilance. Il devait se passer quelque chose d'extraordinaire.

—Mon brave Rapopoff, dit M. Bondonnat au cosaque, tu vas sortir d'ici et te rendre jusqu'aux maisons que tu aperçois là-bas.

—Bien, petit père.

—Tu vas tâcher de savoir un peu ce qui se passe dans l'île; essaye de trouver quelques-uns de tes compagnons et, si tu le peux sans éveiller l'attention de la Main Rouge, amène ici le capitaine. En tout cas, dis-lui mon nom et apprends-lui qui je suis! Je trouverai peut-être moyen, grâce à lui, de faire parvenir une lettre à mes enfants et à mes amis de France.

—C'est entendu, petit père.

—Va, et sois promptement de retour. Je m'en rapporte à ton intelligence.

Rapopoff franchit l'enceinte des palissades, et, sans essayer de se cacher, se dirigea tranquillement vers les maisons, derrière lesquelles M. Bondonnat le perdit de vue.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée que le cosaque revenait, la mine consternée.

—Petit père, fit-il, il est arrivé un grand malheur. Le bateau est parti.

—Tu veux parler du navire qui t'a amené?

—Oui.

—Mais je croyais qu'il était à moitié démoli.

—Les gens de la Main Rouge l'ont réparé; beaucoup d'entre eux ont quitté l'île avec le capitaine hollandais, et ils ont laissé ici le pauvre cosaque.

Rapopoff avait les larmes aux yeux.

—Ne te désole donc pas, lui dit M. Bondonnat; cela t'ennuie donc bien de rester avec moi?

—Petit père, ce n'est pas cela que j'ai voulu dire.

—D'ici peu, je l'espère, nous parviendrons à nous évader; et je te promets de t'emmener avec moi en France.

Cette promesse sécha les larmes du cosaque qui rendit fidèlement compte de la mission dont on l'avait chargé; il avait trouvé les habitations situées près de la baie presque entièrement abandonnées. Il n'y restait plus qu'un vieux "tramp" octogénaire qui lui avait appris le départ des Hollandais.

—Comment se nomme-t-il? demanda M. Bondonnat.

—Je ne sais pas. Comme il ne parle pas le russe, c'est par signes, en me montrant l'endroit où le navire s'était échoué, qu'il m'a fait comprendre qu'ils étaient tous partis.

—C'est bien. Je vais moi-même aller voir ce vieillard. Si c'est celui que je crois, il me fournira tous les renseignements possibles.

Le savant endossa sa pelisse, se coiffa de sa toque de fourrure et, pour la première fois depuis qu'il habitait l'île des Pendus, il s'aventura en dehors de la palissade. Rapopoff l'avait suivi.

M. Bondonnat, prisonnier depuis de longs mois, considérait avec une vive curiosité le paysage qui l'entourait. Devant lui se trouvait un petit port où quelques canots étaient à l'ancre, et des maisons de bois de chétive apparence d'où partait une route bien empierrée qui s'enfonçait dans l'intérieur en contournant une colline couverte de bouleaux, de sorbiers et de saules d'un aspect chétif et rabougri.

A la porte d'une des maisons, un vieillard à cheveux blancs fumait paisiblement sa pipe assis sur un escabeau; il accourut joyeusement au-devant de M. Bondonnat, qui en peu de temps auparavant l'avait guéri d'un accès de goutte.

Ce vieillard était le doyen des bandits de la Main Rouge. Il avait quatre-vingt-deux ans passés et, depuis sa plus tendre enfance, il n'avait cessé d'être en lutte avec la société. Il avait été pendu et lynché tant de fois qu'il ne s'en rappelait même plus le nombre exact.

Malgré tant de fatigues et d'aventures, il possédait encore une santé excellente, mangeant avec appétit et, comme il se plaisait à le répéter, trouvant encore que le whisky était une bonne chose.

Il salua respectueusement M. Bondonnat, qui lui demanda des nouvelles de sa santé.

—Je vous remercie. On est toujours solide au poste. Grâce à la bonté de Messieurs les lords, je jouis d'une vieillesse heureuse et tranquille.

Il allait entamer un de ces longs récits dont il était coutumier, mais M. Bondonnat, impatient d'avoir des nouvelles, l'interrompit, en allant droit au fait:

—Es-il vrai, père Marlyn, que le navire hollandais soit parti?

—Oui, monsieur, fit le vieillard en poussant un soupir. Ah! il se passe ici de drôles de choses! Je ne sais ce que vont dire les lords de la Main Rouge lors de leur prochain voyage, mais je

crains bien que tout cela ne vienne à se gâter!

—Qu'y a-t-il donc? demanda le savant, dont la curiosité était vivement excitée par ce préambule.

—Eh bien, la majeure partie de la garnison a pris la fuite avec les Hollandais, le capitaine Job Fancy en tête.

—Pas possible!

—C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire! fit le vieux bandit en secouant la tête. Ce Job n'était pas décidément un homme aussi sérieux que ses prédécesseurs, M. Slugh, M. Sam Porter, auxquels les lords ont donné de l'avancement. Il ne songeait qu'à boire et à organiser toutes sortes de complots.

M. Bondonnat écoutait de toutes ses oreilles. Il comprenait qu'il allait apprendre des choses de la plus haute importance.

—Oui, reprit le père Marlyn, ils sont partis! Vous savez qu'il y a ici une fabrique de banknotes et de fausse monnaie; chacun d'eux s'en est pourvu largement, et je crois qu'ils doivent gagner l'Alaska, où ils pensent pouvoir écouler leur marchandise chez les mineurs et les aventuriers de tous pays qui travaillent aux placers.

—Vous n'avez pas eu l'idée d'aller avec eux?

—Ma foi, non. Je finirai mes jours ici. A mon âge on n'aime pas le changement. D'ailleurs, n'eût-ce pas été montrer la plus noire ingratitude envers les lords qui ont eu tant de bonté pour moi?

Ces révélations remplissaient de joie le coeur de M. Bondonnat. Il comprenait que, désormais, il ne serait plus surveillé aussi étroitement, et qu'une évasion deviendrait peut-être possible. Il continua de questionner le vieux tramp.

—Oui, reprit celui-ci, la conduite de Job et de ses hommes est honteuse; non seulement ils se sont lesté les poches de faux dollars et de fausses bank-notes, mais encore ils ont tout pillé dans l'île avant de s'en aller. Ils ont emporté une quantité considérable de fourrures de phoque, de renard bleu et de plumes d'eiders. De plus, ils ont dévalisé les caves, l'arsenal, et raflé tous les objets de valeur qui se trouvaient dans le logement particulier des lords.

—Ce n'est pas très honnête, fit M. Bondonnat qui tenait à ne pas laisser tomber la conversation.

—C'est ignoble! Mais cela ne leur portera pas chance. La Main Rouge saura bien les dénicher n'importe où qu'ils soient cachés, et alors, gare à eux! La vengeance des lords sera terrible!

—En somme, combien reste-t-il à peu près d'hommes dans l'île?

—Une soixantaine, sans compter les Esquimaux, bien entendu, et les femmes russes.

—Les femmes russes ne sont donc pas parties?

—Non. Elles sont installées, avec leur prophète, dans une vallée de l'intérieur de l'île, et elles ont pris des amoureux parmi nos gens.

—Encore une question, fit M. Bondonnat, pourquoi vos camarades ne sont-ils pas tous partis avec le Hollandais?

—C'est que les uns ont eu peur de désobéir aux lords. Les autres sont des vétérans comme moi, qui ne demandent pas autre chose que de passer ici tranquillement leurs derniers jours. Puis il y en a qui espèrent que

la Main Rouge leur donnera de grandes récompenses pour leur fidélié.

M. Bondonnat prit congé du vieux bandit et, toujours suivi de son fidèle cosaque, s'engagea dans le sentier qui se dirigeait vers l'intérieur.

Il n'avait pas fait une centaine de pas qu'un étrange personnage se dressa devant lui. C'était un homme d'un certain âge, dont les cheveux gris flottaient en désordre sur les épaules ; sa barbe lui descendait jusqu'au milieu de la poirine, et, sauf une légère ceinture, il était complètement nu ; son nez camard était surmonté de solides besicles de cuivre, et il semblait humble et craintif.

M. Bondonnat se frotta les yeux pour voir s'il n'était pas le jouet de quelque hallucination; mais le cosaque faisait déjà des signes au nouveau venu, qui lui répondait avec un amical sourire.

—C'est M. Rominoff, expliqua-t-il. Vous savez, le prophète dont je vous ai parlé.

—Ah! fort bien! Je suis enchanté de faire sa connaissance ! Il va sans doute nous apprendre, lui aussi, des choses intéressantes.

Le prophète s'était avancé. Rapopoff fit les présentations et, tout ausitôt, la conversation s'engagea en langue russe; M. Bondonnat, le premier, exposa sa situation et raconta ses aventures; puis il pria son interlocuteur de lui dire les siennes.

—Ah! monsieur, dit tristement l'apôtre vitaliste, ce qui m'arrive est inimaginable. J'ai vraiment du malheur, et je suis heureux de rencontrer un homme comme vous, à qui je puisse confier mes peines. Ces bandits de la Main Rouge sont d'infâmes coquins!

—Je m'étonne que vous soyez resté parmi eux, au lieu de continuer votre voyage.

—Cela n'a pas été possible. Ces misérables se sont emparés des jeunes femmes que j'avais converties à ma doctrine, et se les sont appropriées ! Je dois dire, d'ailleurs, qu'elles ne se sont pas fait beaucoup tirer l'oreille pour devenir les compagnes de ces bandits.

—A votre place, je ne m'en serais plus occupé!

—C'est bien ce que je comptais faire; mais ces drôles ont capturé ma respectable épouse, Mme Rominoff, et l'ont, comme ses compagnes, fait servir à l'assouvissement de leurs passions brutales ; je ne pouvais abandonner ma femme dans une pareille circonstance, je suis donc resté.

—Je vous plains très sincèrement, dit M. Bondonnat qui, malgré la gravité de cette confidence, avait peine à s'empêcher de rire.

—Vous ne connaissez pas toute l'étendue de mon malheur! Ces misérables, au nombre de vingt-neuf, sont chacun, pendant dix jours, à tour de rôle, les époux d'une de mes élèves; la seule faveur qu'ils m'aient accordé par amour de l'égalité, c'est de me compter comme trentième, de sorte que je passe dix jours par mois seulement en compagnie de ma malheureuse épouse.

Après avoir reçu le juste tribut de condoléances que M. Bondonnat accorda à sa lamentable situation, le Russe raconta comment les bandits avaient forcé le capitaine Wilhelm, le revolver sur la tempe, à les emmener dans son navire; puis il ne résista pas au désir d'exposer à un savant aussi distingué que M. Bondonnat les grands traits de sa théorie vitaliste.

—Ce qui rend la vie de l'homme si courte, expliqua-t-il, et ce qui le rend lui-même si malheureux et si pervers, ce sont les raffinements maladifs qu'il a introduits dans sa manière de vivre. Je prêche, moi, le retour à la simplicité; pas de vêtements inutiles et malsains, pas d'aliments épicés et indigestes, pas de feu, pas de maison, voilà le secret du vrai bonheur! Ainsi, voyez, moi, je me porte comme un charme!

—Il me semble, objecta timidement M. Bondonnat, qu'il y a quelque exagération dans votre manière de voir.

—Nullement, répéta le prophète avec aigreur. L'homme nu devient d'une force et d'une beauté admirables, et la nature, comme elle le fait pour les autres animaux, ne tarde pas à recouvrir son corps d'un moelleux pelage naturel qui le défend contre la rigueur des saisons. Regardez, cette transformation a déjà commencé pour moi.

Et le prophète Rominoff montra, avec orgueil, sa poitrine velue que le capitaine Wilhelm Van Block avait comparée au-dessus d'une malle.

—De plus, continua-t-il avec véhémence, je couche toujours en plein air. Les maisons et les lits ne sont qu'une mauvaise habitude. J'ai vu, en Sibérie, des Kalmoucks dormir dans la neige par un froid de dix degrés, et ils ne se portaient pas plus mal, bien au contraire!

"Je n'allume jamais de feu et je ne mange jamais d'aliments cuits. Mon ordinaire se compose de fruits et de racines et, en cas de nécessité, de viande et de poisson crus.

—Et, jusqu'ici, demanda le docteur, aucune de vos adeptes n'est morte de pleurésie, de grippe ou de fluxion de poitrine?

—Nullement. Elles se portent à merveille, quoiqu'elles ne possèdent pas encore—mais cela ne tardera guère—l'épaisse fourrure dont la nature a doué tous les animaux des pays froids. Il est vrai que le climat de cette île est beaucoup plus tempéré qu'on ne pourrait le croire, étant donné sa latitude.

"Cela doit tenir à l'existence d'un courant marin très chaud venu des régions équatoriales.

"Je vous ferai visiter le vallon où habitent mes dix élèves et leur trente époux; vous verrez qu'au point de vue de la végétation, aussi bien qu'à d'autres égards, c'est un vrai paradis terrestre.

—J'irai voir cela, oui, mais pas aujourd'hui, et, tenez, il me vient une idée, accompagnez-moi jusqu'à mon laboratoire.

—Je veux vous faire un cadeau. Vous vous êtes plaint tout à l'heure de l'insuffisance du système pileux chez vos adeptes. Je vais vous donner un élixir composé par moi et grâce auquel, en peu de jours, j'en réponds, vos charmantes élèves seront pourvus d'un vêtement naturel aussi chaud et aussi moelleux que celui que possède la chèvre du Thibet ou même l'ours blanc.

Le prophète Stephan Rominoff accepta cette offre avec une vive gratitude, et il quitta le laboratoire chargé d'une bonbonne remplie du précieux élixir capillogène découvert par M. Bondonnat.

Resté seul avec le cosaque, le vieux savant lui déclara qu'il allait profiter du relâchement de la surveillance et commencer le jour même à faire les préparatifs d'une évasion qui devait avoir les plus grandes chances de succès.

CHAPITRE III

**Le musée secret**

Dès lors, une existence toute nouvelle commença pour M. Bondonnat. Il ne revit aucun "tramp" en faction devant la porte de son laboratoire. On avait renoncé à le surveiller; on le négligeait tellement qu'à plusieurs reprises, on oublia de lui apporter à manger.

Le vieux savant dut se faire conduire, par le père Marlyn, jusqu'à l'endroit où se trouvait le nouveau commandant, un certain Mongommery, que M. Bondonnat avait eu aussi l'occasion de guérir d'un commencement de "delirium tremens".

Mongommery était un personnage insouciant et aussi paresseux qu'il était ivrogne. Sa manière de voir se résumait dans une formule qui répondait à tout, et qu'il répétait cent fois dans la journée: "ne compliquons pas les choses".

—Savez-vous, monsieur Bondonnat, dit-il au savant, que cela fait un grand dérangement d'aller vous porter à manger deux fois par jour!

—Je ne puis pourtant pas mourir de faim. Si je vous embarrasse, rendez-moi la liberté.

—Ça, c'est une autre affaire. Ne compliquons pas les choses. Le cosaque ira deux fois par jour chercher vos vivres à la cantine.

Et Mongommery ajouta, à la grande satisfaction de M. Bondonnat:

—Il y a des camarades qui auraient voulu que je vous boucle plus étroitement, mais à quoi bon! Ça m'est égal que vous connaissiez l'île, puisque vous devez probablement y finir vos jours, et je ne serai pas si bête que mon prédécesseur, Sam Porter, qui avait laissé un aéroplane à votre disposition! Il ne faut rien compliquer. Je suis bien sûr, moi, que vous ne vous évaderez pas d'ici.

M. Bondonnat se sépara du nouveau commandant, qui voulait à toute force lui faire boire un verre de whisky, dans des termes presque cordiaux; le savant était enchanté d'avoir reconquis une liberté relative, et il en usa, ce jour-là et les suivants, en entreprenant, en compagnie de son fidèle Rapopoff, d'interminables promenades d'exploration dans l'intérieur de l'île.

Il fut surpris de voir que ce territoire, qu'il avait cru stérile, abondait en richesses de toutes sortes et qu'il était parfaitement outillé, fortifié et organisé.

Dans la région du nord, qui comprenait une vaste baie parsemée d'îlots rocheux, se trouvait la colonie des phoques à fourrures, soignés par une centaine d'Esquimaux qui s'occupaient aussi de la pêche et de la préparation des peaux. Leurs cahutes de gazon formaient un pittoresque village au fond de la baie. M. Bondonnat avait soigné quelques-uns de ces pauvres sauvages, aussi l'accueillirent-ils avec enthousiasme.

Plus tard, il visita, au centre de l'île, un véritable village où se trouvaient les casernes des "tramps", maintenant presque vides, l'arsenal, les magasins de vêtements, de vivres et de munitions; il vit aussi, à peu de distance de son laboratoire, le luxueux cottage réservé aux lords de la Main Rouge, quand ils séjournaient dans l'île.

Il n'y eut que la partie sud qu'il ne put traverser, car c'était là que se trouvaient l'atelier des faussaires et les fabriques de banknotes et de faux dollars; enfin, il inspecta les batteries de

canons dernier modèle installées sur les hauteurs et qui mettaient l'île en état de soutenir un long siège.

Mais ce qui le charma le plus, ce fut la campagne admirablement cultivée et coupée, çà et là, de bois de bouleaux, de sorbiers et de saules, les essences qui résistent le mieux au froid. Le gibier abondait, les rennes, les castors, les renards à fourrure et tous les oiseaux aquatiques pullulaient. Des ruisseaux d'eau vive, qui couraient à travers les prairies, étaient remplis de saumons et de tuites. Grâce au bienfaisant courant d'eau chaude, cette île, que l'on eût cru désolée, eût pu passer pour un véritable éden.

Dans ses promenades, M. Bondonnat n'eut garde d'oublier le prophète Rominoff et ses adeptes, campés au grand air dans une clairière bien abritée du vent. Là, il reçut les félicitations de toutes les dames, qui le remercièrent de son élixir capillogène, dont elles commençaient à ressentir les bienfaisants effets.

C'est en quittant le prophète vitaliste, que M. Bondonnat et Rapopoff atteignirent une région inculte et désolée, située tout à fait à l'ouest de l'île. Le sol tourmenté était hérissé de blocs de granit et couvert seulement, par endroits, d'un gazon rare.

A certaines places, il y avait des mares stagnantes, bordées de saules nains, où s'ébattait tout un monde d'oiseaux aquatiques, canards sauvages, vanneaux, pilets, sarcelles, pluviers. M. Bondonnat remarqua, même, quelques cygnes et quelques oies sauvages qui s'envolaient à grands battements d'ailes. Il était évident que cette région n'était que rarement visitée par les habitants de l'île, et il en comprit la raison en apercevant sur un rocher, une main rouge grossièrement tracée avec de la peinture.

—Ce doit être, dit-il, un coin interdit aux bandits et que les lords se sont réservé.

—Peut-être pour y chasser, petit père? dit le cosaque.

—Je ne crois pas cela. Cette interdiction doit avoir une cause plus sérieuse, et nous allons tâcher de la deviner.

Ils dépassèrent le rocher sur lequel était peinte la main rouge, et ils s'engagèrent dans un vallon profondément raviné, bordé de falaises de roc où des eiders et des aigles de mer avaient installé leurs nids.

Au fond de ce vallon, il y avait un sentier bien tracé, sur lequel se remarquaient des empreintes de pas et de roues de voiture. Ils s'aperçurent bientôt qu'il allait en se rétrécissant, se changeait en une sorte de défilé ou de ravin, que des rochers abrupts enserraient de toutes parts, ne laissant entre eux qu'un étroit passage.

Ils avancèrent encore, mais leur déception fut grande en trouvant le chemin barré par un bloc de granit que cinquante hommes eussent eu de la peine à remuer.

—Voilà qui est singulier, dit M. Bondonnat, ce sentier avait pourtant bien l'air de conduire quelque part.

—Le bloc est peut-être tombé à la suite d'un éboulement? fit le cosaque.

—Cela ne se peut. On voit, à la couleur grise de la mousse, qu'il y a longtemps, des années peut-être qu'il occupe la même place.

—Et, pourtant, petit père!... dit Rapopoff, regardez!...

Il montrait des traces de pas nettement coupées par le granit, comme si quelqu'un eût marché à la place où se trouvait maintenant l'énorme bloc.

—Il y a peut-être un passage secret dissimulé dans la pierre? dit le cosaque.

—Je ne le crois pas.

Rapopoff s'était approché du bloc comme s'il eût voulu le déplacer, mais autant aurait valu essayer de remuer une montagne.

—Je crois, fit M. Bondonnat, qu'il vaut mieux retourner sur nos pas!...

Mais, au moment même où il prononçait cette phrase, un dernier effort du cosaque fit virer la gigantesque masse. Le savant poussa une exclamation de surprise. Il lui paraissait impossible matériellement qu'avec ses seules forces, Rapopoff eût pu obtenir un pareil résultat. Il eut bientôt l'explication de cette anomalie.

Pareil à ces pierres qui tournent, que l'on voit dans le pays de Galles et en Bretagne, le bloc de granit était en équilibre. Quand on le touchait à un certain endroit, le doigt d'un enfant eût suffi pour le déplacer, c'était cet endroit que la main du cosaque avait enfin trouvé.

En tournant, le bloc avait démasqué une ouverture ténébreuse.

—Entrons! déclara hardiment M. Bondonnat.

—C'est cela, petit père, entrons!... répéta le fidèle cosaque.

Et, tout en parlant, il glissait quelques galets plats dans l'interstice du rocher, pour empêcher le bloc de reprendre, de lui-même, la place qu'il occupait.

Les deux explorateurs étaient, heureusement, pourvus d'une lampe électrique de poche. Ils l'allumèrent et s'enfoncèrent dans ce trou noir, qui ressemblait au soupirail d'une cave.

Mais ils avaient fait à peine une dizaine de pas dans l'étroit corridor aux parois scintillantes de salpêtre, qu'ils débouchèrent dans une salle souterraine de forme ronde, entièrement emplie d'armoires vitrées disposées de façon concentrique.

Tout d'abord, ils ne virent pas bien ce que renfermaient ces armoires ; mais, quand ils s'en furent approchés, ils reculèrent avec un frisson de dégoût et d'horreur. Cette salle souterraine, dont le hasard leur avait livré le secret, était un véritable musée anatomique. Il y avait là des centaines d'organes, des corps entiers conservés en apparence dans toute leur fraîcheur par des procédés inconnus.

Immergés dans de vastes bocaux, d'après la méthode du docteur Carrel, sans doute encore perfectionnée, des coeurs palpitaient au milieu d'un liquide incolore, des poumons s'enflaient et se dégonflaient avec un bruit haletant, des masses d'entrailles bleues et vertes se tordaient, encore agitées des mouvements reptiformes qui accompagnent la digestion chez les êtres vivants.

Il y avait, encore, dans une grande éprouvette de cristal, des foetus vivants dont les vaisseaux omblicaux étaient prolongés par des tubes de caoutchouc qui venaient aboutir à une étrange pompe de cristal, pleine de sang tiède.

Le premier mouvement de stupeur passé, M. Bondonnat se trouva puissamment intéressé par cette effarante collection. Jamais il n'avait vu d'aussi admirables pièces anatomiques.

Il constata là le résultat de découvertes encore complètement inconnues de la science officielle, et il se demanda, tout pensif, quel était le grand savant qui, capable d'opérer d'aussi prodigieuses trouvailles, était en même temps un chef de bandits. Il s'expliquait maintenant qu'on l'eût enlevé,

lui, savant, dans le seul but de s'approprier ses découvertes.

—Il fallait, en somme, pensait-il, que ces bandits fussent parfaitement au courant de mes travaux. Mais quel dommage qu'un pareil homme préside à une tourbe d'assassins et n'agisse pas franchement, en travaillant au grand jour!

Plongé dans ses réflexions, M. Bondonnat continuait à examiner les pièces anatomiques. Il était arrivé à une partie de la salle où se trouvaient debout, dans leur cercueil de cristal, des corps admirablement embaumés. La peau avait conservé son coloris, et les membres leurs dimensions exactes ; les visages, aux lèvres rouges, n'étaient ni ternis ni décomposés. On eût dit que tous ces êtres humains vivaient encore d'une vie mystérieuse et n'attendaient qu'un ordre du maître pour quitter leur immobilité pensive.

Rapopoff, pendant tout cet examen, donnait les signes de la plus vive terreur; ses dents claquaient, et il regardait M. Bondonnat d'un air suppliant, comme pour l'adjurer de sortir au plus vite de cet antre diabolique.

Tout à coup, il se rejeta en arrière, avec un véritable hurlement.

—Petit père! petit père! s'écria-t-il, il est là!...

Il montrait du doigt une vitrine dans laquelle M. Bondonnat, stupéfié d'épouvante à son tour, aperçut son exacte ressemblance, son double, un autre Bondonnat en chair et en os, qui, admirablement embaumé, semblait le contempler avec un sourire tranquille.

—Ça, par exemple, s'écria le vieux savant, c'est trop fort! Je me demande comment l'on a pu truquer un sujet de façon à obtenir une si effarante similitude!

M. Bondonnat et le cosaque demeurèrent cinq bonnes minutes dans un silence profond, littéralement idiotisés de stupeur; mais brusquement le vieillard se frappa le front avec un cri de triomphe:

—Le voilà! s'écria-t-il, le moyen d'évasion sûr, remarquable et pratique!

—Que voulez-vous dire, petit père?

—Tu verras! Mais il va faire nuit dans une heure; nous ne sortirons d'ici que quand l'obscurité sera complète.

—J'aimerais mieux m'en aller, protesta Rapopoff avec énergie.

—Non, tu vas me comprendre. Quand nous nous en irons, nous emporterons avec nous "l'autre", le Bondonnat que tu vois là, dans la vitrine!

Ce ne fut pas sans peine que le cosaque se laissa persuader. Mais enfin, à force d'arguments et de démonstrations, il finit par céder.

Quand tous deux quittèrent le musée anatomique souterrain, dont ils eurent soin de refermer la porte de roc, Rapopoff portait sur ses épaules un lourd fardeau, enveloppé d'une toile grise.

. . . . . .

Deux jours plus tard, le doyen des "tramps", le père Marlyn, entra comme il le faisait quelquefois, dans le laboratoire, pour prendre des nouvelles de M. Bondonnat.

Trouvant toutes les portes grandes ouvertes, il traversa successivement la salle d'expériences et la bibliothèque, et arriva ainsi à la chambre du savant, mais il s'arrêta sur le seuil, stupéfait et consterné.

M. Bondonnat était mort, et son cadavre, jeté en travers du lit défait, pendait lamentablement la tête en bas.

Le père Marlyn appela:

—Rapopoff, au secours!

Et comme Rapopoff ne venait pas, le vieux tramp se mit, mais vainement à sa recherche. Le cosaque avait disparu.

Très remué par ce qu'il venait de voir, et même sincèrement affligé—car le vieillard, comme tous les gens de l'île, adorait M. Bondonnat—le père Marlyn s'empressa d'aller avertir le commandant Mongommery.

Celui-ci sortit de son apathie habituelle et se rendit en hâte au laboratoire pour procéder lui-même à une enquête; et le premier résultat de ses investigations fut de découvrir, à l'angle de la tempe du cadavre, une blessure assez profonde.

Il était encore occupé de ses macabres investigations lorsqu'un Esquimau, qui le cherchait depuis une heure, vint lui annoncer que deux des meilleurs pêcheurs de la baie avaient disparu la nuit précédente, en emmenant avec eux la plus grande des embarcations.

Personne ne les avait vus partir ; mais il était hors de doute qu'ils s'en étaient allés sans esprit de retour, car ils avaient emporté leurs blouses en peau de phoque, ornées de verroteries, leurs colliers de dents de morse et tout ce qu'ils avaient de plus précieux dans leur case.

Cette révélation fut un trait de lumière pour le commandant Mongommery. Avec une perspicacité dont il s'étonnait lui-même, il venait de reconstruire d'un seul coup le drame dans son entier.

—Je vois ce qui s'est passé, comme si j'y avais assisté, déclara-t-il aux "tramps", qui l'entouraient, c'est le cosaque qui a tué ce pauvre vieux pour le voler, sans nul doute. Et il a dû élucider les Esquimaux à l'accompagner dans sa fuite.

—C'est dommage, dit le père Marlyn qu'on ne puisse tordre le cou à ce gueux de Rapopoff.

—Bah ! fit Mongommery, à quoi bon? Il doit être loin à l'heure qu'il est. Nous ne savons pas quelle direction il a prise, d'ailleurs, et je ne voudrais pas aventurer une de nos embarcations dans une pareille poursuite.

L'hypothèse de Mongommery se trouva vérifiée par une autre circonstance. On constata qu'un petit meuble où M. Bondonnat avait serré une liasse de bank-notes que les lords de la Main Rouge—bien malgré lui, d'ailleurs—lui avaient remises dans un précédent voyage, avait été fracturé et que les bank-notes avaient disparu.

Mongommery était assez embarrassé. Pour son début dans les fonctions de gouverneur, c'était là une désagréable histoire; mais il ne pouvait laisser passer un tel fait sans en avertir les lords de la Main Rouge.

Grâce à l'appareil de télégraphie sans fil installé au centre de l'île, il expédia aussitôt une dépêche chiffrée et, une heure après, il en recevait la réponse. Elle était ainsi conçue:

"Les lords de la Main Rouge sont très mécontents de votre négligence, au sujet de laquelle ils se réservent de faire une enquête. Les coupables seront sévèrement punis. En attendant, redoublez de vigilance. Tenez-vous sur le qui-vive. L'île peut être attaquée d'un moment à l'autre".

Mongommery fit la grimace à la lecture de ce message. L'assassinat du vieux savant le plaçait dans une position singulièrement fausse. En effet, lors du départ de Job Fancy, il avait été convenu que les lords de la Main Rouge ne seraient prévenus de cette

désertion que lorsque les fugitifs auraient eu le temps de se mettre en sûreté.

Mongommery avait fidèlement tenu parole; mais il s'apercevait un peu tard que, faute d'avoir dit la vérité, c'était lui qui allait être tenu responsable non seulement de la mort du vieux savant, mais encore de l'évasion du commandant Job.

Il regagna son logis, furieux, se demandant comment il sortirait de cette ornière; et, dans sa préoccupation, il oublia même de donner les ordres nécessaires pour qu'on procédât à l'inhumation du vieux savant.

## CHAPITRE IV

### Phantasmes

La dépêche des lords de la Main Rouge avait jeté Mongommery dans une grande inquiétude et l'avait arraché à son apathie habituelle; le lendemain de la découverte du crime et le jour suivant, il déploya une véritable activité.

Les "tramps", qui, depuis quelque temps, se laissaient vivre en véritables rentiers et avaient mis de côté toute discipline, furent de nouveau obligés de monter la garde dans toutes les parties de l'île où une surprise était à craindre.

Mongommery plaça des sentinelles dans tous les endroits menacés, et il se levait la nuit pour faire des rondes et s'assurer que tout le monde était bien à son poste ; les canons placés sur les hauteurs furent visités et chargés; enfin, on s'assura que les torpilles étaient à leur place et qu'aucune d'elles n'avait été entraînée par les courants.

Dans la nuit du troisième jour, le commandant Mongommery eut un rêve. Il se voyait entouré d'une foule hurlante et, comme cela lui était arrivé déjà une fois ou deux, dans le cours de son existnce, garrotté et entraîné du côté d'un arbre aux branches duquel se balançait une corde ornée d'un noeud coulant de sinistre augure.

On lui montrait le poing; on le bousculait, et, finalement, quelques personnes zélées lui passaient la corde au cou, pendant que d'autres tiraient de toutes leur forces sur la corde pour hisser le patient dans les airs.

Le commandant se réveilla en sursaut, très effrayé, et porta précipitamment la main à son cou, où il sentait encore la constriction causée par la corde.

Il sourit de ses terreurs, en reconnaissant que la sensation pénible qui l'affectait était due à sa cravate qu'il avait trop serré. Il reconnut, du même coup, que, sans doute à la suite d'une absorption de whisky un peu excessive, il était couché tout habillé sur son lit.

Il fut longtemps à se remettre de cette alarme et, constatant qu'il n'avait plus sommeil, il pensa que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de se lever et d'aller faire une ronde de vigilance sur les côtes de l'île.

En un clin d'oeil il fut sur pied et, prenant avec lui un "tramp" nommé Molier, qui lui servait habituellement de garde du corps, il se mit en route, non sans avoir vérifié l'état des deux revolvers qui ne le quittaient jamais.

La nuit était obscure. De grands nuages noirs fuyaient sous un ciel sans étoiles et sans lune et, dans le grand silence, on n'entendait que le bruit monotone du ressac sur les brisants.

Les deux bandits étaient arrivés à peu de distance du laboratoire qu'a-

vait occupé M. Bondonnat, lorsque Mongommery s'arrêta net.

—Dis donc. Moller, fit-il à son compagnon, n'as-tu rien vu, toi?

—Non, répondit l'autre.

—Je ne sais si c'est un éblouissement, mais j'ai cru apercevoir tout à l'heure une grande lueur dans la direction du large!...

—C'est peut-être un éclair!

—Mais non, le temps n'est pas orageux!

Tous deux demeurèrent quelque temps anxieux et immobiles, essayant de percer l'opacité des ténèbres.

Mais, tout à coup, un même cri s'échappa de leurs poitrines, et ils demeurèrent cloués au sol, hébétés de stupeur par une extraordinaire vision.

Une main de feu, une gigantesque "Main Rouge" venait d'apparaître à l'horizon, sur le fond sombre des nuages, et cette main portait au poignet une chaîne dont les derniers anneaux semblaient se perdre dans la mer.

—Qu'est-ce que c'est que cela! bégaya Moller, plus mort que vif.

—Je n'en sais rien, répondit Mongommery sur le même ton.

—Allons-nous-en! J'ai la tremblotte! Je ne veux pas rester ici une minute de plus!

— Non, murmura Mongommery, avec effort, restons! Il faut voir!

Malgré lui, ses yeux demeuraient attachés invinciblement à cette main sanglante et gigantesque qui barrait tout le fond du ciel.

Il se demandait avec inquiétude quel était ce terrifiant météore, quand le bruit d'une longue explosion déchira l'air.

—Ça, au moins, grommela Moller, je sais ce que c'est! C'est une de nos torpilles qui saute!

Mongommery ne put lui répondre. Une seconde, une troisième, une quatrième détonation éclatant presque simultanément, faisaient un vacarme assourdissant. On eût dit une salve de coups de canon; puis les explosions se multiplièrent à l'infini, retentissant, de seconde en seconde, dans un grondement majestueux répercuté par tous les échos.

C'était la double rangée de torpilles dormantes qui protégeaient les abords du rivage, que des ennemis mystérieux de la Main Rouge étaient en train de détruire. De hautes colonnes d'eau écumante jaillissaient vers le ciel, et l'île était entourée comme d'une ceinture de geysers.

—Je ne sais pas ce que tout cela veut dire, fit Mongommery d'une voix basse et tremblante, mais nous sommes flambés!

Quand la dernière torpille eut détoné et que tout fut rentré dans le silence, la main de feu, dont le reflet sanglant illuminait tout le fond du ciel, s'abaissa vers la mer et disparut.

Cependant, les habitants de l'île, plongés quelques moments dans la consternation et dans la stupeur, en présence de ces phénomènes surnaturels, se mettaient en état d'organiser la résistance contre les ennemis encore invisibles; de toutes parts, des coups de feu éclataient, des cloches d'alarme tintaient, et les fanaux électriques, brusquement allumés sur tous les points de l'île, montraient des escouades de "tramps" accourant au pas gymnastique, la carabine sur l'épaule et le revolver à la ceinture.

Mais la disparition de la symbolique main rouge dans les flots avait été le signal d'un autre genre de phénomènes.

Le ciel se peuplait maintenant de centaines, de milliers de figures diaboliques et hideuses, qui semblaient se balancer sur les nuages en ricanant; des pendus, des hommes sans tête exécutaient des rondes infernales, en compagnie de monstres aux yeux flamboyants et aux figures d'animaux. Tous ces fantômes s'ébattaient dans une atmosphère phosphorescente pareille à du feu liquide et qui éclairait tout l'horizon comme un immense incendie.

C'est seulement alors que Mongommery aperçut, à une encâblure à peine du rivage, un navire qui s'avançait à toute vapeur et qui, lui aussi, semblait entouré d'une éblouissante auréole de clarté. Sa coque, ses agrès et ses mâts étaient dessinés en traits de flamme et, dans les haubans, se jouaient des monstres pareils à ceux qu'on apercevait dans le ciel. Ces êtres étranges glissaient le long des cordages, sautillaient de vergue en vergue, comme si les lois de la pesanteur n'eussent pas existé pour eux.

Moller, qui, en sa qualité d'Irlandais, était superstitieux, sentait ses cheveux se hérisser sur sa tête. Ses dents claquaient, et il se voyait déjà empoigné par les griffes de tous les êtres de cauchemar qui semblaient prêts à s'abattre sur l'île.

—Nous sommes perdus! s'écria-t-il. Je savais bien, moi, que tout cela finirait mal! Les lords de la Main Rouge ont fait un pacte avec le daible!... Et, maintenant, le moment est arrivé où nous allons tous être emportés, et l'île avec nous, dans le fin fond de l'enfer!...

—Imbécile, s'écria Mongommery à qui l'excès même de sa terreur avait rendu le courage, quand même ce serait le diable, je m'en moque et je défendrai l'île tant qu'il me restera une goutte de sang dans les veines!.. Je ne crois pas aux diableries, moi! Allons, oust! ce n'est pas le moment de rester à pleurnicher!

—Que faut-il faire?

—Cours vivement jusqu'à la batterie qui domine la baie. Prends avec toi le nombre d'hommes nécessaire, et entame le feu contre ce navire du diable! Nous allons voir ce qu'ils vont dire quand les shrapnells commenceront à pleuvoir sur leur peau!...

Moller partit à toutes jambes.

Le commandant Mongommery, maintenant entouré d'une vingtaine de "tramps", s'empressa d'envoyer également des hommes à la batterie située sur la falaise; puis, il réunit deux escouades de ses meilleurs tireurs, et il les embusqua derrière un groupe de rochers qui commandait l'entrée de la baie.

—Camarades, dit-il à ses hommes, j'espère que vous ferez votre devoir. Nous avons des armes et des munitions en abondance; l'ennemi n'est pas de taille à lutter contre nous! Que chacun se batte courageusement! Vous savez que les lords de la Main Rouge ne se montrent pas avares lorsqu'il s'agit de récompenser les braves!

Ce petit discours, débité d'ailleurs sans conviction, n'eut pas l'effet que Mongommery en attendait ; les "tramps" étaient démoralisés d'avance, persuadés qu'ils avaient à combattre des êtres surnaturels.

Il n'eut pas le temps de se livrer à de longues réflexions; déjà la bataille s'engageait. La batterie de la falaise et celle de la baie en donnèrent le signal presque en même temps, en tirant à toute volée; mais Mongommery constata avec désespoir que le diabo-

lique navire ennemi se trouvait maintenant trop près du rivage pour pouvoir être atteint par les canons de la Main Rouge dont les projectiles allaient se perdre dans la haute mer. Tout ce qu'il put faire, ce fut de commander à la troupe embusquée à l'entrée de la baie une fusillade nourrie.

—Est-ce que ce serait un navire de l'Etat? se demandait-il anxieusement, tout en se démenant pour donner des ordres. Et, pourtant, non. Si c'était cela, les passagers ne se livreraient pas à de pareilles diableries!

A ce moment, les flancs du navire ennemi se couronnèrent d'un triple éclair. Un "tramp", placé à deux pas de Mongommery, eut la tête emportée par un boulet; un obus avait éclaté au milieu même de la troupe embusquée derrière les rocs. Ce fut une débandade générale.

En même temps, les figures monstrueuses, dans les nuages, grandissaient démesurément, allongeant leurs pattes griffues comme si elles eussent voulu dévorer l'île et ses habitants.

Cette fantasmagorie effrayante ne fit qu'accroître la panique des fuyards. Ce fut un sauve-qui-peut général; les canons du fantastique navire continuaient à tirer sans relâche. Une bombe au pétrole était tombée sur le toit de la caserne des "tramps" et le bâtiment construit en bois résineux, avait pris feu. Il brûlait maintenant avec une grande flamme livide toute droite dans le ciel calme.

Mongommery, éperdu mais non découragé, avait rallié ses hommes dans le petit bois qui dominait la baie. Mais, à ce moment, deux grandes chaloupes que la fumée avait empêché d'apercevoir vinrent atterrir et débarquèrent une soixantaine d'hommes armés de fusils à répétition dont les baïonnettes aiguës luisaient à la clarté des lampes électriques.

Le chef de cette troupe, coiffé d'un casque d'argent, n'avait d'autre arme que son épée. Un léger manteau d'azur, brodé d'or, flottait sur ses épaules. A ses côtés, un chien de forte taille, dont le corps était protégé par une cotte de mailles et qui portait un collier de fer aux pointes acérées, poussait des aboiements furieux comme s'il eût été impatient lui-même d'engager le combat corps à corps.

Tout auprès, un petit bossu à la mine martiale tenait en main un clairon et n'attendait que le signal du chef pour sonner la charge.

Du petit bois où il concentrait ses hommes, Mongommery vit la compagnie de débarquement se ranger en bataille pour s'apprêter à tenter l'assaut des hauteurs.

Mongommery constata avec une certaine émotion que tous les vieux "tramps", les vétérans de la Main Rouge, étaient réunis autour de lui . pas un seul ne manquait à l'appel. Le père Marlyn, l'octogénaire, le doyen des bandits ; le vieux Jackson, agité d'un tremblement nerveux depuis qu'il avait été électrocuté; le superstitieux Moller, dont le cou était demeuré de travers depuis qu'il avait été pendu au Canada ; Berwai, amputé d'un bras après avoir été grillé au pétrole par des lyncheurs, tous étaient là, impassibles, prêts à donner leur vie, sans phrases, pour la Main Rouge, qui était leur seule patrie et leur seule famille.

Ils s'étaient formés en carré, n'espérant pas la victoire, mais décidés à vendre chèrement leur vie. Les autres "tramps", plus jeunes, électrisés par un si noble exemple, étaient remplis d'enthousiasme.

—Rien n'est encore perdu, déclara Mongommery d'une voix vibrante, nous avons l'avantage de la position ; que tout le monde se couche à plat ventre dans les buissons et se tienne prêt à tirer à mon commandement!

Des cris terribles s'élevèrent alors dans l'épaisseur du bois; c'étaient les Esquimaux de l'établissement de pêche qui, devenus à peu près fous à la vue des apparitions, s'enfuyaient en hurlant et cherchaient quelque caverne où se cacher.

—Je connais le chef des ennemis, dit rapidement le père Marlyn à l'oreille de Mongommery, c'est ce lord Burydan qui s'est évadé en compagnie d'un Peau-Rouge, que j'aperçois, d'ailleurs, lui aussi, parmi nos ennemis!...

—Tant mieux ! Cela prouve deux choses qui doivent nous rassurer. D'abord, c'est que nous n'avons pas affaire à un navire de l'Etat et, aussi, que toutes ces fantasmagories n'ont rien de surnaturel...

Il n'acheva pas sa phrase. Sa voix fut couverte par le tintamarre des clairons et des tambours; puis, au milieu d'un profond silence, la voix de lord Burydan commanda:

—Feu à répétition: En avant, à la baïonnette!

Le crépitement de la fusillade domina, en cet instant, tous les autres bruits, même la voix des canons du bord qui continuaient à lancer des bombes au pétrole et des shrapnells sur les points les plus éloignés de l'île; une trombe de balles faucha les branchages du petit bois où se tenaient embusqués les "tramps".

Mais, comme ils étaient couchés à plat ventre, pas un d'eux ne fut atteint et pas un d'eux ne bougea.

Maintenant, le clairon sonnait la charge, et les soldats de lord Burydan gravissaient, au pas accéléré, la pente escarpée de la colline.

Ils avaient franchi à peu près la moitié de la distance, lorsque, à son tour, Mongommery commanda le feu.

Une avalanche de balles balaya le sentier, fauchant les soldats de Burydan qui battirent en retraite en désordre.

— Courage ! criait Mongommery. La victoire est à nous! Nous les exterminerons jusqu'au dernier ! Mais surtout ne quittez pas vos abris! Laissons-les essayer d'une seconde attaque.

Lord Burydan, en effet, ne tarda par à rallier ses hommes.

—Cette fois, leur dit-il, ne nous laissons pas arrêter par le feu de l'ennemi. Il faut atteindre, coûte que coûte, le sommet de la hauteur et débusquer les "tramps" de leur position.

Deux fois l'attaque fut renouvelée sans succès, Lord Burydan avait été blessé à l'épaule. Le petit bossu continuait à sonner de son clairon, tordu par les balles.

Enfin, à la troisième attaque, une douzaine d'étranges combattants que Mongommery prit pour des singes, décidèrent de la victoire. Simplement armés d'une hache d'abordage, ils franchissaient d'un seul bond un espace de plusieurs mètres ; ils semblaient passer invulnérables à travers la pluie des projectiles.

Arrivés les premiers sur la hauteur, ils tombèrent comme des furieux sur les véterans de la Main Rouge et en firent un carnage épouvantable.

Oscar Tournesol, le clairon bossu, qui avait suivi de près ses amis sur le champ de bataille, se conduisit, lui aussi, héroïquement, communiquant

à tous l'enthousiaste bravoure dont il était animé.

—Bravo, Romulus! criait-il, bravo, Robertson !... Tape dessus, mon vieux Makoko! Un hourra pour Goliath!

Ce Goliath était une espèce de géant qui, dédaignant de se servir d'une autre arme, assommait les "tramps" avec son poing. Sous ses coups, on les voyait tomber comme des boeufs à l'abattoir, la cervelle broyée, un jet de sang aux narines.

Silencieux et rapide, le Peau-Rouge Kloum, armé d'un sabre bien affilé, faisait voler autour de lui les têtes des ennemis avec une dextérité et une vigueur surprenantes.

Bientôt la victoire de lord Burydan fut complète. Seul, Mongommery, entouré d'une douzaine de vétérans, se battait encore comme un lion et refusait de se rendre. A ses côtés, le père Marlyn déchargeait méthodiquement son revolver, tout en poussant, de temps en temps, de sa voix fêlée, des cris de: "Vive la Main Rouge! Vivent les lords!"

Astor Burydan fut touché de tant de bravoure.

—Rendez-vous, dit-il à Mongommery.

—Jamais! répliqua celui-ci.

Mais au même moment, il tombait, assommé sous le formidable poing du géant Goliath. Cernés de tous côtés, les vétérans furent désarmés, garottés et confiés à la garde des clowns Makoko et Kambo.

La victoire de lord Burydan était complète, éclatante, définitive.

Il voulut lui-même abattre de ses propres mains l'étendard de la Main Rouge qui flottait au sommet d'un mât élevé au point culminant de l'île des Pendus.

## CHAPITRE V

### Une ronde de nuit

Les fanaux électriques de l'île et les projecteurs du yacht "l'Ariel", toujours ancré dans la baie, éclairaient le champ de bataille couvert de morts et de blessés. Lord Astor Burydan s'était assis, pour se reposer un instant, sur un banc de gazon, et, à ses côtés, se tenaient le Peau-Rouge Kloum et le petit bossu Oscar Tournesol tous trois étaient couverts de sang et de poussière, haletants de sueur. Un des marins de l'équipage leur apporta un bidon rempli de café froid, dont ils burent quelques gorgés avec délices.

Lord Burydan était radieux, malgré sa fatigue.

—Voilà, s'écria-t-il, ce qui s'appelle une vraie bataille. Si j'avais souvent des journées comme celle-ci, je crois que le spleen, ou, pour être plus moderne, la neurasthénie qui me tourmente, aurait vite fait de disparaître.

Lord Burydan fut interrompu par des aboiements furieux. C'était le chien Pistolet qui, après avoir vaillamment combattu pour sa part, arrivait à toute vitesse, toujours revêtu de sa cuirasse et de son collier à pointes de fer.

Oscar flatta l'animal; mais Pistolet continuait à aboyer avec fureur.

—Il veut peut-être, fit lord Burydan, que nous le débarrassions de son harnachement de guerre.

—Non, dit Kloum sentencieusement.

—Non, s'écria à son tour le petit bossu, Pistolet nous montre notre devoir. Il nous fait comprendre, à sa façon, que nous n'avons même pas le droit de prendre une minute de repos avant d'avoir délivré M. Bondonnat.

—C'est juste! dit lord Burydan en se levant impétueusement. Courons

vite au laboratoire; dans le désarroi qu'a causé notre venue, il est probable que les sentinelles qui le gardent habituellement ont pris la fuite.

—Il faut tout prévoir, répliqua le bossu. Emmenons avec nous quatre hommes solides et bien armés!

D'un geste, il fit signe à l'hercule Goliath, à l'homme projectile Romulus et aux frères Robertson de les accompagner.

Le laboratoire n'était distant du petit bois que d'un quart d'heure de marche, la petite troupe y arriva bientôt; comme l'avait prévu lord Burydan, il n'y avait aucune sentinelle dans le chemin de ronde, et les portes extérieures étaient grandes ouvertes.

—M. Bondonnat, dit Oscar, a peut-être profité de la bataille pour prendre le large.

—Nous allons voir, fit lord Buhydan, qui tout de suite avait trouvé le commutateur électrique.

Une vive lumière brilla. Le laboratoire apparut tout en désordre; le plancher n'avait pas été balayé et portait de nombreuses traces de pas. Les bocaux et les vitrines étaient recouverts de poussière.

—On dirait, fit lord Burydan avec inquiétude, que le laboratoire a été abandonné depuis longtemps. Si M. Bondonnat était encore ici, il serait déjà venu à notre rencontre.

—Cherchons, fit Kloum.

Le Peau-Rouge, parfaitement au courant des aîtres, ouvrit la porte des pièces adjacentes qui avaient servi d'habitation au savant et où il avait logé lui-même pendant sa captivité.

Mais, arrivé à la porte de la chambre de M. Bondonnat, il s'arrêta net et, avec un geste de désolation et d'épouvante, il montra le cadavre du savant gisant en travers du ilt.

—Ils l'ont tué! murmura-t-il avec une profonde tristesse, nous sommes arrivés trop tard!

Lord Burydan et Oscar échangèrent un regard navré. Ainsi donc, tout le courage, toute l'ingéniosité, toute la science déployés au cours de l'expédition n'avaient servi de rien. Les bandits de la Main Rouge avaient lâchement assasiné le vieillard, après l'avoir dépouillé de ses découvertes ! Ils demeuraient silencieux et consternés.

—Croyez-vous, demanda lord Burydan avec agitation, qu'il y ait longtemps que les bandits aient assassiné M. Bondonnat?

Oscar, qui s'occupait précisément à remettre sur le lit le corps à demi tombé, poussa une exclamation:

—Oui! s'écria-t-il, il y a longtemps qu'ils l'ont tué!

—Qui vous fait dire cela?

—M. Bondonnat a été embaumé!

—C'est incroyable!

Lord Burydan dut se rendre à l'évidence. Le corps du vénérable savant exhalait un parfum puissant balsamique; il était hors de doute qu'il n'eût été soumis à un procédé de conservation extrêmement savant, puisqu'il laissait aux chairs toute leur souplesse et au visage toute son expression et tout son coloris.

Tous trois s'étaient agenouillés près du corps de leur ami et le contemplaient en silence.

Pistolet, lui, aboyait à la mort, et, chose singulière, loin de lécher les mains de son maître défunt, comme beaucoup de chiens eussent fait en pareil cas, il tournait autour du laboratoire et des chambres avec de sourds aboiements de menace. Puis, tout à coup, il s'élança au dehors et disparut.

—Le chagrin a rendu ce pauvre chien absolument fou, dit Oscar. Il n'a plus pour ainsi dire sa tête à lui.

—Ne nous en occupons pas, s'écria lord Burydan. Nous devons, avant toutes choses, rendre honneur à la dépouille mortelle du grand savant que fut M. Bondonnat, en la mettant à l'abri de toute profanation. Quatre hommes monteront la garde près du corps nuit et jour, jusqu'à ce que le charpentier du bord ait confectionné un cercueil de chêne, car je pense que Mlle Frédérique tiendra à ce que les restes de son père reposent en terre de France.

Sur l'ordre du lord, Goliath et ses trois compagnons demeurèrent dans le laboratoire.

Lord Burydan se retira, avec Oscar et Kloum, pour prendre les dispositions exigées par la situation. Tous trois étaient profondément soucieux. En prononçant le nom de Frédérique, l'excentrique avait réveillé leurs inquiétudes.

—Il est pourtant singulier, dit Oscar, que "la Revanche" ne se soit pas trouvée au rendez-vous assigné, et surtout que nos amis n'aient pas répondu aux nombreux marconigrammes que nous avons lancés.

—Je n'y comprends rien, répondit lord Burydan dont le front s'était rembruni. Il est vrai, ajouta-t-il, que ce retard peut s'expliquer d'une façon toute naturelle. Il suffit, par exemple, qu'ils aient eu une avarie à leurs machines, ou, qui sait, que la présence d'un yacht de la Main Rouge les ait forcés à fuir beaucoup plus au sud.

—Mais, ce yacht, nous l'aurions rencontré?

—C'est juste!

—Tout cela ne nous donne pas la raison qui les a empêchés de répondre à nos messages.

—Je suis, comme vous, très inquiet. Aussi, dès demain, "l'Ariel" va reprendre la mer et croisera dans les parages de l'île; puis — ce que nous avons peut-être eu tort de ne pas faire jusqu'ici—nous enverrons un message à Chicago, à Fred Jorgell, pour le mettre au courant de la situation.

—Funèbre et inutile victoire que la nôtre! soupira le petit bossu.

Tous trois continuèrent à cheminer silencieusement dans la direction du champ de bataille; mais, pendant leur absence, l'équipage de "l'Ariel" n'était pas demeuré inactif.

Une tente avait été dressée dans une clairière et munie de couchettes de paille, sur lesquelles étaient déposés les morts et les blessés ; les "tramps" valides, soigneusement garrottés, étaient conduits dans une des habitations situées près de la baie.

Au milieu de cette scène de désolation, la gentille écuyère, miss Régine Bombridge, vêtue de la simple blouse de grosse toile des infirmières, se multipliait pour secourir les blessés, partageant ses soins sans distinction entre les " tramps " et les marins de l'équipage.

Toute la tristesse d'Oscar s'évanouit à la vue de la jeune fille.

—Mademoiselle, lui dit-il en lui serrant la main avec effusion, vous êtes admirable!

—Il faut bien, murmura-t-elle en rougissant, que je me rende utile à quelque chose.

—Voulez-vous que je vous aide?

—Bien volontiers... Mais quelle épouvantablee chose que la guerre!...

—Lord Burydan, répliqua Oscar, pourra, grâce à son immense fortune,

atténuer en partie les désastres causés par cette bataille! Il a promis de pensionner largement les veuves et les mères des marins tués, aussi bien que les blessés. Personne n'aura à se plaindre de lui, à cet égard.

Lord Burydan lui-même s'approchait en ce moment.

—Tous mes compliments, mademoiselle, dit-il courtoisement. Mais avez-vous besoin d'Oscar?

—Oui, répondit la jeune fille. Je sais qu'il s'entend très bien à faire les pansements.

—En ce cas, je ne veux pas vous en priver, fit le lord en souriant.

—Où vouliez-vous donc m'emmener? demanda le bossu.

—Oh! tout simplement faire une ronde avec une vingtaine d'hommes pour inspecter l'intérieur de l'île et mettre la main sur ceux des bandits qui ont pu nous échapper.

—Si vous croyez qu'il soit utile que je vous accompagne?

—Nullement. Vous êtes fort bien avec miss Régine, restez-y. Je prendrai avec moi les deux clowns Makoko et Kambo, le prestidigitateur Matalobos, le jongleur chinois et quelques matelots.

Peu de temps après, la petite troupe, forte d'une vingtaine d'hommes, se mettait en route, munie de lanternes électriques à l'aide desquelles les moindres recoins étaient soigneusement explorés; cette précaution n'était pas inutile, et on ne tarda pas à s'en apercevoir, car c'est grâce aux fanaux électriques que l'on put capturer une dizaine de "tramps" qui, les uns blessés, les autres pris de panique, avaient cherché un refuge dans les bois et dans les cultures.

La petite troupe était arrivée au centre de l'île, dans une clairière abritée contre les vents du large et qui renfermait d'assez beeaux arbres, lorsque Makoko et Kambo, les deux clowns qui marchaient à l'avant-garde, crurent apercevoir des ombres suspectes juchées dans les branches. Ils se replièrent immédiatement vers le centre de la colonne et les fanaux électriques furent immédiatement dirigés du côté indiqué par les deux clowns.

A la stupeur générale, on aperçut alors une douzaine d'êtres velus, assez pareils à des orangs-outangs, qui, grimpés dans les branches, poussaient des cris d'épouvante en baragouinant un langage incompréhensible et en faisant de grands gestes suppliants.

—Serions-nous tombés, dit Kambo en riant, au milieu d'une succursale du Gorill-Club?

—Voilà qui serait amusant. Mais ce ne sont pas des singes. Ces êtres bizarres ont de longs cheveux flottants sur les épaules. On dirait plutôt des femmes à fourrure.

—Nous sommes peut-être, déclara lord Burydan, sur la trace d'une découverte scientifique de la plus haute importance. Il faut à tout prix capturer vivant un de ces animaux velus.

—Je tire assez bien, dit Kambo, je vais essayer de blesser un de ces monstres avec ma carabine.

Il allait mettre ce projet à exécution et tenait déjà en joue le plus beau des prétendus singes, lorsqu'un être, plus velu et plus barbu à lui seul que tous les autres,—sans doute le patriarche de la bande,—se précipita vers lord Burydan en agitant un haillon de mouchoir blanc en signe de paix.

Lord Burydan, qui croyait avoir affaire à quelque sauvage d'une espèce nouvelle, lui fit comprendre par signes qu'il n'avait rien à craindre, et les autres animaux velus, également

rassurés par cette pantomime pacifique, descendirent de leur perchoir aérien.

Lord Burydan et ses amis eurent bientôt l'explication de ce mystère.

—Je suis Stépan Rominoff, prophète du vitalisme mystique, déclara le patriarche à la longue barbe.

Comme presque tous les Russes d'une certaine éducation, il parlait très bien le français, et il avait eu tout à coup l'idée de s'exprimer en cette langue, que par bonheur lord Burydan, qui avait fait un long séjour à Paris, comprenait parfaitement.

Tout d'une traite, il raconta ses aventures et celles des dix femmes qu'il avait converties à sa doctrine, et il expliqua que c'était M. Bondonnat lui-même qui lui avait fait cadeau d'un élixir pilogène d'une énergie telle, que toutes celles qui en avaient fait usage avaient été en peu de jours couvertes d'une véritable toison au milieu de laquelle la bouche et les yeux demeuraient à peine visibles.

Le prophète s'applaudissait, d'ailleurs, de ce résultat, qu'il se proposait d'expérimenter en grand sur des milliers de personnes, dès qu'il serait de retour dans les pays civilisés. Il voyait déjà, dans un avenir proche, une humanité plus vigoureuse et pour toujours débarrassée des tailleurs, des chemisiers et même des bonnetiers.

Après s'être diverti quelque temps de ce singulier maniaque, lord Burydan lui assura qu'il n'avait rien à craindre, et qu'au contraire, les "tramps" étant réduits à l'impuissance, il serait heureux de le rapatrier, ainsi que ses compagnes.

Il prit ensuite congé des Russes. Mais il avait obtenu d'eux certains renseignements intéressants. Rominoff lui avait raconté l'exode d'une partie des "tramps", sur le navire hollandais où s'étaient embarqués également les deux nihilistes; il connut aussi tous les détails de l'assassinat de M. Bondonnat par le cosaque Rapopoff, ce qui disposa l'excentrique à plus de mansuétude envers les "tramps", desquels il avait résolu tout d'abord de tirer une vengeance exemplaire.

La nuit tirait à sa fin, et l'aube pâle semblait se dégager péniblement des brumes, quand on atteignit le village des Esquimaux. Là, l'Indien Kloum retrouva le chien Pistolet, qui continuait à aboyer lamentablement en errant sur le rivage comme une âme en peine. A force de caresses et de bonnes paroles, il finit par le calmer.

Grâce à un "tramp" qui parlait un peu leur langage, lord Burydan fit comprendre à ces pauvrs gens, dont la plupart étaient revenus au gîte après avoir erré dans toute l'île, qu'ils n'auraient rien à craindre de lui et qu'il les prenait sous sa protection.

Ce dernier coin de l'île des Pendus, une fois visité, lord Burydan croyait en avoir fini avec les fatigues de la nuit.

—Je vais, dit-il, aux deux membres du Gorill-Club qui l'avaient accompagné, me reposer quelques heures. Je crois que vous et moi l'avons bien mérité. Nous n'avons pas entièrement visité la partie nord de l'île, c'est une chose que nous ferons cette après-midi. Les quelques ennemis qui peuvent rester encore en liberté ne sont pas à craindre.

On reprit donc le chemin du yacht. Mais, tout à coup, lord Burydan vit accourir au-devant de lui Oscar Tournesol, qui paraissait dans un état d'agitation extraordinaire.

—Que se passe-t-il donc? demanda le lord avec impatience.

—Grave nouvelle! répliqua le petit bossu. Nous savons où est "la Revanche!" Je viens de recevoir un message, grâce à l'appareil de télégraphie sans fil installé dans l'île.

—Voilà une grande inquiétude de moins, s'écria l'excentrique. Maintenant, nous voilà rassurés sur le sort de nos amis!

—Ne vous hâtez pas de vous réjouir, murmura tristement le jeune homme. "La Revanche" est tombée entre les mains des bandits de la Main Rouge!...

Lord Burydan était devenu pâle.

—Mais, balbutia-t-il, savez-vous si Mlles Andrée et Frédérique sont en sûreté, ainsi que leurs fiancés et mon brave Agénor?

—Tous sont prisonniers. Et le yacht fait en ce moment-ci voile vers l'île. Tenez, voici le texte même du marconigramme que je viens d'enregistrer. Quand vous l'aurez lu, vous serez renseigné aussi bien que moi.

Il tendait au lord un bout de papier où il avait crayonné en hâte les phrases que voici:

"Suis maître du yacht "La Revanche", malgré révolte à bord. Serai ici dans quelques heures avec prisonniers français. Que cinquante hommes en armes soient prêts à m'assister au moment du débarquement.

**"Capitaine Slugh."**

—Que faut-il répondre? demanda le bossu, lorque Burydan eut terminé la lecture.

—Ceci seulement, dit ce dernier, après un instant de réflexion:

"Venez. Tout est prêt pour vous recevoir".

Le bossu repartit, en courant, dans la direction du poste de télégraphie sans fil, pendant que lord Burydan remontait à bord de "l'Ariel" et faisait lever l'ancre immédiatement.

Il était urgent que les bandits qui s'étaient emparés de "la Revanche" ne s'aperçussent pas qu'il y avait un autre navire dans l'île; le yacht alla donc prendre position derrière la falaise située à l'est, où il était impossible de l'apercevoir en venant dans la direction de la baie.

En même temps, il ordonna que le pavillon de la Main Rouge fût hissé de nouveau au mât qui dominait l'île.

D'autres dispositions furent encore prises. Tous les hommes valides, acrobates et marins, revêtirent les costumes enlevés aux "tramps" et se coiffèrent des chapeaux à larges bords, ornés d'une main rouge; ainsi déguisés, ils étaient méconnaissables.

On s'occupa aussi de faire disparaître les traces du combat, de façon à ce que le signataire de la dépêche n'aperçut rien de suspect lorsqu'il arriverait en vue de l'île.

Toutes ces précautions prises, et les hommes s'étant placés aux postes que leur avait assignés lord Burydan, on attendit.

Il était près de midi, quand la vigie, placée au point le plus élevé de l'île, signala, dans la direction de l'est, un navire de fort tonnage; le pavillon noir orné d'une main rouge, se déployait majestueusement à sa corne d'artimon.

Quand le navire fut en vue de la baie, il tira une salve de treize coups de canon, à laquelle les batteries de l'île répondirent coup pour coup.

## CHAPITRE VI

### "La Revanche"

Mlle Andrée de Moubreuil, son amie Frédérique, leurs fiancés, l'ingénieur Paganot, le naturaliste Ravenel et le poète Agénor, faits prisonniers par Slugh, à la suite de l'incendie allumé par celui-ci, ne pouvaient sortir des cabines qui leur avaient été assignées.

Sans l'intervention de la danseuse Dorypha, la gitane, il est hors de doute qu'ils eussent été tous massacrés, mais elle avait pris courageusement leur défense, puissamment secondée en cela par son ami, le Belge Pierre Gilkin et les partisans de ce dernier.

Les Français, réunis dans la même cabine, se confiaient mutuellement l'inquiétude à laquelle ils étaient en proie. Ils avaient entendu les coups de canon tirés par ordre de Slugh. Ils voyaient de loin la côte se préciser de minute en minute à leurs regards; ils se demandaient anxieusement quel allait être leur sort.

Allait-on, ainsi que l'avait vaguement promis Slugh au Flamand Gilkin, déposer les prisonniers à terre et les laisser libres d'aller où bon leur semblerait?

Ils se l'étaient figuré un instant ; mais, quand ils avaient vu qu'en face de cette terre inconnue, Slugh arborait fièrement le pavillon noir à la main sanglante, qu'ils avaient vu les habitants répondre à la salve de coups de canon de "la Revanche" par une autre salve, ils étaient devenus mortellement anxieux.

C'est à ce moment que Dorypha fit irruption dans la cabine, le visage bouleversé et les cheveux épars.

—Nous sommes perdus! s'écria-t-elle. Ce misérable Slug nous a menés à l'île des Pendus. C'est le pavillon de la Main Rouge que je viens de voir flotter au-desus de cette terre maudite!...

Le silence de la consternation accueillit ces paroles.

—Il ne nous reste, dit l'ingénieur, en échangeant avec Roger Ravenel un coup d'oeil de désepoir, qu'à vendre notre vie le plus chèrement possible!

—Je vous en supplie, mon cher Roger, s'écria Frédérique, tuez-moi plutôt que de me laisser tomber vivante entre les mains de ces bandits!

—Oui, tuez-nous! murmura mélancoliquement Andrée de Maubreuil.

La gitane tira de son corsage une lunette marine, qu'elle avait subtilisée dans la cabine de Slugh, et, la tendant à Agénor:

— Regardez, dit-elle, rendez-vous compte par vous-même de la vérité.

Le poète approcha l'instrument de ses yeux et le mit au point. Mais il avait à peine eu le temps de jeter un regard sur la côte qu'il poussa un cri de joie et de triomphe.

—Nous sommes sauvés! balbutia-t-il éperdu, savez-vous qui je viens d'apercevoir, admirablement déguisé en "tramp"? Je vous le donne en mille !

—Ne nous faites pas languir ! s'écria Frédérique.

—Mon excellent ami, lord Burydan lui-même!

—Ce qui signifie? demanda la gitane, tout étonnée de ce brusque revirement.

—Que l'île des Pendus est maintenant au pouvoir de nos amis! Mais pas un mot de ce que je viens de vous dire! Si Slugh se doutait d'une pareille chose, il serait capable de nous massacrer tous!

—J'ai toutes les raisons possibles d'être discrète, mais j'espère que vous

n'oublierez pas ce que mon brave ami Pierre Gilkin a fait pour vous!

—Soyez tranquille! Mais ne dites rien à personne, même à Pierre Gilkin; seulement, faites en sorte que, lui et les siens, dans leur propre intérêt, se séparent de nous le moins possible!

Quelques minutes plus tard, Slugh, en personne, pénétrait dans la cabine des Français. Il avait l'air à la fois ironique et menaçant.

—Maintenant, dit-il brutalement, la plaisanterie a assez duré. Vous allez obéir à mes ordres, et cela sans faire la moindre observation ! A présent, messieurs et mesdames, vous êtes sur les domaines de la Main Rouge, et là, vos protecteurs ne vous serviront de rien! Allons, dépêchons-nous de monter sur le pont, tous!

Il ajouta avec un rire goguenard:

—Vous vouliez aller à terre, eh bien, soit! je vais vous y faire descendre ! Je suis un homme de parole, moi !

A la grande surprise du bandit, aucun des prisonniers ne fit la moindre observation. Tous montèrent sur le pont et, de là, descendirent dans la grande chaloupe, où se tenaient déjà sept ou huit "tramps".

Dorypha avait pris place à côté d'eux. Pierre Gilkin et les plus dévoués de ses partisans l'y rejoignirent. Slugh ne fit rien pour les en empêcher. Il se disait qu'une fois à terre, tous seraient absolument à sa merci. Dorypha avait eu le temps de dire quelques mots à l'oreille du Belge qui, très calme, attendait silencieusement les événements.

Slugh, qui s'était embarqué le dernier et avait pris place à la barre, demeurait silencieux, lui aussi. Mais son visage exprimait un triomphe insolent.

La chaloupe vint se ranger contre le quai, et ceux qui y avaient pris place débarquèrent dans l'ordre suivant:

D'abord, un groupe composé des partisans de Slugh, puis les prisonniers, enfin Dorypha, Gilkin et leurs amis.

Slugh fermait la marche.

Les hommes de lord Burydan, rangés à droite et à gauche, formaient la haie, la carabine sur l'épaule et le revolver à la ceinture.

Slugh les dévisagea d'un regard perçant, et en ne reconnaissant pas les barbes touffues qui faisaient pour ainsi dire partie de l'uniforme des "tramps", le rusé bandit eut un vague soupçon.

Sous prétexte d'amarrer la chaloupe à un anneau, il demeura un peu en arrière du groupe.

Bien lui en prit. Ses compagnons avaient à peine fait quelques pas qu'ils se trouvèrent entourés, cernés et désarmés.

Les partisans de Pierre Gilkin allaient subir le même sort, si Paganot n'était intervenu. Les bandits, solidement garottés, furent jetés à terre, aux pieds des deux jeunes filles, tellement émues de ce coup de théâtre qu'elles demeuraient sans parole.

Slugh, lui, en avait assez vu. D'un regard il avait jugé la situation. Tout d'un coup, il se jeta à la mer, plongea et se mit à nager vigoureusement.

—Tirez donc! ordonna l'ingénieur, c'est un des chefs de la Main Rouge. Il faut le prendre mort ou vif!...

Slugh, excellent nageur, avait plongé de nouveau pour reparaître dix mètres plus loin Quelques balles sifflèrent à son oreille. Mais on finit par le perdre de vue.

Avec sa rapidité de décision habituelle, il avait compris qu'il eût été imprudent pour lui de revenir à bord de "la Revanche", qui, ancrée sous le feu des canons de l'île, ne pouvait songer à regagner le large.

Après avoir nagé pendant un quart d'heure, entre les récifs, il prit terre dans une baie isolée, et, se rasant le long des buissons, comme un lièvre poursuivi par les chasseurs, il s'enfonça dans l'intérieur de l'île qu'il connaissait admirablement, et atteignit bientôt le musée souterrain, où se trouvait l'étrange collection de pièces anatomiques, visitée auparavant par M. Bondonnat.

Après avoir constaté que personne ne l'avait suivi, il fit jouer la pierre de l'entrée et s'introduisit dans la caverne.

Deux hommes, les seuls avec lui à connaître les secrets de cette retraite, l'y attendaient déjà; c'étaient Julian et Johnie, les deux graveurs en faux billets, dont l'un, on le sait, ressemblait trait pour trait au docteur Cornélius, tandis que le second offrait la physionomie exacte de Fritz Kramm.

La pierre, une fois remise en place, ils l'assujettirent inférieurement avec une lourde barre de fer. Ils étaient sûrs désormais que personne n'irait les chercher dans cette cachette.

. . . . . .

Pendant ce temps, lord Burydan et Oscar s'étaient jetés dans les bras de leurs amis. L'excentrique commença par prévenir discrètement l'ingénieur Paganot de la mort de M. Bondonnat, et le jeune homme et son ami Ravenel attirèrent à l'écart les deux jeunes filles pour les préparer doucement à la terrible nouvelle.

En même temps, lord Burydan racontait à Agénor les péripéties de la prise de l'île. Il lui expliquait comment, par un procédé très employé par les agences de publicité américaine, il avait cinématographiquement projeté, en se servant des nuages en guise d'écran, les apparitions qui avaient tant épouvanté les "tramps". Les gambades des clowns dans la mâture et la peinture phosphorescente dont le yacht avait été enduit avaient complété l'effet de cette mise en scène fantasmagorique. Enfin, c'était le clown nageur qui avait, au péril de sa vie, fait exploser les torpilles.

Une heure après, les bandits qui occupaient "la Revanche", démoralisés par la perte de leur chef, se rendirent à discrétion.

La Main Rouge était vaincue, battue pour ainsi dire avec ses propres armes. Les Français allaient donc pouvoir infliger aux bandits un sévère châtiment, récompenser, comme ils le méritaient, Dorypha et ses amis, enfin accorder un juste tribut de larmes à la mémoire du malheureux savant, assassiné par les bandits.

FIN

L'épisode du "Mystérieux docteur Cornélius" faisant suite à celui qui se termine ici aura pour titre: "Le Buste aux yeux d'émeraude."

# VEANGEANCE DE FEMME

Les deux grands maîtres de l'Epouvante, Guy de Maupassant et Edgar Poë sont allés chercher dans la réalité le thème de leurs contes d'horreurs. Chaque pays a ses histoires terrifiantes, ses monstres anormaux et ses malheureuses victimes. Le peuple américain s'émeut très facilement au récit des drames étrangers et reste toujours étonné des tragédies commises chez lui. Et Dieu sait, pourtant, qu'avec tous les crimes accomplis aux Etats-Unis, depuis quelques années seulement, il y aurait de quoi meubler un vaste musée d'Horreurs.

Ecoutez plutôt le récit de ce meurtre terrifiant dont la seule lecture donne la chair de poule. Les justiciers du Moyen-Age et les Chinois ne peuvent rien imaginer de plus cruel:

Pearl Beaver, fille d'un riche mineur de Rochester, fit à l'âge de seize ans, la connaissance d'un jeune cousin Edward Kneip et en fit son compagnon de jeux jusqu'au jour où il fut soupçonné d'avoir tué sa mère pour hériter. James Odell, qui venait de terminer un engagement de trois ans dans la marine américaine, vint chercher du travail dans la ville, s'éprit de Pearl Beaver et l'épousa, après qu'elle lui eut raconté la tragédie qui venait de se dérouler dans sa famille. La soif d'une vengeance sauvage tourmentait la jeune femme qui ne pouvait oublier dans les délices même de la lune de miel, le crime qu'elle imputait à son cousin.

Elle se concerta avec son mari sur le châtiment à infliger à Edward Kneip, le meurtrier. La veille du crime que nous allons narrer tout-à-l'heure, Odell (que Kneip ne connaissait ni de vue ni de nom) se présenta au bureau de ce dernier et, lui montrant une plaque de détective épinglée à son gilet, lui donna ordre de le suivre.

—Et pourquoi ? demanda Kneip, surpris.

—Pour crime au premier degré, répondit le faux policier.

—Qui vous a dit? questionna nerveusement Kneip, la figure toute rouge de colère et de honte.

C'était reconnaître sa culpabilité. Odell sortit de sa poche une paire de fortes menottes et les lui passa aux poignets. Une automobile les attendait à la porte où il se tint vis-à-vis son ancienne amie, Mme Odell. Le mari se mit au volant. La machine bloqua un peu avant la sortie de la ville. Les trois personnes en descendirent et le prisonnier, toujours sous l'impression qu'il était tombé entre les mains de la justice, se laissa monter dans un taxi de louage sans crier au secours ni chercher à s'évader. A l'intersection de deux routes, ils abandonnèrent le taxi qui rebroussa chemin dans la direction de Rochester, et s'enfoncèrent dans un champ, loin de la voie publique.

Le pauvre Kneip commençait à la trouver mauvaise et résistait de toutes ses forces à ses deux assaillants. Ceux-

ci, pour en finir, l'appuyèrent le dos à un arbre, lui enlevèrent ses menottes et lui passèrent les bras autour de l'arbre, tout cela en un clin d'oeil. Il se trouva fixé à un poteau de torture, à la merci de la femme qui trouvait enfin sa vengeance.

L'infortuné se tordait de douleur, criant: "Pearl! Pearl! vous me tuez." Il s'affaissa enfin sur lui-même, au pied de l'arbre.

La femme dansa une ronde autour de lui, poussant des cris de bête fauve pendant qu'Odell lui enlevait ses menottes. Reprenant vie, il se rua sur son agresseur, mais la lutte dura peu, car avec un couteau qu'elle sortit de son corsage, la femme lui taillada la figure et lui creva les yeux. Il mourut, criblé de blessures.



Prenant alors un fort rondin des mains de son mari, elle se mit à l'en frapper indistinctement sur le corps, la tête et la figure. Les coups pleuvaient comme grêles, déchirant la peau, brisant les membres.

Le couple, satisfait, prit son cadavre et le jeta dans un ravin que traverse une voie ferrée.

Le lendemain un mécanicien le vit, à moitié recouvert par la neige.

Les recherches poursuivies par la police aboutirent à l'arrestation de M. et Mme Odell qui confessèrent leur crime.

—o—

## ORIGINE DES MUSCADINS

En l'an II de la République, lorsque le conventionnel Chabot, le sanguinaire rédacteur du "Catéchisme des Sans-Culottes," apprit que les jeunes Lyonnais avaient résisté aux troupes de la Convention, il s'écria, dans un accès de colère:

—Je veux exterminer jusqu'au dernier de ces "Muscadins!"

C'était un néologisme qui lui était inspiré par les odeurs musquées dont ces élégants se parfumaient les cheveux.

Le mot répondait à un besoin: il fit fortune, et la jeunesse dorée de l'époque conserva cette dénomination.

On ne commença guère à désigner les fashionables par une appellation spéciale que vers la fin du règne de François Ier. Ils prirent alors le nom de "Muguets"—un joli nom.—Bonivet et Marot étaient des muguets.

Sous Charles IX et Henri III, cette appellation change et nous avons les "Mignons".

Tout le monde connaît les principaux mignons de l'époque. le doux Saint-Mégrin, le beau Caylus, l'élégant Schomberg, etc.

Sous Louis XIII et Louis XIV, le faste du costume prend de telles proportions que l'on ne songe plus à désigner spécialement les chefs de la mode.

Viennent la Régence et le règne de Louis XV.

La débauche fleurit, l'argent roule dans les alcôves des grandes dames et des courtisanes. Alors apparaissent les "Roués". Voici le maréchal de Richelieu, le comte de Tilly et le duc de Lauzun.

Au règne de Louis XVI, les jeunes gens de la bourgeoisie commencent à copier les façons des gentilshommes, qui les traitent de "Freluquets"; tandis qu'eux-mêmes s'intitulent des "beaux".

Les "beaux" étaient insupportables, et leur sotte vanité fit même dire à Mme de Genlis:

—Je ne connais que deux hommes qui sachent parler aux femmes: Lekain et M. de Vaudreuil.

Le premier moment de la Révolution se signale par un oubli complet de toute élégance. Puis la Convention arrive, et avec elle les "Muscadins" de Chabot.

Ce furent une trentaine de "Muscadins" qui, en l'an III, mirent fin à l'existence du club des Jacobins, en dispersant ceux-ci à coups de canne.

Avec le Directoire, nous avons les "Incroyables". Les plus fameux d'entre eux sont Garat et Carle Vernet.

Le Consulat change les "Incroyables" en "Petits Maîtres", mais l'expression ne tient pas, et celle de "Merveilleux" la remplace. Parmi les "Merveilleux", nous voyons le fameux Ouvrard et M. de Forbin.

Nous ne trouvons pas de désignation pour les fashionables de l'Empire, mais la Restauration amène les "Elégants" avec le duc de Guiche et Charles X, les "Dandys" avec le comte d'Orsay.

Enfin nous voyons successivement défiler en 1840 les "Lions"; en 1860, les "Gandins"; en 1850, les "Cocodès", et, ô honte, actuellement les "Crevés!" et les "Gommeux!"




## LA BATAILLE DES PLAINES D'ABRAHAM

**Montcalm et Wolfe blessés à mort.— Héroïque résistance des canadiens. Les conséquences.**

L'armée anglaise était descendue à l'Anse au Foulon. Montcalm en apprenant cette nouvelle ordonna à Poulhariez, qui était à Beauport d'envoyer toute sa gauche sur les hauteurs d'Abraham. Toute l'armée française fut bientôt en mouvement, à l'exception de la garde des batteries et de la tête de pont. Dans la ville de Québec l'excitation et l'alarme étaient indescriptibles. Les citoyens avaient été réveillés en sursaut en entendant crier: "Les Anglais sont aux portes." Un cavalier d'ordonnance de Vaudreuil, lequel s'avançait avec le reste des troupes, vint dans un moment remettre à Montcalm un billet où il le conjurait de ne pas précipiter l'attaque: "L'avantage, disait ce billet, que les Anglais avaient eu de forcer nos postes, devait naturellement être la source de leur défaite; mais il était de notre intérêt de ne rien prématurer. Il fallait que les Anglais fussent en même temps attaqués par notre armée, par quinze cents hommes qu'il nous était fort aisé de faire sortir de la ville, et par le corps de monsieur de Bougainville, au moyen de quoi ils se trouveraient enveloppés de toutes parts, et n'auraient d'autres ressources que leur gauche pour leur retraite, où leur défaite serait infaillible."

Ce billet contenait, de l'avis de tous les hommes de guerre, le meilleur parti à suivre, mais Montcalm le rejeta avec dédain. "Il n'en fallut pas davantage, dit le "Journal tenu à l'armée", pour déterminer un général qui eut volontiers été jaloux de la part que le simple soldat eut pris à ses succès; son ambition était qu'on ne nomma jamais que lui, et cette façon de penser ne contribua pas peu à lui faire traverser les différentes entreprises où il ne pouvait pas paraître."

Le premier soin de Montcalm, en voyant à son arrivée sur les Plaines, qu'il avait affaire à toute l'armée de Wolfe aurait dû être, en effet, de se mettre en communication avec de Bougainville. Il n'était pas encore sept heures du matin. En moins d'une heure et demie un cavalier aurait franchi la vallée Saint-Charles, remonté la route de Lorette à l'église Sainte-Foye et remis à Bougainville l'ordre d'accourir au plus vite. Celui-ci dont l'armée était en marche à neuf heures,

aurait pu, hâtant le pas, signaler son approche dès onze heures.

Dans l'intervalle Montcalm aurait eu le temps de faire sortir la garnison de Québec et de la mettre en ligne avec les quinze cents hommes qu'amenait le gouverneur. Il aurait ainsi attaqué de front l'armée anglaise avec plus de six milles hommes, tandis que l'élite de son armée, composée de plus de deux mille soldats, l'aurait prise en queue. L'issue était facile à prévoir. Mais l'homme qui, selon l'expression de Montcalm, savait si bien faire la guerre à l'oeil n'était pas là.

Montcalm tint un conseil de guerre avec les gouvernants des divers corps; mais ceux-ci voyant la résolution où il était de brusquer l'attaque, n'osèrent le contredire, ou le firent timidement comme le chevalier de Montreuil. Lévis seul, s'il eut été présent aurait pu par son sang-froid calmer l'excitation du général et par l'ascendant qu'il exerçait sur lui, l'empêcher de précipiter l'action.

Les troupes régulières et coloniales que Montcalm avait en ce moment sous la main, ne s'élevaient pas à plus de trois mille cinq ou six cents hommes, la plus grande partie composée de milices. L'élite de l'armée, les grenadiers, étaient, comme on le sait, au Cap Rouge avec Bougainville. On avait, en outre, un mois auparavant, détaché de l'armée avec le chevalier de Lévis, huit cents hommes, des meilleurs soldats choisis parmi les cinq régiments qui allaient se battre.

La seule partie de l'armée engagée en ce moment était les Canadiens de la droite qui, conduits par Dumas, avaient délogé l'infanterie légère de la maison de Borgia. Favorisés par le petit bois qui leur servait de retraite, ils en sortaient au pas de course et s'élançaient sur cette infanterie chaque fois qu'ils la voyaient s'avancer: ils venaient de la repousser pour la troisième fois. "Les Canadiens arrangés de la sorte, dit le "Journal tenu à l'armée", surpassent certainement par l'adresse avec laquelle ils tirent, toutes les troupes de l'univers". Les succès obtenus coup sur coup par ces braves miliciens, et l'ardeur que montrait le reste des troupes inspirèrent trop de confiance à Montcalm. Il oublia que les Canadiens perdaient leur supériorité en rase campagne; qu'en outre, ils étaient pour la plupart mal armés, n'ayant que leurs fusils de chasse. Une partie d'entre eux n'avaient pas même de baïonnettes, qu'ils avaient remplacées par des couteaux fixés, tant bien que mal, au bout de leurs fusils. L'armée, inférieure en nombre, fatiguée d'une marche forcée d'une à deux lieues, dont les derniers arrivés étaient encore essoufflées, allaient perdre l'avantage du terrain en descendant dans un ravin inégal, embarrassé de buissons, où les rangs seraient infailliblement rompus avant d'atteindre l'ennemi sur la hauteur qu'il occupait. La crainte de lui donner le temps de se retrancher et d'augmenter son nombre, l'emporta sur toutes ces raisons. Montcalm poussa son cheval en avant de la ligne de bataille et parcourut les rangs en les animant de sa vive parole, avec cet air chevaleresque et martial qui le faisait admirer de ses soldats. Un jeune milicien de dix-huit ans, présent à l'action, et qui vécut dans un âge avancé, Joseph Trahan, a souvent raconté l'impression singulière que lui avait laissé la vue du général. "Je me rappelle très bien, disait-il, l'attitude de Montcalm avant le combat. Il montait un cheval brun ou noir, au front de nos lignes, tenant haut son épée comme pour nous exciter à faire notre devoir.

Il portait un uniforme à larges manches, dont l'une, rejetée de l'arme qu'il tenait, découvrait le linge blanc de sa manchette."

Il était dix heures. Les nuages s'étaient dissipés, et le soleil éclairant la plaine, de tout son éclat, faisait briller devant les français, les baïonnettes, les sabres, les uniformes garances des Anglais, les tartans des Highlanders.

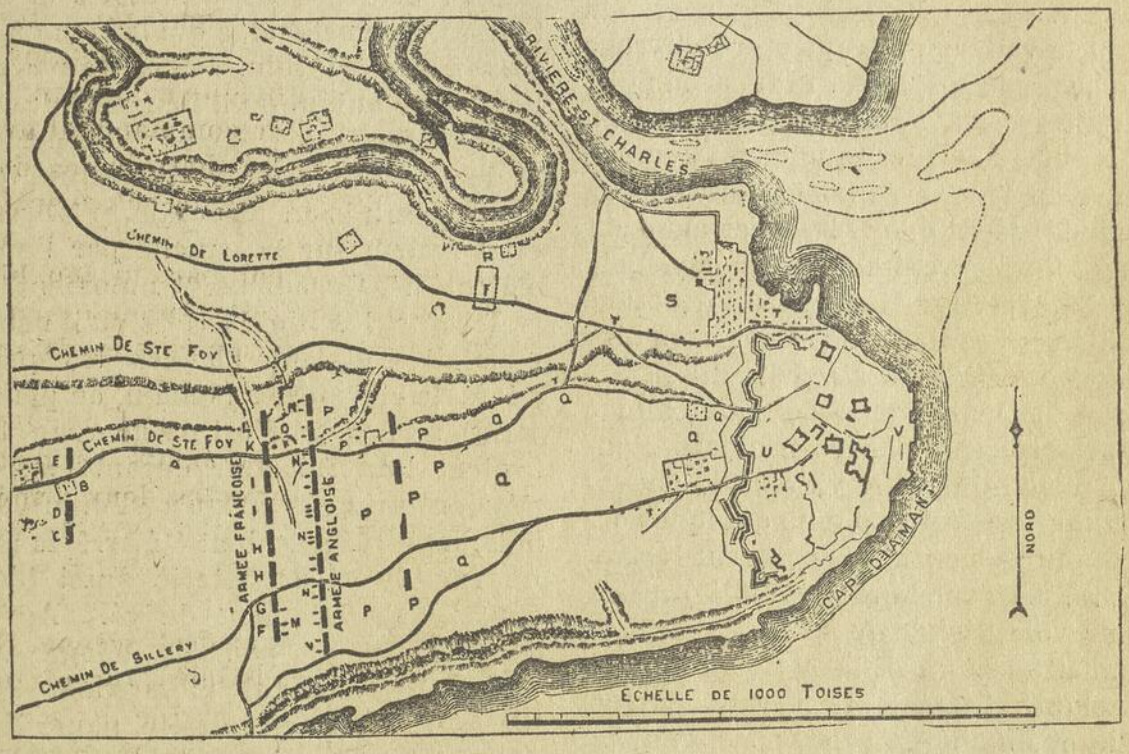
Wolfe, qu'on eut dit présent partout, reconnaissable à sa haute taille, marchait à la tête de ses régiments qu'il avait fait avancer jusqu'au bord du ravin. Personne mieux que lui ne comprenait la position dangereuse où il se trouvait. Quelques coups de fusils entendus du côté de Sillery lui faisaient penser que Bougainville s'avançait et serait bientôt sur ses derrières. Si le général français retardait l'attaque pour combiner son mouvement avec celui du colonel, il sentait que sa position était presque désespérée. Mais la fortune qui avait si bien favorisé le coup d'audace qu'il venait d'accomplir, lui donnait foi dans le triomphe. Il passait devant ses régiments en montrant l'ennemi de son épée, haranguant ses soldats d'un air inspiré, leur disant que pour eux c'était la victoire ou la mort, car la retraite était impossible.

Montcalm fit sonner la charge. Son armée s'ébranla en front de bandière, poussant le cri de guerre, à la façon des anciens. Elle s'avança avec rapidité, recueillant sur son passage les pelotons de tirailleurs qui n'avaient pas eu le temps de rentrer dans les rangs, ce qui occasionna un premier flottement. Elle ne fut pas rendue au fond du ravin, que les lignes rompues par les difficultés du sol firent croire aux Anglais que l'attaque se faisait en colonnes irrégulières.

Les régiments essayèrent de se reformer en gravissant la montée, et firent halte à une demie portée de fusil. Dans l'instant de silence qui suivit, on n'entendit que les cris de commandements répétés sur tous les fronts de l'armée puis une décharge générale par les trois rangs à la fois, sans qu'on eut le soin de réserver de coups pour entretenir le feu. Cette première décharge faite à distance et avec précipitation, produisit peu d'effet. Les Canadiens, rangés presque tous sur la seconde ligne, se couchèrent à terre pour recharger selon leur coutume et causèrent ainsi quelque confusion. Les Anglais, à qui leur commandant avait ordonné de mettre deux balles dans leurs fusils, s'approchèrent avant de tirer, et de la hauteur d'où ils dominaient, répondirent par un feu bien dirigé qui décima le premier rang et le fit osciller. Le centre anglais surtout dont la décharge résonna "comme un coup de canon" fit d'affreuses trouées dans les régiments. Un nuage de fumée enveloppa les deux armées qui continuèrent à marcher de l'avant. Le combat fut court mais d'une extrême vivacité. Les deux braves commandants de la Sarre et de Guyenne, Senezergues et Fontbonne, furent tués en ce moment, ainsi que le second commandant de la droite, M. de Saint-Ours. Le lieutenant-colonel de Languedoc, Privat, fut blessé dangereusement. L'aide-major Malartic eut deux chevaux tués sous lui.

Du côté des Anglais, le colonel Carleton reçut une blessure à la tête, le brigadier Monckton une balle au travers du corps. Pendant que Montcalm courait d'un point à l'autre pour raffermir ses bataillons ébranlés, Wolfe dirigeait l'attaque en personne à la droite de son armée. Une balle l'avait atteint au poignet, et il s'était fait un

bandage avec son mouchoir. Il marchait en avant des grenadiers et leur donnait ordre de charger, lorsqu'une seconde balle le frappa dangereusement. Mais fidèle à l'axiome qu'il répétait souvent: "Tant qu'on peut marcher et tenir ses armes, c'est une honte de reculer", il continua d'avancer. Son brillant uniforme le signalait aux francs-tireurs canadiens, cachés dans les buissons, d'où montaient des flocons de fumée. Une troisième balle le frappa en pleine poitrine. Il chancela




et voyant qu'il perdait connaissance, il dit à un officier d'artillerie qui se tenait près de lui: "Soutenez-moi, il ne faut pas que mes braves soldats me voient tomber." Le lieutenant Brown, du corps des grenadiers, le grenadier Henderson et un autre soldat accoururent, le prirent dans leurs bras et l'emmenèrent en arrière du champ de bataille. A sa demande, ils le déposèrent sur le gazon dans un pli du terrain. Un des officiers voulut aller chercher un chirurgien. "C'est inutile, soupira le général, c'en est fait de moi." Il paraissait sans connaissance lorsqu'un de ceux qui l'assistaient cria: "Ils fuient. Ils fuient." "Qui fuit? demanda vivement Wolfe, comme s'il se réveillait d'un profond sommeil".

"Les ennemis, répondit l'officier, ils fuient de tous côtés."

Wolfe reprit: "Que l'un de vous courre vite dire au colonel Burton de descendre en toute hâte avec son régiment vers la rivière Saint-Charles et de s'emparer des ponts pour couper la retraite aux fuyards". Il se tourna sur le côté, murmura tout bas: "Dieu soit loué, je meurs en paix", et il expira.

Les deux décharges des deux armées s'étaient faites presqu'à bout portant. Wolfe avait communiqué son impétuosité à ses troupes. La charge à la baïonnette commandée par lui au moment où il tomba avait fait plier le

centre et faire volte-face à toute l'armée française; mais "la déroute ne fut totale que parmi les troupes régulières. Les Canadiens accoutumés à reculer à la manière . . . des anciens Parthes, et à retourner ensuite à l'ennemi avec plus de confiance qu'auparavant, se rallièrent en quelques endroits", principalement dans le petit bois de la droite, où ils tinrent en échec une partie des régiments anglais.

La masse des fuyards n'écoutant ni le général ni les officiers, se précipita dans la vallée pour regagner l'ouvrage à cornes; le reste s'enfuit vers la ville. Montcalm entraîné par ce torrent, cherchait à rallier quelques compagnies en face de la porte Saint-Louis, quand il reçut deux blessures coup sur coup, une à la cuisse, l'autre dans l'aine. Le capitaine Marcel était occupé à quelques pas de lui, à sauver une des pièces d'artillerie. "Je vis, dit-il, arriver M. le marquis de Montcalm à cheval, soutenu par trois soldats. J'entrai avec lui dans la ville où le chevalier de Bernetz me donna quelques ordres que je courus exécuter sur le rempart". La foule qui s'y était pressée pour voir l'issue du combat, en descendait et inondait la rue Saint-Louis. Quelques femmes le voyant passer, pâle et inondé de sang s'écrièrent en pleurant: "O mon Dieu, mon Dieu, le marquis est tué!"

"Ce n'est rien, ce n'est rien, répondit le général mourant, en se tournant vers elles, ne vous affligez pas pour moi, mes bonnes amies."

Vaudreuil était arrivé près des hauteurs au moment de la déroute. Il avait vainement cherché à rallier les régiments: sa voix s'était perdue dans le tumulte de la fuite. Une partie des Canadiens, plus dociles à sa parole, étaient retournés sur leurs pas et couraient au secours des braves miliciens, qui défendaient le terrain avec le courage du désespoir, dans le bois du chemin de Sainte-Foye et dans quelques taillis plus rapprochés de la porte St-Jean.

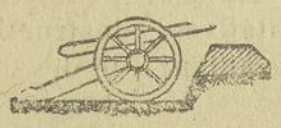
Les sauvages, suivant leur instinct d'oiseaux de proies, s'étaient retirés à l'écart au commencement de la mêlée, et attendaient le moment de se répandre sur le champ de bataille pour scalper et dépouiller les morts et les blessés. Townshend, à qui le commandement était dévolu, ne profita pas de la victoire autant qu'il l'aurait pu; car il lui été facile de s'emparer des portes et de pénétrer dans la ville au milieu de la confuision générale. Murray était retenu sur la gauche par l'opiniâtreté des Canadiens. Au moment de la déroute, les Highlanders qu'il commandait s'étaient élancés les premiers, la claymore à la main, en poussant leur farouche cri de guerre. Ils avaient tout fait fuir devant eux et s'étaient avancés jusqu'à l'orée du bois: mais là ils avaient été arrêtés par un feu de mousqueterie aussi bien nourri qu'habilement dirigé. Après d'inutiles efforts pour en déloger les Canadiens, les Highlanders avaient été forcés de battre en retraite, pour aller se reformer sur le chemin St-Louis. Murray les fit ensuite descendre plus à l'ouest, jusqu'au bord du coteau Ste-Geneviève, afin de prendre le bois à revers, et chasser en même temps du penchant de la côte, des bandes de francs-tireurs canadiens qui en défendaient la descente. "Ils tuèrent et blessèrent un grand nombre de nos hommes, dit le lieutenant Fraser, et nous forcèrent de retraiter un peu plus loin pour reformer nos rangs". Murray les ramena pour la troisième fois à

l'attaque, mais renforcés à droite et à gauche du régiment d'Anstruther et du second bataillon du Royal Américain. Une nouvelle lutte s'engagea et fut soutenue "avec une ardeur et un acharnement incroyable", au dire du chevalier Johnstone, témoin de cette lutte héroïque. "Quand ils furent écrasés par le nombre, ils quittèrent pied à pied le terrain depuis le sommet jusqu'au bas des hauteurs."

Au milieu de la vallée s'élevait la boulangerie de l'armée, entourée de quelques maisons. Les Canadiens s'y rallièrent une dernière fois et arrêtèrent encore assez longtemps les trois régiments ennemis. "Ce fut là et autour du bois, rapporte Fraser, que notre régiment souffrit davantage." Le chevalier Johnstone qui a raconté en détail ce brillant fait d'armes, dit que ces infortunés héros se firent presque tous tuer sur place, mais qu'ils sauvèrent un grand nombre de fugitifs et donnèrent le temps à l'armée française de se réfugier dans l'ouvrage à cornes.

La bataille d'Abraham, considérée au point de vue du nombre, ne fut qu'une sanglante escarmouche, puisque les deux armées ne formaient pas dix mille hommes. Mais observée au point de vue des résultats, elle est un évènement dans le XVIIIe siècle. Elle a sonné l'heure de l'indépendance américaine, d'où est née la grande république qui tend aujourd'hui à déplacer le centre de la civilisation. Les Anglais n'avaient eu que six cents soixante-quatre hommes tués, blessés et manquants. Les régiments qui avaient le plus souffert étaient ceux des Highlanders, du Royal Américain et d'Anstruther, les trois qui s'étaient battus contre les Canadiens. La perte des Français n'avait guère été plus considérable que celle des Anglais. Elle était de sept ou huit cents hommes tués, pris ou blessés, d'après le "Journal tenu à l'armée"; seulement de six cents soldats et de quarante officiers, au rapport de Vaudreuil.

Mais jamais déroute n'avait été plus complète; elle fut d'autant plus répressible, qu'il n'y avait pas de corps de réserve. Il eut été pourtant si facile de faire sortir cinq ou six cents hommes de la ville, où ils étaient inutiles, puisque la bataille se livrait sous ses murs. Mais telle avait été la précipitation de l'attaque qu'on n'avait pas même songé à la possibilité d'un échec. L'armée avait été saisie d'un affolement incroyable. "Triste spectacle pour ceux qui regardaient des fenêtres de l'hôpital Général, écrit M. de Foligny. Jamais je ne me serais imaginé que la perte d'un général pouvait causer une déroute que j'ose dire sans exemple". Les détachements de milices canadiennes appelés dès le matin du saut Montmorency pour garder l'ouvrage à cornes, et qui se composaient des meilleurs coureurs des bois, avaient bondi comme des lions dans leurs cages en voyant l'armée taillée en pièces, sans pouvoir lui porter secours.






## L'AEROPLANE POUR TOUS

Avec un simple morceau de papier plié en forme de dard, tout petit garçon peut s'amuser — en dehors des heures de classe—à fabriquer des aéroplanes et à leur faire boucler la boucle aussi bien que les aviateurs Pegoud et Guynemer. Il n'y a qu'à plier une feuille de papier assez résistant en la forme d'un dard, ce que tous les enfants savent faire, en prenant bien soin de le faire symétrique. (Fig. 1). Si, lancé dans l'espace, le dard vole droit sans chercher à se balancer ou à tourner à l'envers, il peut alors servir au "looping", aux vrilles, aux piqués, aux planés et à toutes les autres évolutions de l'aéroplane.

La Boucle.—Tournez en l'air à angles droits les coins postérieurs des ailes, tel qu'indiqué dans le dessin 2, et lancez le dard avec quelque vigueur la pointe en arrêt. Il exécutera une culbute complète, bouclant ainsi la boucle, et descendra ensuite sur le sol en vol plané. (Fig. 3). Vous ne réussirez peut-être pas la première fois, mais après quelques tentatives, vous arriverez à lui faire subir autant de tours que vous le voudrez.

Le Piqué.—Prenez le dard tel que vous l'avez fait pour la boucle et jetez-le perpendiculairement d'un point élevé, la pointe en bas. Avant de toucher la terre, il se relèvera de lui-même et atterrira en vol plané.

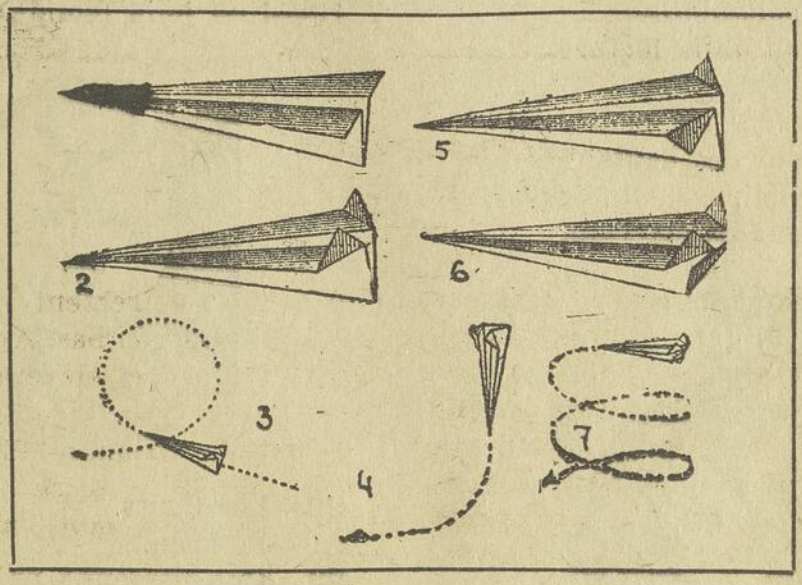
Le Tire-bouchon.— Pliez maintenant les coins des ailes en directions opposées, l'un en haut, l'autre en bas, et lancez le dard en droite ligne. Il tournera vivement sur son axe comme un tire-bouchon ou comme le propulseur à hélice d'un bateau. Voir le diagramme 5.

La descente spirale.—Plié comme dans les autres vignettes, en tournant en plus le coin postérieur de la quille à angle droit de façon à faire un gouvernail (Fig. 6 G), le dard prendra un essor horizontal et descendra ensuite en spirales plus ou moins ouvertes, suivant l'inclinaison du gouvernail. Ce mouvement, bien exécuté, est des plus élégants. (Fig. 7).

Ces petites expériences ne constituent pas seulement un amusement pour les enfants; elles sont encore instructives, donnant une idée parfaite des moyens que prit Pegoud qui découvrit le premier les lois qui gouvernent l'équilibre d'un aéroplane et dont s'inspirent les armateurs d'au-

jourd'hui dans la construction de ces appareils.

Fig. 1—Dard plié pour vol normal.
Fig. 2—Dard plié pour la boucle.
Fig. 3—Trajectoire du dard bouclant la boucle.
Fig. 4—Trajectoire du piqué.
Fig. 5—Dard plié pour le tire-bouchon.
Fig. 6—Les coins relevés en vue de la descente spirale.
Fig. 7—Trajectoire de la descente spirale.




—o—

## QUESTIONS ET REPONSES

La personne qui tient la revue lit les questions et demande les numéros. Première question: Quelle est votre qualité dominante?

1—La bonté.
2—La bienséance.
3—L'économie.
4—La douceur.
5—La curiosité.
6—L'affection.
7—Le travail.
8—L'application.
9—La pénétration.
10—La loyauté.
11—La sensibilité.
12—La discrétion.
13—L'enjouement.
14—La confiance.
15—La constance.
16—La distraction.
17—La paresse.
18—Le bon goût.
19—L'ivrognerie.
20—L'amour.
21—La docilité.
22—La cordialité.
23—La complaisance.
24—La tranquillité.
25—L'attachement.
26—La vivacité.
27—L'intelligence.
28—La méchanceté.
29—La prudence.
30—La générosité.

31—La malpropreté.
32—La colère.
33—La délicatesse.
34—Le bon ordre.
35—La mélancolie.
36—L'hypocrisie.
37—L'amour de l'étude.
38—La pusillanimité.
39—Le goût de la lecture.
40—L'amitié.
41—L'avarice.
42—L'amour des fleurs.
43—L'orgueil.
44—L'amour du mariage.



Deuxième question: Qu'aimez-vous avec le plus d'ardeur?

1—La parure.
2—La bonne société.
3—La conversation.
4—Votre parent.
5—Votre amant.
6—Les jolis rubans.
7—La ville.
8—Les yeux brillants.
9—La campagne.
10—Une amie tendre.
11—La danse.
12—Les yeux bleus.
13—Les nez romains.
14—Les yeux noirs.
15—L'indépendance.
16—La coquetterie.
17—Les yeux gris.
18—Les chiens.
19—Une jolie femme.



20—Les fleurs.
21—Le beau.
22—Une personne présente.
23—L'harmonie.
24—Vous-même
25—Votre futur.
26—La présence d'un amant.
27—Les songes agréables.
28—Des bons mots.
29—Une personne absente.
30—Les rêveries amoureuses.



31—Une bonne humeur.
32—La maîtresse de la maison
33—La promenade.
34—Une jolie épouse.
35—Embrasser mon amie.

36—La solitude.
37—La richesse.
38—Celle que j'ai vu ce matin.
39—Faire des conquêtes.
40—Une musicienne.
41—Celle qui me regarde.
42—La chasse.
43—Le charme féminin.



Troisième question: Par qui êtes-vous aimé?

1—Par un jeune homme sage.
2—Par un amant sincère.
3—Par une amie sincère.
4—Par celui que vous aimez.
5—Par tout le monde.
6—Par votre égal.
7—Par moi.
8—Par une personne absente.
9—Par un citoyen.
10—Par une bonne compagnie.
11—Par un soldat.
12—Par une personne qui vous plaît.
13—Par vos parents.
14—Par un coeur sensible.
15—Par un homme de coeur.
16—Par un matelot.
17—Par l'ami de votre soeur.
18—Par une personne près de vous.
19—Par un homme d'honneur.
20—Par un coeur fidèle.
21—Par l'objet de vos voeux.
22—Par un imbécile.
23—Par une personne du village.
24—Par un veuf.
25—Par un incrédule.
26—Par un voyageur.
27—Par un homme poli.
28—Par une jolie fille.
29—Par un batelier.
30—Par un jaloux.
31—Par une fille à tête grise.
32—Par un brun.
33—Par celui à qui vous parlez.
34—Par une personne blonde.
35—Par un beau monsieur.
36—Par celui que vous avez vu hier.
37—Par un vieux garçon.
38—Par une nouvelle connaissance.
39—Par un commis.
40—Par un chasseur.
41—Par un ivrogne.
42—Par un bedeau.
43—Par un boudeur.
44—Par un marchand.



# CHOSES ET INVENTIONS NOUVELLES

## LES COULEURS SOUS LA CHALEUR

Cette expérience fournit une méthode facile pour démontrer la puissance absorptive de chaleur du noir et du blanc. Des raies noires et blanches sont peintes à l'extérieur d'un verre à boire ordinaire, cachetées de gouttes

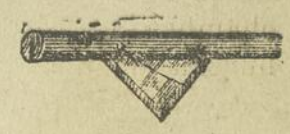


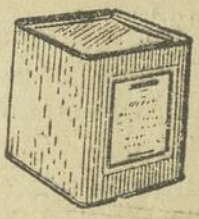
de cire percées chacune d'une épingle. Un bout de chandelle allumée est placée dans le verre. Après quelques minutes, sous l'effet de l'absorption calorique du noir et du blanc, la cire coule et les épingles tombent d'elles-mêmes.

—— o ——

## UNE CLE NOUVEAU-GENRE

Ce modèle nouveau de clé permet d'ouvrir commodément les boîtes de fer-blanc qui contiennent de la peinture et des liquides et qui résistent d'ordinaire aux petites clefs pour boîtes de conserves. Il n'y a qu'à découper en triangle un morceau d'acier solide et de lui donner du taillant comme à une lame de rasoir automatique. Cette partie est fixée à une poi-





gnée de bois rond par de petits rivets et l'ustensile est propre au fonctionnement.

——o——

## ECHELLE ROULANTE

Pourquoi porter péniblement une échelle sur vos épaules quand vous



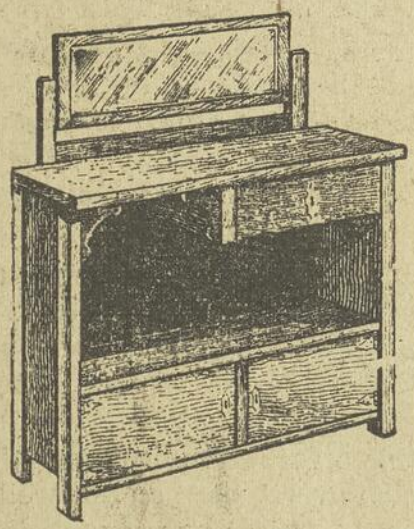
pouvez la rouler aussi facilement qu'un diable en fixant deux petites roues à sa base? Les deux axes de

l'échelle sont pourvus de deux bandes de fer ou d'acier qui servent à tenir la tige des roues. Les peintres en bâtiment peuvent, grâce à cette simple invention, s'épargner des fatigues inutiles.

—— o ——

## LE TRUC DES MEUBLES ANTIQUES

Avec les quelques idées que vous avez de la mécaniquue et certains outils de charpentiers, vous pouvez remodeler un meuble passé d'usage et en faire un objet attrayant et utile pour une chambre. La vignette représente un bureau démodé transformé en un buffet commode et artistique. Le bureau avait dans sa forme originale trois grands tiroirs en bois naturel verni. Les deux premiers tiroirs ont été complètement enlevés et avec le matériel, il a été fabriqué un tiroir

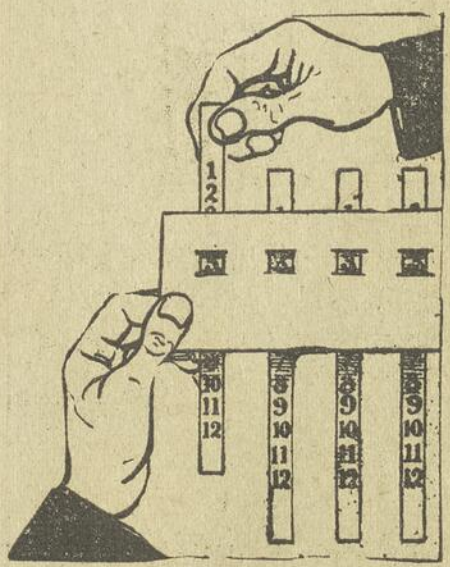


demi-grandeur soutenu par des tasseaux ou petits morceaux de bois de support. L'espace occupé par le tiroir du milieu est maintenant un rayon dont les panneaux ont été polis soigneusement. Quant au tiroir d'en bas, il a été enlevé et converti en deux petits tiroirs avec portes à charnière. Sur la crédence du buffet, on dresse une glace rectangulaire qui lui donne une belle allure. On ajoute des morceaux de fer pour faire tourner les pentures des portes et des serrures à l'écusson de la famille et le meuble est antique.

—— o ——

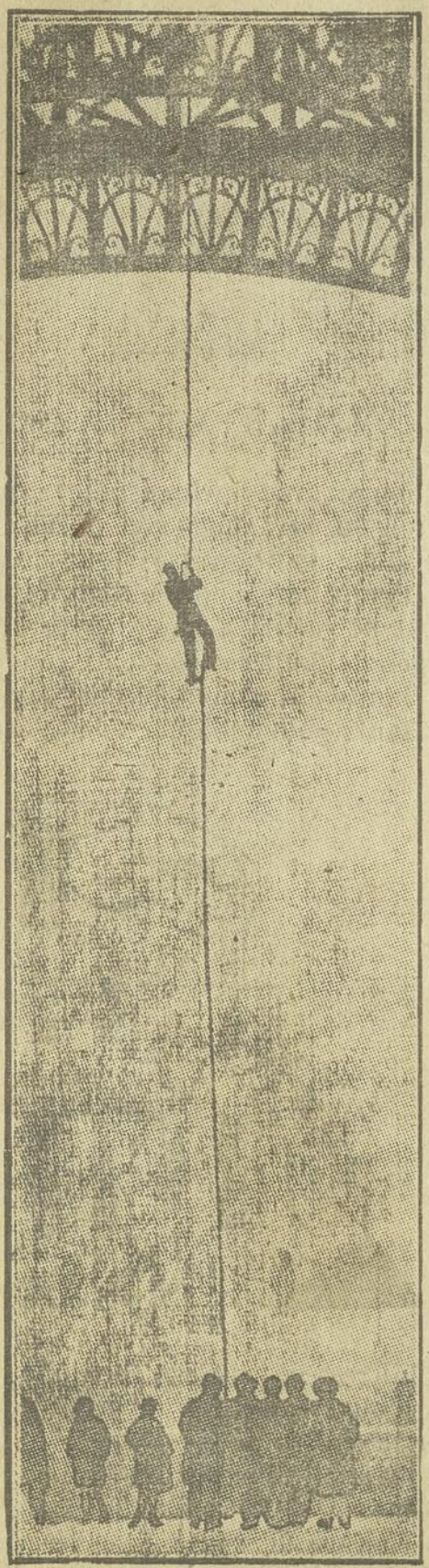
## UN COMPTEUR FAIT A LA MAISON

On peut avec quelques morceaux de carton ou de papier rigide faire un compteur pour tous les jeux de cartes. Il suffit de couper autant de morceaux de papier d'une largeur de 3/8 de pouce, qu'il se trouve de joueurs. Ces bouts de papier, d'une longueur suffisante pour indiquer une douzaine



de chiffres sont tressés dans une rangée d'ouvertures qui servent à marquer le chiffre nécessaire.

La vignette s'explique d'ailleurs par elle-même et ne demande pas d'autres commentaires.



## "LE OUISTITI"

Un jeune peintre français en bâtiment, réformé de la guerre, M. Paul Cans, a imaginé un appareil fort ingénieux permettant de monter ou de descendre le long d'une corde lisse avec presque autant de facilité et de sécurité qu'on gravit un escalier. Cet appareil, appelé "ouistiti", constitue un véritable escalier de poche, dont l'inventeur vient de démontrer les avantages en l'utilisant pour se hisser, en quelques minutes, avec une aisance parfaite, jusqu'à la première plate-forme de la tour Eiffel.

Le fonctionnement du ouistiti est basé sur un principe, souvent appliqué, qui consiste à arrêter le libre jeu



*Le mécanisme des étriers du "ouistiti".*

d'un câble sur un point quelconque de son parcours en lui imposant une double flexion en sens contraires, et, par conséquent, un double coincement. Par la façon dont il a adapté cette combinaison au résultat cherché, M. Cans a fait acte non seulement de créateur, mais encore de mécanicien averti, car son appareil, longuement étudié, présente des détails de mise au point tout à fait remarquables.

*M. Cans montant, avec son "ouistiti" le long d'une corde lisse, à la première plate-forme de la tour Eiffel* (190 pieds) *à Paris.*

Supposons une corde tombant du plafond et passant à travers un anneau tenu horizontalement. Si nous inclinons l'anneau pour l'amener dans la position verticale, il viendra coincer la corde en deux sens contraires. C'est ce dispositif qu'a réalisé M. Cans comme le montre notre schéma. Dans l'échancrure d'un tube métallique coupé sur une partie de sa longueur, est montée une bague mobile solidaire d'un levier extérieur. Quand cette bague se trouve dans l'axe du tube, on peut y faire glisser une corde; mais si le levier la fait pivoter, elle vient coincer la corde.

Le ouistiti comporte trois éléments ou douilles de ce genre: deux pour les pieds, un pour les mains. Pour les pieds, le levier de la bague mobile porte un étrier et le poids du système est calculé pour qu'à l'état libre la douille se trouve retenue contre la corde. Pour les mains, le levier (sans étrier) produit un effet analogue.

D'autre part, le grimpeur est muni d'une ceinture où s'accrochent 4 câbles d'acier: deux supportent une sellette disposée de manière à égaliser leur tension en suivant les mouvements du corps; les deux autres, après avoir atteint les extrémités d'une tringle qui maintient leur écartement, rejoignent le levier de la douille supérieure. Un homme assis sur la sellette, les pieds libres, comme sur un trapèze, se trouve donc automatiquement suspendu et maintenu en place par cette douille.

Il est dès lors aisé de comprendre comment s'opère l'ascension. L'homme assis sur la sellette, chausse les étriers et pèse sur l'un des deux : le droit par exemple. Aussitôt, la bague coince la corde et l'étrier devient une base aussi solide qu'une marche d'escalier. L'homme, élevant alors le pied gauche, libère l'autre douille qui monte avec son étrier le long de la corde. Le pied gauche, une fois arrivé à la limite de l'écart possible, immobilise son étrier gauche en pesant dessus et, appuyé sur cette nouvelle marche, le grimpeur recommence la manoeuvre avec le pied droit. Et ainsi de suite. En même temps, les mains suivant la corde poussent la douille supérieure qui suit ainsi le mouvement ascensionnel, tendant les câbles de sustentation.

Pour la descente, chaque pied maintenant libre la bague de son étrier, il suffit de tirer sur un câble qui pend au-dessus du siège et qui, par l'intermédiaire d'une poulie, libère la douille supérieure Les trois douilles glissent alors le long de la corde, entraînant l'homme qui peut s'arrêter instantanément, soit en lâchant la corde de la poulie, soit en pesant sur l'un des étriers ou sur les deux à la fois. On voit par là que l'appareil offre une sécurité pour ainsi dire absolue; l'homme se trouve retenu à la corde par trois bagues indépendantes qui freinent automatiquement et dont une seule suffit pour le maintenir. La disposition ingénieuse de l'étrier contribue à ce résultat: les branches sont profilées pour épouser le cou-de-pied, et la semelle repose sur deux ressorts à boudin, grâce auxquels l'étrier s'adapte à toutes les poïntures et reste en place quelle que soit la position de la jambe.

Nous voilà loin de l'antique corde à noeuds qui exige un effort considérable et donne une sécurité limitée. Avec le ouistiti, le peintre, le plombier, l'architecte, le pompier, l'homme le moins agile, monte ou descend comme dans un fauteuil, s'arrête où

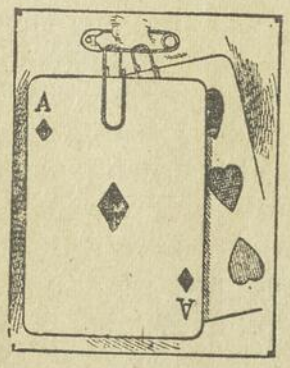
il veut, gardant les mains libres sans avoir, en aucune façon, à se préoccuper de sa sécurité. Dans l'industrie du bâtiment ou de la construction métallique, dans la marine, dans le sauvetage en cas d'incendie, le nouvel appareil semble appelé à rendre de grands services. Il pourra, en outre, s'adapter à nombre de cas accessoires. Pour repêcher un aéronaute égaré sur la cîme d'un arbre, on pourra lancer et ramener une corde lisse, alors qu'il serait souvent difficile, voire impossible, de ramener une corde à noeuds.

Le ouistiti, qui paraît facile à établir à un prix assez modique, permettra une économie de corde. Les noeuds, en effet, absorbent environ un tiers de la longueur d'un câble, et leur façon coûte relativement cher.

—o—

## PORTE-CARTES MAGIQUE

Les prestidigitateurs et amateurs de magie blanche peuvent se servir pour un tas de trucs et de passes des petites coupures métalliques, communément appelées "clips". Cousues à l'étoffe d'un habit ou retenues par une épingle de sûreté, elles peuvent



tenir autant de cartes qu'on veut, comme il est montré dans le dessin ci-contre. Vous pouvez ainsi tenir dans votre dos toutes les cartes "de réserve" dont vous avez besoin et les tirer à vous sans effort.

—o—

## UN "POOL" MINUSCULE

Le jeu d'intérieur que reproduit notre illustration est à la portée de tous, jeunes et vieux. La table est faite de plusieurs morceaux de bois flexible de ¾ de pouce liés ensemble et coupés avec une bonne scie en la forme requise. Des bandes de fer-blanc de 2 pouces de largeur sont alors clouées autour des côtés pour empêcher les balles de sortir du jeu.



Des rubans de caoutchouc sont cimentés sur les coins et les côtés d'une extrémité de la table. Quant aux blouses, elles sont creusées dans le bois à une profondeur d'un demi-pouce, tel qu'indiqué dans la vignette ci-contre. Le fond de la table est recouvert d'un tapis vert collé. Les trous ou blouses sont marqués par des cercles de couleurs voyantes et numérotés. La partie peut se jouer avec une boule blanche et une ou plusieurs boules rouges.

La blanche est placée sur un point de la ligne centrale et la rouge sur un

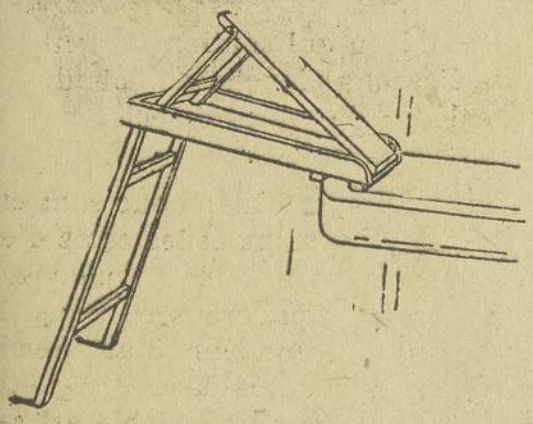
point du centre même. Le joueur frappe la blanche qui doit heurter la rouge et la lance le long de la table. Le but est de faire tomber la boule rouge dans une des blouses échelonnées le long de la table.

La boule qui tombe dans un des deux trous les plus éloignés du point de départ compte pour 100 points, et en remontant pour 50 et 25 points. Les deux blouses qui se trouvent de chaque côté du cercle de départ donnent 10 points Le fait de rater la rouge avec la blanche constitue un faux coup et compte contre le joueur.

——o——

## PLANCHE A LAVER PERFECTIONNEE

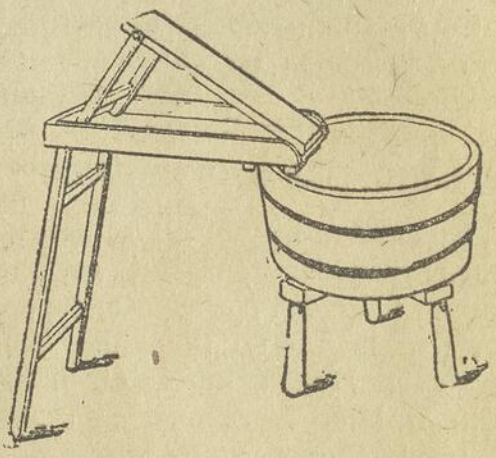
Le modeste ustensile que nous décrivons ici possède divers qualités susceptibles d'intéresser les personnes lavant leur linge à domicile. Cette nouvelle planche à laver, grâce à ses dimensions minimes, permet en effet



le lessivage dans toutes les cuisines même très petites; elle supprime en même temps l'usage des baquets et des planches lisses et ondulées qui tiennent beaucoup de place et reviennent assez cher dans leur ensemble.

Elle s'adapte à tous les éviers et laisse ceux-ci libres pour recevoir tous les récipients servant au rinçage du linge.

Notre première gravure représente cet ustensile appliqué contre l'évier, la deuxième le montrant posé sur un baquet ordinaire.



La planche à laver proprement dite comporte un chevalet qui lui permet de prendre l'inclinaison la plus favorable, tandis que le plateau à rebords sur lequel elle est fixée sert à retenir l'eau et l'empêche de tomber sur le



sol et sur les pieds de la personne qui lave.

La hauteur est calculée pour éviter les fatigues et les courbatures résultant d'une mauvaise position.

Comme le montre la figure 3, l'appareil une fois plié n'occupe plus qu'un volume insignifiant.

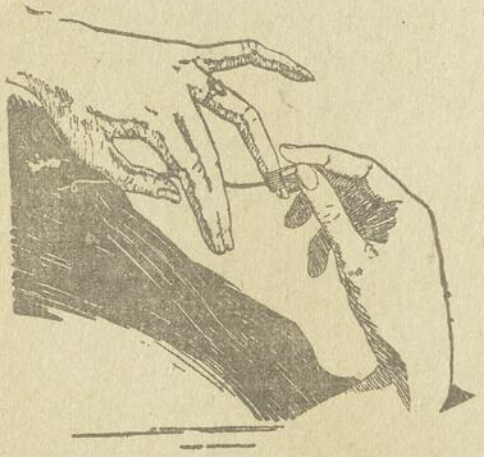
Pour certaines applications, ce dispositif est muni de petits pieds de fer que l'on peut poser sur la cuisinière même allumée.

Il est facile de construire cette planche à laver soi-même.

—o—

## L'ENNUI DES BAGUES ETROITES

Un anneau trop étroit à l'heur d'ennuyer bien des gens et il est peu de jeunes filles qui n'aient pas juré contre leur bague de fiançailles, en essayant de la sortir du doigt, quand la peau gonflée la recouvre en partie. Voici un moyen tout indiqué d'enlever une bague ou un anneau récalcitrants: Roulez un fil de caoutchouc sur votre doigt, au-dessus de l'anneau en question, en commençant par le

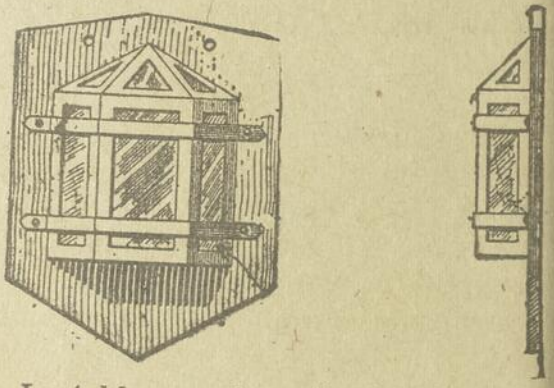


haut. Tournez-le fortement, sans trop serrer le doigt cependant. Quand le fil touchera l'anneau, élevez la main pendant quelques minutes de façon à ce que l'enflement des chairs aille en descendant, vers l'extrémité du doigt. Roulez le fil en sens contraire maintenant, c'est-à-dire, loin de la bague, au bout du doigt, tenez-le ainsi pendant cinq minutes et enlevez-le. Le sang, s'étant graduellement retiré du doigt, grâce à ces deux opérations, la bague sortira d'elle-même.

—o—

## LANTERNE DE FANTAISIE

Les amateurs de curiosités peuvent facilement se fabriquer de jolies lampes ou lanternes pour portiques et ateliers. En quelques mots, ces lanternes sont un cadre de feuilles métalliques avec verre, mica ou papier transparent sur les panneaux. L'ampoule, chandelle ou applique électrique détermine la grandeur de l'enveloppe.



Le tableau qui soutient la lanterne peut être une planche en bois de cyprès de 7/8 de pouce d'épaisseur. La meilleure armature peut être obtenue avec un morceau de cuivre oxydé. Dessinez la forme que vous voulez donner à la planche et découpez les trois panneaux ou volets du fanal avec un ciseau à froid. Adoucissez les angles avec une lime. Ceci fait, fixez la lanterne qui est terminé sur sa planche de soutien avec des vis à tête ronde.

Le couvercle de la lanterne est fabriqué séparément. Il est à conseiller de ne pas se servir de mica pour le panneau central. La bougie ou ampoule est placée à l'intérieur par l'ouverture d'un des trois volets du dessus.




## HOMMES

Combien d'hommes mariés ne jouiraient d'aucune popularité si ce n'était de leurs femmes.

* * *

Le célibataire qui comprend les femmes est généralement incompris d'elles.

* * *

Lorsqu'un célibataire commence à perdre ses cheveux, le meilleur remède est de placer autour de son cou, une jolie manche en crêpe Georgette, avec un bras de femme dedans.

* * *

N'est-ce pas qu'une jolie fille est encore plus belle, lorsqu'elle fait un brillant héritage?

* * *

Un mari qui est envié des autres femmes rend toujours la sienne heureuse.

* * *

Un homme ne se rend parfaitement compte de son peu d'importance que le jour de son mariage.

* * *

Célibataires, méfiez-vous des jeunes filles aux yeux rêveurs, car ils peuvent se réveiller.

## FEMMES

Le grand mystère du passé de chaque femme est la date de sa naissance.

* * *

Le paradis est un endroit où la femme n'a pas à se demander: qu'est-ce que les voisins vont dire?

* * *

Lorsqu'une femme commence à engraisser, toutes les balances lui deviennent suspectes.

* * *

Pour faire la conquête d'un célibataire, il faut le laisser parler de lui-même; pour faire la conquête d'une femme il faut la laisser parler contre ses amies.

* * *

Lorsqu'une femme se rend compte qu'elle s'est trompée en se mariant, elle se rend également compte qu'un autre homme est vengé.

* * *

Etre veuve est toujours un état chanceux pour une femme, soit qu'elle y entre ou soit parce qu'elle en sort.

* * *

Le créateur a montré sa sagesse en créant tant de filles pauvres jolies.

## HOMMES

Il est plus prudent de tirer la queue d'un tigre que de prévenir une femme de son premier cheveu blanc.

* * *

La dactylographe est la jeune fille à qui un homme puisse dicter sa volonté; c'est probablement une des raisons pourquoi tant d'hommes épousent leurs dactylographes.

* * *

L'homme a sept âges, la femme n'en a qu'un, mais elle sait s'y maintenir.

* * *

L'amour véritable ne porte jamais l'étiquette: Non transférable.

* * *

Pour quelques-uns le mariage est le commencement ; pour d'autres, c'est la fin.

* * *

Les maris se divisent en deux catégories: Ceux qui sont sous la tutelle de leur femme et qui l'avouent et ceux qui ne l'avouent pas.

* * *

L'amour platonique n'est que la liqueur de tempérance de l'amour ; l'apparence et le goût sont à peu près les mêmes, mais il y manque le piquant.

* * *

Pourquoi, lorsqu'on accompagne une jeune fille au restaurant, prend-elle généralement les mets les plus dispendieux sur le menu, alors que si elle était seule elle se contenterait d'une salade de pommes de terre?

## FEMMES

Une grande amoureuse n'est jamais touchée par une grande amitié ; le contraste est trop fort.

* * *

Une lune de miel est généralement un clair de lune.

* * *

Le mariage est l'entrepôt frigorifique de l'amour.

* * *

Eve n'a jamais été capable de tromper Adam sur son âge; il connaissait l'âge de sa côtelette.

* * *

Une fois marié, un est une compagnie, deux est une foule.

* * *

Le mariage ressemble à un roman de la vie réelle, il ne se passe rien, et s'il se passe quelque chose, c'est ennuyeux.

* * *

La jeune fille qui n'épouse pas un homme pour son argent est celle qui n'en trouve pas l'occasion.

* * *

L'amour est comme le vaccin, il faut quelquefois deux ou trois essais avant qu'il prenne.

* * *

Le baiser ranime un amour qui se meurt ; c'est le meilleur stimulant connu.

* * *

La femme dévouée est celle qui rit lorsqu'elle entend pour la trentième fois une farce de son mari qu'elle n'a pas encore comprise.

# LE CENTENAIRE DE NAPOLEON

**Il y a cent ans que s'éteignit Napoléon Bonaparte à l'île Sainte-Hélène. Fêtes grandioses qui marqueront cet anniversaire. — La vie de ce grand conquérant qui soumit les peuples les plus fiers de l'Europe et fit de la France la première nation du monde.**

Le monde entier célèbre cette année le centenaire de Napoléon Ier, empereur des Français, mort à Sainte-Hélène, le 5 mai 1821, après avoir, pendant un quart de siècle, régenté l'Europe et porté la France à l'apogée de sa gloire militaire. Le centième anniversaire de la mort du plus grand homme de guerre des temps modernes coïncide heureusement avec la victoire de la France qui couronne ainsi à la fois ses sauveurs vivants et disparus, Napoléon Bonaparte et les vainqueurs de la dernière épopée, les maréchaux Joffre, Foch, Franchet d'Esperay, Fayolle et Lyautey.

Curieux caprice de l'Histoire, les peuples alliés qui déposeront cette année des fleurs de laurier sur le tombeau des Invalides furent coalisés il y a cent ans contre le Conquérant qui fit trembler l'Europe!

L'Angleterre, la pire ennemie de l'Empereur, s'unit pieusement à la France aujourd'hui pour magnifier la mémoire de l'homme qui, malgré sa fin tragique, contribua par des victoires éclatantes à garder à la France sa bonne renommée.

Napoléon Bonaparte naquit en 1769, à Ajaccio, capitale de l'île de Corse, de petits parents bourgeois qui le destinèrent de bonne heure à la carrière des armes. Entré à l'école de Brienne où furent instruits dans la science militaire presque tous les grands généraux de la Révolution et de l'Empire, il y essuie les brimades de ses compagnons nobles et fortunés, à cause de sa nationalité, de sa mauvaise tenue, de sa pauvreté et de ses bizarreries de caractère.

Il se trouve en garnison à Auxonne quand éclate la Révolution de 1789. Laissant se dérouler les premiers évènements, il se lie en 1793 avec Robespierre jeune, Barras et quelques autres, dans l'espoir de faire régner la fraternité dans son peuple et de renverser la monarchie qu'il abhorre.

L'homme qui rêvait alors de liberté devait faire le plus inexorable autocrate des temps modernes!

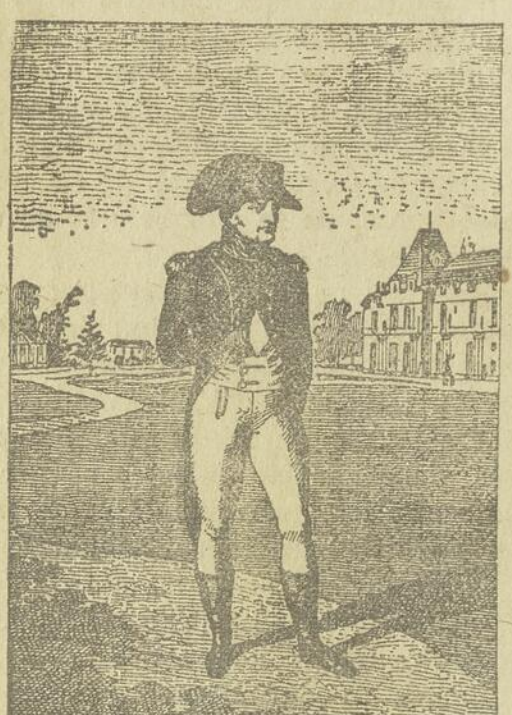
Barras lui confie le commandement de Paris et il devient en 1796 général en chef de l'armée d'Italie. Ses ambitions commencèrent à prendre corps. Il épouse alors Joséphine de Beauharnnais qu'il courtisait depuis longtemps et à qui il porta toute sa vie, en dépit même de son divorce, un profond amour.

En Italie, il remporte les victoires de Montebello, Mondoir, Lodi, Pavie et Dégo. Maître de la Lombardie, vainqueur à Castiglione, au pont d'Arcole,

il prend Mantoue et envahit l'Autriche.

La légende du "petit caporal" commence à circuler dans l'armée qui le regarde comme le plus grand homme de guerre de cette époque tourmentée.

De retour à Paris, il intrigue contre le gouvernement. Le Directoire, auquel il devient suspect à cause de ses ambitions grandissantes, de la faveur qu'il a auprès du peuple, de l'admiration que lui portent les troupes, le charge d'une expédition en Egypte où



*Napoléon Bonaparte, premier consul.*

il s'emploie à tromper le rêve de domination des Anglais.

C'est la première fois qu'il se rencontre avec eux et il n'y va pas de main morte.

Après avoir détourné à son profit l'influence que les Anglais exerçaient en Egypte et réorganisé ce pays sur le pied d'une colonie française, il en laissa le commandement à Kléber et revint à Paris où son retour eut l'heur d'effrayer grandement les membres du Directoire.

Il réussit à faire remettre le pouvoir à trois consuls provisoires: Bonaparte, Sieyès et Roger Ducos. Il peut déjà dire à ce moment comme Louis XIV: "L'Etat, c'est moi". Les deux collègues sont adroitement éloignés et il dicte seul ses volontés.

La Révolution avait bouleversé le pays. Il réforma toutes les administrations, rétablit la religion et maintint la liberté des cultes.

En 1803, il provoque sa nomination de consul à vie. Ces honneurs ne suffisent pas encore à son ambition; ses rêves ne peuvent trouver leur complète réalisation que dans son élévation à l'Empire. Le 2 décembre 1804, le pape, venu expressément de Rome, sacrait Napoléon à Notre-Dame, Empereur des Français. Il ne lui avait fallu que quelques semaines pour transformer le consulat en un Empire qui, quoique de courte durée, devait compter dans l'histoire du monde parmi les plus éclatants.

Après les cérémonies du sacre, les guerres recommencent. Les Anglais l'inquiètent; il forme contre eux le camp de Boulogne et répond à leur blocus maritime par un blocus continental, rêve chimérique qui, s'il s'était accompli à son gré, aurait défendu à ses ennemis l'accès de l'Europe.

Ici s'organise contre lui une coalition austro-russe. Les armées toujours triomphantes culbutent les Autrichiens à Austerlitz et les aigles impériales pénètrent plus avant en Autriche.

La Prusse et l'Angleterre s'émeuvent des victoires que remporte partout Napoléon sur les armées austro-russes et tremblent pour leurs pos-

sessions. Elles se coalisent contre l'Empire. Napoléon leur inflige une défaite humiliante à Iéna en 1806 et fait son entrée à Berlin. Si les descendants de ces Prussiens forcèrent en 1870 les portes de Paris, les Français peuvent se glorifier d'avoir deux fois traversé le Rhin en cent ans.

Bonaparte et Foch! quelles grandes figures! 1806 et 1918, quelles dates dans l'histoire universelle!

L'Espagne se révolte à son tour contre l'autocratie du maître de l'Europe. Elle est domptée, en dépit d'une



*La bataille d'Austerlitz.*

résistance acharnée, après la prise de Saragosse.

Les Russes forment de nouveau contre l'Empereur une gigantesque coalition avec l'espoir de faire reculer les frontières de la France.

Napoléon écrase les alliés à Wagram, victoire célèbre qui lui donne la Hollande.

Il commit alors la faute qui détermina peut-être sa perte.

Soupçonnant le pape d'accorder ses sympathies à l'Angleterre, il le fit enlever et réunit ses Etats à l'Empire, qui comptait ainsi en 1811, cent trente départements.

Joséphine ne lui donnant pas d'héritiers, il voulut le divorce, l'obtint après avoir surmonté de multiples difficultés religieuses et nationales et épousa Marie-Louise, fille de l'Empereur d'Autriche, dont il eut un fils, le roi de Rome, connu dans l'Histoire sous le nom de l'Aiglon et qui mourut tristement à la cour d'Autriche, après la chute de Napoléon.

Pour avoir cédé aux exigences de sa plus grande ennemie, "la perfide albion", l'Empereur rompit avec la Russie en 1812. Après une campagne désastreuse (incendie de Moscou), il revint en France avec les débris d'une grande armée de mercenaires. La sixième coalition ébranla encore son pouvoir et les alliés entrèrent dans Paris pendant que Napoléon, battu pour la première fois, se retirait à l'île d'Elbe.

Tous connaissent l'histoire de ses dernières années: son retour en France, les cent jours, la victoire qu'il remporta sur Blücher en Belgique avec les quelques milliers de grognards qui s'étaient attachés à sa fortune, sa défaite à Waterloo aux mains des Anglo-Prussiens.

Vaincu, abandonné, il se livra au commandant du vaisseau anglais le

litique, l'homme de génie. Le génie fut l'inspiration de toute son oeuvre. Il déploya dans la conduite des guerres qu'il entreprit les mêmes qualités de hardiesse, de précision et de sûreté qui firent la renommée d'Alexandre, de César, qualités qu'hérita Foch de ce grand ancêtre, au cours de la dernière campagne.



*La bataille d'Iéna.*

"Bellérophon". L'Angleterre, au lieu de traiter humainement le plus grand génie militaire de tous les temps, l'envoya à Sainte-Hélène où il s'éteignit le 5 mai 1821, après avoir énergiquement enduré des souffrances intolérables.

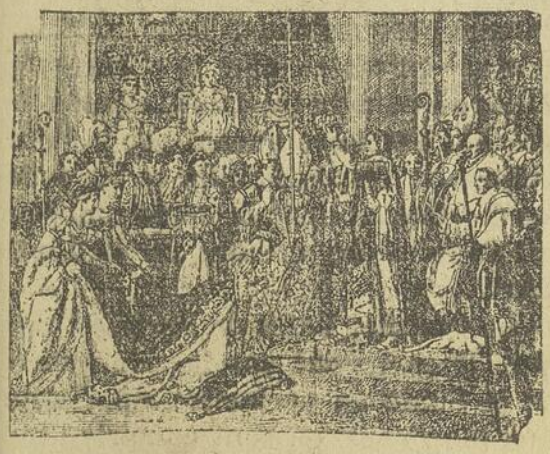
Il n'avait pas cinquante-deux ans.

Nous devons considérer dans Napoléon l'homme de guerre, l'homme po-

Ce grand conquérant qui put, pendant vingt-quatre heures, se proclamer le maître de l'Europe fut aussi un homme politique remarquable et un rare administrateur. Il fit sortir la France meurtrie, déséquilibrée, du chaos de la Révolution, la partagea en départements sur un modèle qui a été gardé, réorganisa les pouvoirs gouvernemental, judiciaire et militaire

La France lui doit la codification de ses lois civiles et criminelles. Le code civil de la province de Québec est napoléonien.

Il opéra d'une façon humanitaire et judicieuse le partage des classes, proclama la liberté des cultes, signa avec Rome un remarquable concordat, s'efforça en un mot de guérir la France de tous les maux dont elle avait souffert sous le régime de la monarchie absolue.



*Le couronnement de Napoléon Ier.*

Mais ses ambitions étaient démesurées, son orgueil indomptable. S'il se fut contenté de relever la France dans les limites de ses frontières, de bouter dehors les armées étrangères qui s'étaient installées dans quelques-unes de ses garnisons à la faveur de la Révolution, il eut assuré à sa patrie une gloire plus durable. Il demanda trop à son peuple, et après l'avoir rendu victorieux dans toute l'Europe le laissa, à sa chute, à la merci des coalisés qui firent payer cher à la France les succès de son Empereur.

Son nom reste quand même l'un des plus beaux de l'Histoire de notre ancienne mère-patrie.

## LES VERANDAS

L'architecte en chef de la Commission du Logement, à Kingston, dit que l'on n'est pas justifiable de placer des vérandas sur la façade d'une maison dans un pays dont le climat en défend l'usage plusieurs mois par année, et que leur effet consiste à cacher la lumière du soleil à coeur d'année. En ceci il a raison car le soleil donne la santé, et une chambre qui en est privée est impropre à l'habitation. Mais cela a toujours été pour nous une énigme de ne pouvoir comprendre pourquoi les gens ne construisaient pas plus de vérandas vitrées. Dans la saison froide il y a quelques jours où les personnes qui ne peuvent sortir pourraient y trouver place, pour faire de l'exercice et jouir du soleil. Il s'en construit plus qu'autrefois et il faut espérer que les architectes en encourageront la construction.

A Montréal il y a trop d'escaliers et de balcons extérieurs. C'est très laid au point de vue architecture. A Paris, les vérandas vitrées abondent. Sans compter que ça s'ouvre l'été, tout en servant de serre l'hiver.

———o———

Les Américains utilisaient sur le front un nombre considérable de mulets. Ils avaient adopté pour ces animaux la pratique vétérinaire française qui permet, par une petite opération chirurgicale pratiquée dans les naseaux, de rendre presque imperceptible le braiement des mulets, fort dangereux dans les nuits silencieuses où il s'entendait à un ou deux milles de distance, ce qui suffisait à donner l'éveil à l'ennemi et à déclancher son tir.

* * *

Dennery a écrit plus de 659 actes.

# LA VIE DE BOHEME

**Greenwich Village, où vivent les artistes américains, est le séjour des fils de famille et des acteurs enrichis.—La beauté et le pittoresque du Quartier Latin de Paris.—La fin des héros et héroïnes de Henri Murger.**

A New-York, les poètes, les peintres, sculpteurs et musiciens, fils de famille aux revenus princiers ou pâles artistes faméliques, vivent pêle-mêle avec des étoiles du cinéma et des danseuses de music-hall dans le Greenwich Village, le Quartier Latin de la métropole américaine. Ce mélange un peu burlesque renferme-t-il les éléments qui constituent un véritable Quartier Latin, comme celui de Paris, par exemple?

—Non, répond le célèbre romancier espagnol Blasco Ibanez, l'auteur des "Quatre Cavaliers de l'Apocalypse".

Cette vie est remplie de rêves insensés et d'illusions berceuses; c'est le Paradis de l'existence insoucieuse où les grands hommes de l'avenir dépensent les plus ardentes années de jeunesse dans des dissipations et des plaisirs enthousiastes.

Toutes les grandes cités ont leur quartier Latin—les uns copiés sur celui de Paris, qui est le plus original et le plus vieux de tous, les autres faits à l'imitation du Greenwich Village. Ils se ressemblent tous plus ou moins, en ce sens qu'ils forment à vol d'oiseau une agglomération tapageuse et riante d'ateliers, de restaurants, de cabarets et de bals, où les gens peuvent brûler des liasses de billets de banque pour un plaisir souvent gâté.

Mais qu'est-ce que le Greenwich Village à côté du Quartier Latin de Paris? Un territoire envahi par les Philistins, les fils de famille et les artistes du cinéma dont la seule ambition est de faire des millions sur le dos de l'Art.

Le Quartier Latin de Paris est unique. Il comprend sur la rive gauche de la Seine un périmètre aux limites mal marquées, où sont compris l'Institut, où siègent les Académies, la Monnaie (quelle dérision!) l'école de médecine, la Sorbonne, le collège de France, l'école de pharmacie, le musée pédagogique, les grands lycées, l'école du droit, l'école des mines, le musée de Cluny, les bibliothèques Mazarine et Sainte-Geneviève; c'est le centre de l'enseignement et des plaisirs. Un vaste artère le traverse, le fameux boulevard St-Michel, qui roule les plus belles et les plus chaudes têtes du monde.

Avant la guerre, il se faisait remarquer par la pauvreté bien comprise de ses habitants. C'est d'ailleurs à ce signe qu'on juge un quartier d'étudiants et d'artistes: le manque d'argent. Les bank-notes abondent dans le Greenwich Village; c'est pourquoi ce

quartier qu'on dit être le rendez-vous des intellectuels américains n'est au fond qu'une spéculation immobilière et une exploitation de fins restaurateurs.

En 1890, comme depuis 1830, comme depuis des siècles, le Quartier Latin de Paris fut le refuge des esprits affranchis qui voulaient vivre en dehors de toutes les conventions bourgeoises.

En ce temps-là, la vieille génération, que Blasco Ibanez a connue, poètes alcooliques, peintres de croûtes innommables, célébrités à longues barbes et à larges feutres qui ne gravèrent leurs noms dans aucune mémoire, se plaignaient du matérialisme des jeunes et chantaient le Requiem du quartier. Ils prétendaient être les seuls survivants de la vraie Bohême qui, disaient-ils, était morte avec la guerre de 1870.

Il y avait pourtant en ce bon vieux temps des restaurants à vingt sous, vin compris, le bal "Bullier" et autres cabarets qui dataient des Romantiques.

Paul Vrlaine, le charmant poète, le crâne nu et bosselé, errait encore de café en café et, devant le Luxembourg se tenait encore la rôtisserie d'une vieille sorcière qui avait été dans sa jeunesse une éblouissante beauté et qui parlait avec mélancolie d'un grand homme qu'elle avait aimé—Alexandre Dumas.

Blasco Ibanez dit à son tour avec ceux de sa génération: "Le Quartier est mort"—non pas parce qu'il se fait vieux, non, mais grâce à la stupidité de ses habitants. Ce quartier chanté par tous les plus grands poètes est devenu un arrondissement comme tous les autres, aux rues bordées de magasins à rayons, de cafés à la mode et de restaurants coûteux. On ne le reconnait plus que par le grand nombre d'étudiants de la Sorbonne qui se promènent sur ses trottoirs. Et tous ces jeunes gens portent des complets amé-



ricains et dansent et "shimm" aussi bêtement que les Yankees.

Plus de cheveux longs et plus de mansardes: des lèvres bleues, rasées

de près, et des chambres de grands hôtels.

Dans son temps, Blasco Ibanez logeait à l'Hôtel des Grands Hommes, près du Panthéon, qui tirait son nom de l'inscription gravée au fronton du monument: "Aux grands hommes, la patrie reconnaissante". Il était le "grand homme No 36" et payait sa niche dix-neuf sous par jour.

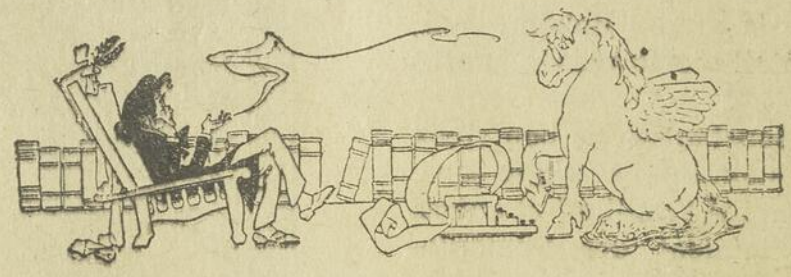
Les étudiants sont aujourd'hui mieux logés. A les voir, on se dit que ces jeunes gens ne songent pas à perdre leur temps en plaisirs et ont l'ambition de gagner beaucoup d'argent plus tard.

Les touristes qui viennent de toutes les parties du monde pour jeter un

Quand un touriste s'enquiert du nom du héros, les cochers et les habitants du quartier répondent habituellement: le maréchal Bullier.

A quoi bon avoir conquis la gloire! Que dirait Napoléon d'entendre appeler "Bullier" l'homme de guerre qu'il nommait "le premier de ses lions"? Ney confondu avec un imprésario de music-hall, c'est un peu fort!

Blasco Ibanez écrit récemment dans un article sur le Vieux Paris: "Je cherche vainement un homme bizarre, un homme dépourvu de préjugés, une tête chauve par exemple, ou encore un esthète drapé dans un manteau grec, nu, pour ainsi dire, avec seulement pour vêtement une toge antique. Je le



regard sur le poète Rodolphe, le peintre Marcel, la gaie Musette, la mélancolique Mimi—tous les personnages du roman de Henri Murger—ne voient plus que des étudiants de mise irréprochable qui bûchent leurs examens.

"Mais où est donc le Quartier Latin?" demandent-ils. Pour le faire revivre un peu et lui donner son air archaïque, le conseil municipal de Paris doit faire rouvrir bientôt le bal Bullier. Cette fameuse salle de danse s'élève tout près du monument érigé à la mémoire du maréchal Ney qui fut, comme l'on sait, fusillé après Waterloo par ordre des Bourbons. Cette statue le représente bravant le peloton d'exécution.

trouve, mais c'est un Américain, le frère de la danseuse Isadora Duncan, dont les danses grecques font courir Paris.

Tout ce que j'ai vu d'à peu près ressemblant à la vie de l'ancien temps se passait à New-York, l'an dernier. C'était à un vernissage dans un hôtel de luxe. J'y trouvai un gentilhomme en longs cheveux et quelques femmes aux allures libres d'artistes ou de modèles. Je vis aussi un dimanche dans la Cinquième des hommes mis à la manière du comte d'Orsay ou d'Alfred de Musset. Mais ce bohémianisme américain sentait l'affectation. L'essence de la Bohême est la faim, et ces pseudo-bohêmes crèvent de santé et vont le

porte-monnaie gonflé de billets de banques."

La véritable vie de bohême n'est ni belle, ni facile. Fut-elle même jamais la vie rêvée de quelques artistes malheureux, poètes incompris, musiciens sans emploi? La pauvreté est un malheur, nous allions dire une infortune, et ceux qui en sont affligés l'abandonnent sitôt qu'ils peuvent. Elle est un obstacle. Plusieurs hommes célèbres l'ont connue, c'est vrai, mais bien peu sont restés volontairement sans argent pour atteindre la perfection artistique.

Henri Muger fut un poète pauvre qui songea un jour à narrer ses souffrances et celles de ses compagnos de misères. Il idéalisa son monde comme tout écrivain embellit la réalité qu'il peint.




Le Roi des Bohêmes, lui-même, quand il se fit vieux, en eut assez de glorifier la vie de bohême. Il collabora à la "Revue des Deux-Mondes", le périodique le plus conservateur de Paris et fit des démarches pour être décoré de la Légion d'Honneur.

Il rechercha en un mot tous les honneurs dûs à un écrivain conventionnel. Plus encore, il acheta une maison dans le Bois de Fontainebleau et chassa le lapin sur ses terres, tout comme un riche gentleman.

Les compagnons de Murger échouèrent eux aussi avec l'âge dans "cette bourgeoisie qu'ils avaient horripilée." Le peintre Marcel devint marchand d'antiquités; le philosophe Colin libraire et le musicien Schaunard disparut à la recherche de la fortune.

Musette se mit à la tête d'un petit commerce et se créa des rentes. Il n'y eut que la pauvre Mimi qui paya de sa vie son rêve décevant de liberté, de poésie et de misères.

Elle mourut à l'hôpital des pauvres, emportée par la consomption. Personne ne vint l'assister à ses derniers moments et l'héroïne du roman le plus passionnant qui soit s'éteignit tristement sous les yeux de quelques étudiants en médecine indifférents et ennuyés.

La pauvre fille n'eut qu'une joie dans la vie. Un jour qu'elle se promenait, vêtue d'une toilette fraîche, au bras de Henri Murger dont la réputation de poète et romancier commençait à percer dans les hautes sphères de la littérature, ils rencontrèrent près du palais des Pairs de France (ceci se passait sous Louis-Philippe) un personnage imposant qui, reconnaissant Murger dont il connaissait les oeuvres, lui sourit au passage.. Apercevant Mimi à ses côtés, il la salua profondément, en levant son chapeau.

—Qui est donc ce grand homme, demanda Mimi, un pair de France, sans doute?

—Le gentilhomme qui vient de se découvrir devant vous, répondit Murger, est... Victor Hugo.

——:o:——

Des locomotives et des trains ont été construits par le gouvernement français pour le Sahara. Ces trains sont construits de manière à résister aux tempêtes de sable du désert.

☆ ☆ ☆

La population des Iles Britanniques augmente d'un million chaque année.

# LES MONSTRES DE L'AIR

**Il y eut sur terre des oiseaux gigantesques qui transportaient des hommes dans leurs serres d'un pays à un autre**

Les conteurs arabes et le plus célèbre de tous, l'auteur des Mille et une Nuits, qui, par parenthèse, pour le plus célèbre n'a pas de nom connu, attribuent des vertus extraordinaires à un oiseau monstrueux que la Science désigne aujourd'hui sous le nom de rock. Le rock, sorte d'aigle gigantesque et mythologique, a-t-il réellement existé? Il se peut, des explorateurs ayant découvert depuis l'avènement de l'ère chrétienne des ossatures d'oiseaux géants, aussi bien constitués que le rock fabuleux des Arabes.

Le premier qui le vit fut Sinbad le Marin, autre personnage de pure imagination, lequel fut porté dans ses serres à des hauteurs incalculables et à des distances renversantes.

Que Sinbad n'ait jamais existé, cela n'affaiblit en aucune sorte les preuves du passage du rock sur la terre, plusieurs autres voyageurs de l'époque prétendant l'avoir vu.

Quant au marin Sinbad,—qui ne manquait pourtant pas de courage,—la vue de cet oiseau de grande taille, semblable à un aigle, les ailes déployées, et à une autruche, quand il se repose sur ses pattes, lui donna le frisson.

Laissons-le nous faire le récit de cette rencontre : "J'étais perdu au coeur du désert où mes compagnons d'équipage m'avaient abandonné lorsqu'un nuage épais sembla passer dans le ciel et assombrir la lumière du soleil. Cette noirceur soudaine me fut expliquée par l'approche d'un oiseau formidable qui couvrait tout l'horizon de ses ailes et se dirigeait vers moi. Surpris, je regarde tout autour et remarque dans un nid de bois et de feuillage de la hauteur d'un bûcher un dôme coloré qui ne pouvait être que l'oeuf de l'oiseau qui allait s'abattre sur moi. Je me rapprochai de l'oeuf et, le rock ayant pris terre, je me trouvai tout près d'une de ses pattes qui avait la hauteur et le diamètre d'un tronc d'arbre. Je m'attachai à l'une de ses griffes avec mon turban, dans l'espoir qu'il prit son vol pour des régions meilleures et me sortit de ce désert. Au lever du soleil, l'oiseau s'élança dans l'espace et me transporta dans la Vallée des Diamants, à des centaines de milles de là".

Sans doute, ne pouvons-nous croire qu'un oiseau, même géant, eût pu prendre dans ses serres, sans le voir, un homme, et le faire voyager ainsi gratuitement pendant des milles et des milles. Mais les légendes des temps préhistoriques et les contes de la mythologie païenne sont presque toujours basées sur quelque vérité.



*"Je me suspendis à l'une de ses serres avec mon turban dans l'espoir d'être enlevé dans les airs et transporté loin de ce désert."*

Il importe peu de savoir si l'aventure de Sinbad le Marin est bien fondée et digne de créance. Ce qu'il y a d'indiscutable, c'est qu'il exista des oiseaux capables de soulever l'homme et de lui faire survoler la terre, sans aucune difficulté.

D'ailleurs, personne n'ignore qu'un aigle—même de nos jours, avec la taille qu'on lui connaît — peut aisément lever une chèvre ou un agneau de dix à quinze livres. En règle générale, un oiseau soulève un poids double de celui qu'il pèse.

Qu'est-ce à dire alors des oiseaux préhistoriques qui avaient un volume de plusieurs centaines de livres et un déploiement d'ailes assez large pour couvrir un tramway ordinaire?

Les plus anciens de ces oiseaux gigantesques ne s'éleveraient pas dans les airs aussi facilement, s'ils vivaient de nos jours, l'atmosphère était en effet plus dense alors, de sorte qu'ils étaient mieux soutenus dans l'espace et devaient employer moins de force pour obtenir un rendement plus grand.

Ce qui rendait encore leur vol plus agréable, c'est que la lune formait alors un cercle autour de la terre, comme les anneaux de Saturne, et que les deux forces de gravitation de la terre et de ce nimbe de lune faisaient compensation. Il est évident qu'entre les ptérodactyles dont la taille variait de celle des plus grands vautours à celle des pigeons, et les autruches modernes qui sont les derniers représentants de ces races géantes, il fut des oiseaux intermédiaires de toutes les grandeurs qui ne pouvaient se servir de leurs ailes.

Ces ptérodactyles que nous venons de nommer et dont les traces ont été relevées dans les Schistes de Bavière n'étaient pas des moineaux ordinaires! Ils avaient la queue courte, le bec long et pointu, muni de fortes dents, la peau nue.

Les ornithologistes ont des preuves de l'existence déjà lointaine de perroquets géants qui vécurent dans les montagnes Rocheuses et qui, au dire de Villiers de l'Isle-Adam, éminent écrivain français, faisaient un tel bruit qu'ils couvraient la voix du tonnerre. Leurs cris rauques pouvaient être entendus à cent lieues à la ronde dans une Amérique que nous n'avons pas connue.

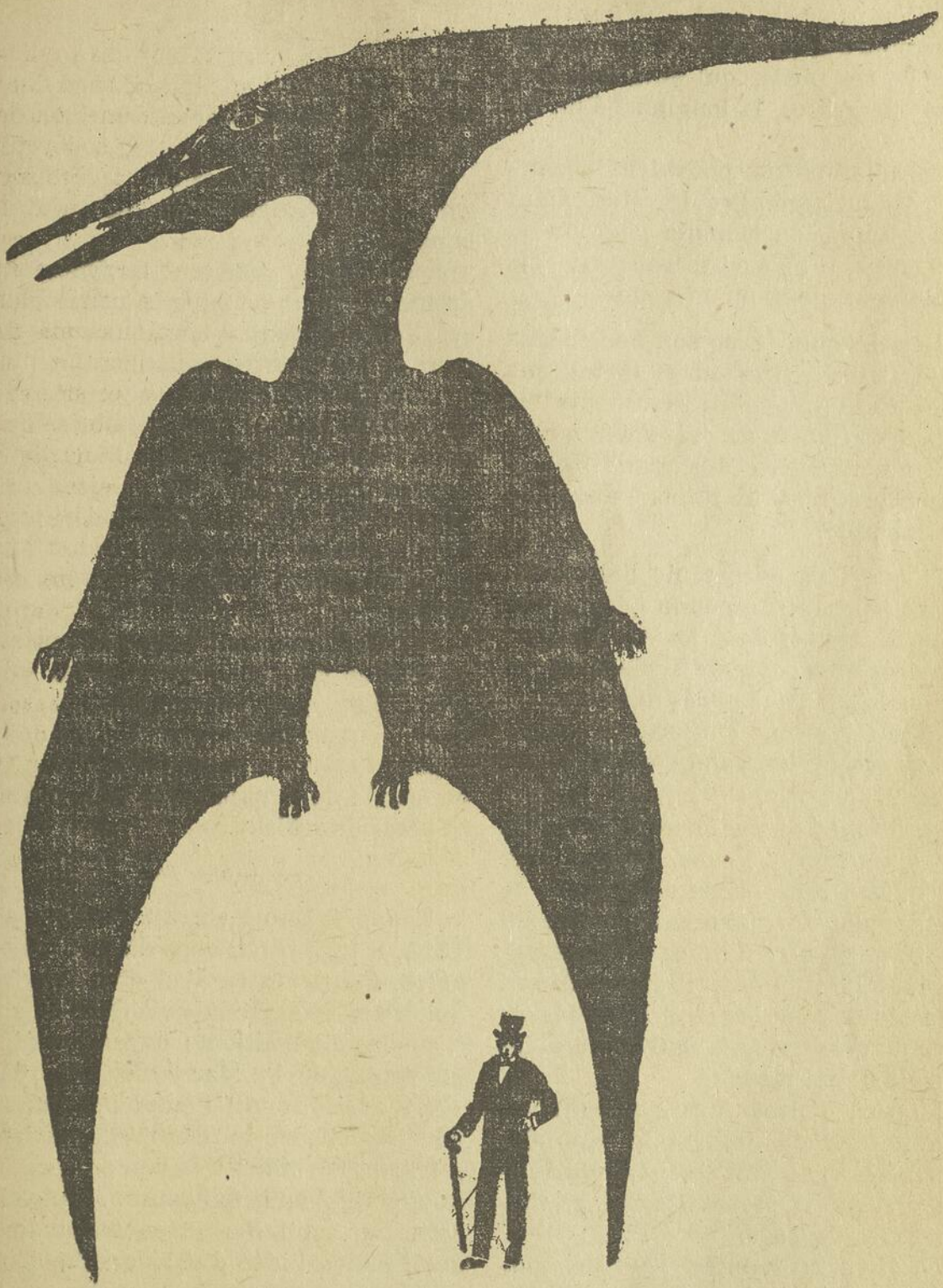
Ce monstrueux perroquet se nourrissait-il de moules d'eau douce qu'il broyait dans son bec ou, comme le perroquet moderne, ne vivait-il que de fruits, c'est là un détail que nous ignorons.

Il suffit de dire, pour que les lecteurs soient édifiés sur son compte, que ce perroquet des temps antiques mesurait sept pieds de taille et trois pieds de tête. Aucun doute là-dessus, puisqu'une ossature parfaite de ce type de grimpeur est conservée au Musée d'histoire naturelle de New-York.

Il y a peut-être des millions d'années que cet oiseau a disparu de la terre, mais rien ne prouve que son espèce fut particulière à nos montagnes Rocheuses.

Un grand chercheur de fossiles, William Stein, déterra dans le Wyoming, il y a de cela quelques années, une ossature presque complète de perroquet, enfoncée dans une argile schisteuse bleuâtre.

Ce specimen unique d'une espèce éteinte dut trouver la mort en poursuivant des mollusques dans un étang fangeux. La boue, en l'ensevelissant dans l'argile, préserva ainsi ses os.



*Type curieux de la chauve-souris préhistorique dont le squelette a été découvert au Kansas, vingt fois plus gros que l'homme.*

Le détail de ce squelette est édifiant. Les os de ses jambes ont environ le diamètre d'un fémur d'homme et ceux de ses pieds, qui devaient être armés de griffes, la longueur d'un tibia.

Les ailerons ne pouvaient cependant pas lui permettre de voler, étant d'une dimension ridicule pour un si gros corps. Il ne s'en servait vraisemblablement que pour marcher.

Ce perroquet, avec son bec formidable et ses griffes aussi fortes que celles d'un aigle, était sans doute "la terreur des hôtes de ces bois", quoiqu'il ne fût guère plus grand que la plupart des oiseaux de la Patagonie, par exemple.

Et que dire encore de l'alpiornis, gigantesque oiseau connu par des ossements trouvés dans les dépots quaternaires et récents de Madagascar et par des oeufs rencontrés dans la vase, oeufs qui ont une contenance de 8 pintes et qui équivalent à 150 oeufs de poules environ?

Le dernier de ces oiseaux disparut il y a cent ans à peine. Le capitaine Cook, dans son odyssée à travers le monde, peut fort bien en avoir tué un à la chasse, dans l'île de Madagascar ou dans l'île de Mauritius où furent déterrés des centaines de fossiles de ces animaux géants qui mesuraient près de douze pieds.

Le rock, l'oiseau des fables arabes, semble être apparenté à la tribu des autruches et au "moa" de la Nouvelle-Zélande qui a été exterminé par les indigènes du pays.

La terre fut habitée par des animaux si monstrueux que l'existence de l'aigle qui transporta Sinbad le Marin dans ses serres n'a rien d'impossible.

## LES TIGRES N'ONT PAS LE PIED MARIN

Le spectacle d'un tigre à bord d'un navire est véritablement une chose pathétique. Il se lamente, ses yeux s'emplissent de larmes et il lacère son estomac si lamentablement, sujet à la nausée.

Les chevaux souffrent terriblement du mal de mer; les boeufs aussi, mais ces derniers font d'héroïques efforts pour ne pas montrer leurs sentiments.

La plupart des animaux féroces redoutent la mer et hurlent misérablement jusqu'à ce que la défaillance leur impose silence. Les ours polaires, cependant, et cela ne surprendra personne, semblent absolument chez eux et se montrent toujours heureux de voyager.

Les éléphants sont également sujets au mal de mer, mais on peut les soigner, bien que leur médication soit coûteuse, de nos jours. Le remède consiste dans un baquet d'eau auquel on ajoute de la quinine et trois pintes et demi de whisky.

—o—

Quand la mort surprit Fulton, en 1815, il travaillait, nous dit M. G. Lenôtre, à la construction d'un navire qui devait plonger jusqu'à fleur d'eau. Il ne faisait d'ailleurs que reprendre un projet de P. Marsenne, qui, dès 1634, avait proposé l'emploi du cuivre pour construire la coque de navires plongeurs destinés à défoncer la carène des vaisseaux ennemis. L'Anglais Johnson, capitaine et contrebandier, avait conçu l'idée d'enlever Napoléon avec un sous-marin. Il se proposait d'arriver devant Sainte-Hélène sans être aperçu et de permettre ainsi à l'empereur de s'évader.

# Couteaux, fourchettes et cuillers

## A travers les âges

L'habitude qu'ont les enfants et certaines grandes personnes de manger avec leurs doigts leur vient des premiers hommes qui ne connaissaient pas encore l'usage du couteau, de la fourchette et de la cuiller.

Le couteau, tel que nous l'employons aujourd'hui pour découper les viandes, est le résultat d'un lent développement à travers les âges. Les premiers modèles durent être inventés par les hommes préhistoriques, pour tuer les animaux sauvages et les dépécer. Ils étaient taillés dans un morceau de silex ou de pierre, de forme grossière. Les os des animaux et le bois en furent aussi dans beaucoup de pays les matières premières.

Pendant plusieurs siècles, le même instrument servit pour la table, la guerre et la chasse. Il prit dans la suite différentes formes, suivant l'usage pour lequel il était destiné. Une lame courbe fut affectée à l'affilage, une dame droite aux besoins domestiques et une lame pointue à la guerre.

Les premiers historiens nous parlent déjà des couteaux de cuivre. Un peu après, le cuivre fut recouvert d'une couche d'étain et il en résulta les ustensiles de bronze qui restèrent en vogue jusqu'au temps de César et rejetèrent dans l'oubli les modèles de fer.

Finalement, l'acier de Damas les remplaça tous et servit exclusivement à la fabrication des couteaux.

Dans les ouvrages de littérature il est souvent fait mention de l'usage du couteau dans les sacrifices sanglants. Personne n'ignore, par exemple, ce passage de la Genèse: "Et Abraham étendit la main et saisit le couteau pour égorger son fils".

La traduction grecque du mot dérive du verbe combattre et s'applique à un couteau de forte dimension dont se servaient les héros pour ouvrir le ventre des bêtes sauvages. Hérodote parle quelque part du couteau à découper et Phereorates, un poète bouffon, nous dépeint dans une scène de banquet, le couteau avec lequel les invités coupent les viandes en morceaux dans des assiettes.

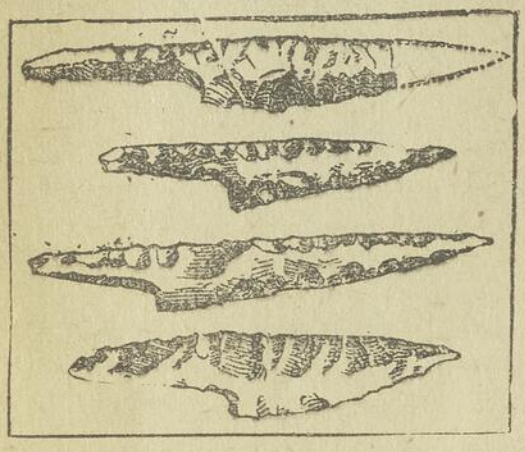


*Les Grecs de la plus vieille antiquité se servaient d'une tige dite obelus pour faire rôtir les viandes.*

S'il est vrai que les anciens firent un usage courant du couteau de table, ils se placèrent alors bien au-dessus de la civilisation de nos ancêtres qui, à l'aurore de l'ère chr[illegible]nne, ne sem-

blent pas en connaître même l'existence.

On en fabriqua pourtant à Rome et à Alexandrie puisque des manches de couteaux d'ivoire furent découverts dans des tombes de l'empire romain et de la vieille Egypte.



*Les couteaux des premiers hommes — grossiers instruments de silex.*

Le couteau n'était peut-être d'un usage ordinaire que dans l'empire Grec d'orient, à Byzance, le "Paris du Moyen-Age". Villehardouin rapporte que quand les Croisés pénétrèrent dans l'antique Byzance, ils furent émerveillés par le raffinement et le luxe de ces grecs. Invité à la table de l'empereur, il vit, avec un étonnement mêlé d'une gêne enfantine, les nobles de Constantinople, découper leurs aliments avec des fins couteaux dorés.

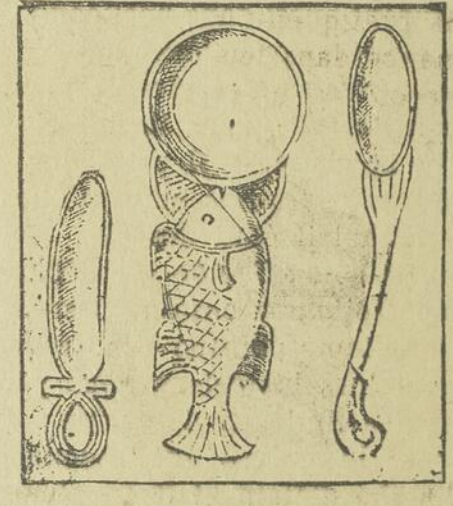
Les byzantins connurent donc le couteau de table quinze ou seize siècles avant tous les peuples d'occident.

En France, on en trouve quelques modèles grossiers au quatorzième siècle, mais ce n'est qu'au dix-septième siècle que le cardinal Richelieu, fondateur de l'Académie française, vulgarisa l'usage du couteau arrondi dans la forme que nous lui connaissons aujourd'hui.

La cuiller subit à peu près les mêmes transformations quoiqu'elle soit d'invention plus récente parce qu'elle ne fut jamais un moyen de défense. Il est parlé chez les égyptiens de cuillers en verre, en pierre, en marbre, en bois et en ivoire. Les Grecs et les Romains en avaient de trois sortes, argent, bronze et ivoire. Elles étaient couvertes de dessin, la plupart représentant des dieux et des caractères symboliques.

Au Moyen-Age, des cuillers d'argent recouvertes d'or et serties de rubis, ou des cuillers d'or pur incrustés de quatre perles étaient fabriquées pour les nobles et les rois par des orfèvres fameux. Les pauvres se servaient à cette époque de cuillers en fer, quelques-uns même d'ustensiles de bois et d'or.

Au treizième siècle, les cuillers d'argent devinrent à la mode pointues.



*Cuillers des anciens Egyptiens. Le modèle de gauche est en ardoise, les deux autres en bois.*

Le dix-septième siècle amena la cuiller de toutes les formes, depuis la cuiller à thé jusqu'à la cuiller à soupe.

On pourrait dire la même chose de la fourchette dont l'évolution fut plus lente et plus difficile encore. Les

Egyptiens, les Grecs et les Romains usent de longues tiges fourchues qui servent à la rôtisserie des viandes mais ne sont pas comprises dans le couvert, sur les tables.

Homère et Ovide mangeaient avec leurs doigts et, si la peinture de Vinci, la dernière Cène, est exacte, les apôtres durent faire de même.

Les Chinois employaient alors de petites baguettes qu'ils ont gardées pour manger leurs côtelottes aux nids d'hirondelles.

D'après Franklin, la fourchette aurait fait son apparition en France, vers 1600. Elle fut mise à la mode par une manufacture de Sheffield, Angleterre.

Et voilà l'histoire authentique du couteau, de la fourchette et de la cuiller.

—— o ——

## LES BARBIERS CHINOIS

Avant de se prononcer sur l'obligeance de nos barbiers, il est bon de savoir jusqu'à quel point les coiffeurs chinois pratiquent la politesse et la prévenance dans leur pays. La taille des cheveux est un métier au Canada; en Chine, cette opération est tout un



art. D'ailleurs, chez nous, les barbiers se contentent de couper quelques mèches ou de raser des barbes "d'un jour"; là-bas, ils font au bienheureux client une toilette d'ensemble, de la tête aux pieds, et pour un prix ridicule.

Il commence par laver soigneusement, dans une eau très chaude, la figure, les oreilles et la tête du client. Il lui rase ensuite la tête, ou mieux toute la partie de crâne nu qui entoure la couronne d'où part la queue, ou plus familièrement la couette tressée. Il passe de là à la figure et ensuite au cou. Les oreilles reçoivent aussi quelques petits coups de rasoir après avoir été frictionnées avec une brosse souple et délicate. La figure, le cou et la tête sont alors lavées, essuyées et massés jusqu'à ce que la peau prenne une couleur rose et fraîche.

Le barbier manipule ensuite la tête et le cou de son client jusqu'à ce que tous les muscles aient été tendus et pincés. Il fait de même aux épaules, aux bras et au dos. Il lui dénoue ensuite la queue, la peigne, la nettoie, puis la tresse et la remet en place. Si le client est généreux, il lui fait les ongles des mains et des pieds. Tout ceci dure environ une heure.

——o——

## L'ESPRIT DE L'ANTICHAMBRE

M. Briand aime à s'entourer de gens d'esprit. L'un de ses collaborateurs fait des mots et souvent les réussit. Un jour un notable désire soumettre au ministre les statuts d'une Société en formation. Il est reçu par le souriant secrétaire qui lui répond:

—Fort bien, je vois ce que c'est: le statut du quémandeur!

Une autre fois, comme un solliciteur de quelque importance voulait voir le président du Conseil, alors fort occupé, il le fit attendre dans une petite serre donnant sur le jardin du ministère. Et, avec un sourire bienveillant, il ajouta:

—Le jardin des suppliques!

Peut-on être plus spirituel et plus accueillant?

# Le violon d'Ingres de Mme Eva Gauthier

L'esprit humain est curieux; que ne recherche-t-il pas? Le bonheur, l'immortalité, la sagesse, la science, la vérité, la beauté, la célébrité, la jeunesse, la fortune, l'amour et la haine, l'enchantement et le désespoir, la grâce et la disgrâce — sont au nombre de ses récompenses promises et obtenues. Nous pensons connaître parfaitement le domaine des recherches scientifiques, par exemple, et nous n'en savons même pas les limites. Dans un autre ordre, nous croyons être fixés sur les ambitions ordinaires des artistes, et nous ignorons l'ambition bizarre qui a tourmenté pendant plusieurs années la chanteuse la plus originale et la mieux douée que nous ayons, Mme Eva Gauthier.

Elle fit le tour du monde, traversa toutes les mers, pénétra dans les solitudes les plus profondes, à la recherche d'une chose insoupçonnée — le thème musical le plus magique et le plus satanique chanté par des lèvres humaines — qu'elle trouva finalement dans un boui-boui du New-York interlope.

Mme Eva Gauthier, née à Ottawa, de parents canadiens-français, n'est pas suffisamment connue dans son pays. Nul n'est prophète...

En Europe et aux Etats-Unis, elle est devenue célèbre et recherchée pour son interprétation savante des modernes.

Mme Eva Gauthier est une moderne d'entre les modernes, une innovatrice, une chanteuse savante et hardie des romances et des ballades du temps présent et du futur. Les études remarquables qu'elle fit des compositions ardues de Debussy, Stravinsky et Ravel sont connues de tous les critiques influents, ainsi que l'habitude qu'elle a prise d'aller chercher ses inspirations, "son matériel" aux extrémités des mondes dans toutes les civilisations.

Il y a quelques années, elle entreprit un pèlerinage pour découvrir la chanson unique qui émerveillerait le monde civilisé par sa nouveauté, sa bizarrerie, sa magie sauvage. En vain! Le thème recherché coula de la plume d'un compositeur futuriste, à son retour en Amérique.

En 1909, Eva Gauthier chantait au Covent Garden, à Londres, quand elle fut plongée dans un de ces splens qui guettent périodiquement les artistes. Pour combattre cette crise morale, elle décida de voyager, d'errer à l'aventure de par le monde.

Après un voyage de quarante-deux jours, elle débarqua à Bataria, capitale de l'île hollandaise de Java, avec deux pièces d'or pour fortune. Pour tromper la population, elle fit annoncer qu'elle donnerait plusieurs concerts, prit ses appartements dans le meilleur hôtel et se fit tout de suite une réputation "de curiosité". Plus d'un récital lui donna assez d'argent pour faire le tour de l'île, chantant dans chaque ville pour la population hollandaise. Elle eut là cette idée qui la mena aux aventures les plus risquées: trouver la chanson inconnue.

Après Java ce fut la Chine. Là, sur cette terre où la musique semble aux profanes un pot-pourri de dissonances

irritables, elle rêva de trouver l'étrange mélodie — sa chanson suprême.

Elle alla de Hong-Kong à Pékin, donnant des concerts de-ci de là. Elle eut une fois à Canton l'illusion d'avoir entendu les sons divins que son oreille devinait déjà. Mais rien. Elle poursuivit son odyssée: Singapour, la Chine septentrionale, Kiao Chow et Tien-Tsin, la Malaisie, Sumatra, le Siam, les Philippines, les Indes, le Japon, les îles Hawaï, la Nouvelle-Zélande et



l'Australie. Dans le Siam bizarre, ésotérique, habité par les divinités farouches, elle entendit des chants grotesques, singuliers.

Mme Eva Gauthier revint pour la troisième fois à Java où elle obtint du gouvernement Hollandais la permission de pénétrer à l'intérieur de l'île et de visiter le Sultan de Solo. Elle vécut là, dans cette ville de corail, dans l'entourage du sultan, despote sanguinaire, au milieu des nobles, des vassaux, des hauts dignitaires, des esclaves, des servantes et des concubines. Elle fut au sérail du sultan, — à titre d'européenne protégée par les autorités hollandaises — où elle put recueillir sur les lèvres de ces femmes, les mélodies sacrées que les gorges et les oreilles des profanes ne peuvent ni chanter ni entendre et qui ne sont modulées que pour le Sultan, par ses choristes choisies.

Etait-ce bien la musique de satan qu'elle cherchait? Oui. Elle allait ramener avec elle une troupe de chanteuses indigènes quand la guerre éclata.

Elle revint à New-York, le coeur brisé. Un jour, en 1919, elle entendit un pianiste futuriste, M. Léo Ornstein, jouer d'étranges dissonances harmoniques. Elle écouta mieux, fit transcrire cette musique sous le titre "Le cadavre" et la chanta.

Elle venait de trouver la mélodie suprême, la chanson diabolique.

# LE LANGAGE DES YEUX

**Les yeux, d'après les savants et les physionomistes, sont le miroir fidèle des âmes et des caractères.**

Le savant ne voit pas les choses de la nature du même angle que le commun mortel qui se satisfait de peu et regarde les phénomènes de la création comme des manifestations incompréhensibles d'une Puissance supérieure. Pour lui, par exemple, les yeux noirs sont un foyer d'ardeur amoureuse; les yeux bleus une promesse de félicité tranquille et reposante; les yeux gris un symbole de charité et de compassion. Le savant en pense toute autre chose. Il écrit que les yeux noirs et bruns sont des vestiges de sauvagerie; les yeux bleus l'indice de l'intelligence et de la grandeur d'âme; les yeux brillants, de la colère et de la méchanceté.

La science ne s'appuie, pour avancer tout cela, que sur des données arbitraires. Elle n'en fait pas une question de grande importance. Le lecteur pourra donc continuer de croire que les yeux noirs sont dangereux, que les yeux bleus sont troublants, sans se tromper beaucoup.

On dit communément en langage poétique que les aigles ont l'orbe des yeux vert, ce qui n'est pas exact, la plupart des oiseaux de proie, comme d'ailleurs tous les sauvages, ayant les yeux d'un noir de cirage.

Les évolutionnistes, qu'il ne faut pas croire parce que leur doctrine est contraire à notre philosophie scholastique, expliquent la prédominance des yeux noirs et bruns par ce fait qu'ils se retrouvent chez les peuples sauvages les plus vigoureux et chez tous les animaux puissants.

A l'état de nature sauvage, les yeux bleus sont excessivement rares, prétend la science. Ils ne sont pas donnés aux tribus de barbares ni aux bêtes fauves. Le degré de civilisation et de délicatesse efféminée est en proportion directe dans une race avec le nombre de yeux bleus. C'est-à-dire que l'intelligence est l'attribut des yeux bleus. Si cela était, la race anglo-saxonne serait supérieure au point de vue intellectuel, aux races latines: le peuple irlandais compterait plus de poètes, d'artistes, de philosophes, de savants que le peuple français! Il est même ridicule d'y penser.

Quant aux yeux brillants comme des éclats de lumière, voici ce qu'en dit M. Hudson, une autorité en la matière: "La métaphore poétique des yeux étincelants n'est pas absolument erronée. Les chouettes ne sont pas seules à avoir un regard de feu. Ces yeux flamboyants comme ceux des chats et des faucons se trouvent aussi chez certains hommes."

Cette lueur flamboyante dans les yeux est attribuée à une sorte de phosphorescence, pareille à l'éclat verdâtre de certaines plantes.

Il ne faut pas croire pourtant les conteurs populaires qui donnent des

yeux enflammés à tous les dragons et aux premiers monstres de la création.

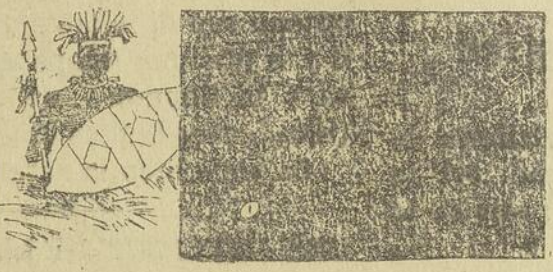
Si ces yeux de feu étaient aussi communs que les yeux noirs ou bleus, la civilisation serait bien près de retourner à la barbarie. Les hommes des premiers âges pouvaient en avoir parce qu'ils étaient d'humeur plus belliqueuse que nous, ayant à se battre pour vivre, manger et boire. Nos moeurs sont adoucies, les sociétés policées, le droit de propriété reconnu. Les guerres ne durent plus qu'un temps déterminé, relativement court. Nous avons des passions moins violentes.

Chez les femmes, les yeux bruns sont l'indice d'une profonde sympathie et d'une vive susceptibilité; chez les hommes, la marque d'une grande largesse de sentiment, d'une nature chaude et affectueuse, d'une absence complète de préjugés vulgaires.

Les yeux noirs s'associent généralement à un tempérament violent. Ils reflètent plus les émotions d'un coeur tourmenté que les pensées d'un cerveau bien organisé. Ils annoncent la douceur, la confiance, la tendresse et la susceptibilité. Les héroïnes de grands drames passionnels doivent avoir les yeux noirs. Les femmes aux



*Les oiseaux de proie et les sauvages ont toujours ou les yeux noirs ou bruns.*



*Les yeux de feu ou phosphorescents existent dans la réalité. Ils ne se trouvent plus chez l'homme civilisé, mais encore chez les chouettes, les chats et les faucons.*



*Les yeux bleus dénotent l'homme de haute culture; ils sont ceux des grands législateurs et de l'Apollon du Belvédère.*

C'est ainsi que les yeux lumineux ne se retrouvent plus que chez certaines brutes, du type de ce Rosenthal qui, par l'audace de ses crimes, émut, l'an dernier, toute la presse américaine.

A combien d'émotions l'homme est-il sujet? De combien de couleurs sont les différentes races du monde? Il y a des peaux noires, rouges, cuivrées, brunes, jaunes, blanches, bleues et chocolat! Autant de couleurs qu'en a le prisme. Et par contre, quelle pauvreté de nuances dans les yeux! On ne connaît que les yeux bleus, les yeux bruns, les yeux gris, les yeux noirs, les yeux verts ou pers qui ne sont qu'un bleu dilué. Expliquez cela.

yeux bruns ou noirs sont d'ailleurs excessivement jalouses.

Les yeux verts, brun-clair et tachetés dénotent un tempérament vif, nerveux et infatigable. Les personnes aux yeux verts ou pers sont trop indifférentes, trop passives pour connaître la jalousie amoureuse. Elles sont plutôt portées à l'envie.

Les beautés aux yeux bleus sont connues pour leur sang-froid, leur rigidité, leur nonchalance et leur exactitude. Elles sont sévères et soupçonneuses et exigent qu'on les flatte et les courtise. Elles aiment aussi à dominer et à commander.

Les hommes aux yeux bleus sont d'une intelligence élevée, d'une haute énergie morale et d'une correction de pensées, de paroles et d'actions mathématiques. Ils commandent dans leurs familles et sont les maîtres du monde de l'intelligence, du commerce et de l'industrie.

Les yeux gris trahissent un esprit superficiel, frivole, superstitieux, enclin à adorer les fausses idoles, à écouter les faux prophètes, neurasthénique, instable, irréfléchi, téméraire et impétueux.

On peut donc dire des yeux qu'ils sont réellement les miroirs de l'âme.

——o——

## UNE NOUVELLE CARRIERE

Une importante caractéristique de l'évolution sociale moderne est la modification progressive du rôle de la femme dans la société.

Si dans l'Orient antique sa condition était proche de l'esclavage, il n'en fut pas de même chez les Egyptiens où elle était l'égale des hommes tant au point de vue familial que juridique et où seuls les travaux pénibles lui étaient interdits.

Inférieure chez les Grecs et à Rome, précaire chez les Gaulois, sa situation fut une longue sujétion pendant le moyen âge, malgré l'institution de la chevalerie qui vint un peu adoucir la rudesse des lois et des moeurs.

De nos jours, les lois, quoique plus équitables, ont pourtant laissé la femme en état d'infériorité et celle-ci ne marche que lentement vers l'égalité à laquelle elle a droit.

Mais il n'en est pas de même en toutes choses et aujourd'hui la femme a conquis l'égalité dans le travail; sans parler de l'égalité d'instruction qui lui a ouvert les carrières libérales, la médecine, la magistrature, etc., elle aborde peu à peu les professions les plus diverses et jusqu'ici réservées aux hommes pour leur côté pénible.

Cochère, conductrice d'automobile, aviatrice, elle n'a pas craint de devenir bouchère, facteur, comme miss Raglan et miss Hooper en Angleterre ou même scaphandrière.

Parmi les nombreuses carrières ouvertes aux femmes aujourd'hui, celle de maître menuisier n'en avait encore tenté aucune.

Désormais l'exemple est donné et Mlle Wally Zortsch, une allemande, a obtenu son diplôme après avoir passé, il y a quelque temps son examen devant la Chambre de Commerce de Cassel, avec la plus grande distinction.

La voilà bien la revanche féminine!

——o——

## UNE REPLIQUE DE LLOYD GEORGE

Elle remonte aux temps des débuts du Premier dans la carrière politique.

Lloyd George avait eu à prendre la parole dans un meeting extrêmement orageux (en plein pays de Galles), meeting auquel avaient pris part beaucoup de femmes qui s'étaient signalées par leur violence inouïe. A un certain moment du discours de Lloyd George, une de ces femmes se dressa, furibonde, déchaînée, et hurla à l'orateur:

—Si vous étiez mon mari, vous, je vous donnerais du poison!

—Si vous étiez ma femme, répondit Lloyd George, eh bien! je le prendrais!...

Allez donc discuter avec un tel homme! On comprend que cet esprit de repartie permette au Premier d'avoir toujours raison le dernier.

# LES AVEUGLES VOIENT-ILS ?

**Oui, répondent les savants, par leurs organes et leurs sens qui ne sont pas affligés d'un mal physique: le cerveau, l'ouïe, l'odorat et le toucher.**

Les malheureux qui ont perdu la vue ou qui sont nés aveugles, par une loi de compensation bienveillante, développent de façon extraordinaire l'usage de leurs autres sens. Ainsi, l'ouïe, le toucher et l'odorat de ces créatures ont une telle finesse, une telle subtilité que, tout en ne percevant pas les choses extérieures, elles sont averties de leur existence et de leur nature.

La science, par ses découvertes et ses inventions, a contribué aussi pour beaucoup à l'amélioration du sort des aveugles. Le professeur C. F. Fraser, de la Nouvelle-Ecosse, frappé de cécité à l'âge de vingt ans, avoue à ce sujet ne souffrir aucunement de la perte de ses yeux. A son dire, l'esprit et les sens indemnes des aveugles leur permettent de concevoir les choses mieux, peut-être, que les personnes qui voient.

Nous restons toujours étonnés de ce qu'un aveugle n'aille jamais se buter sur un arbre, une clôture, un poteau ou tout autre objet en marchant dans la rue.

Comment peut-il deviner la présence et sentir l'approche d'un obstacle? L'explication est toute simple et nous la devons à ce même professeur. Lorsque nous marchons nous poussons devant nous une vague d'air qui nous précède tant qu'elle ne rencontre un corps solide. A ce contact, elle nous revient à la figure qu'elle caresse d'une fraîche sensation, comme une brise. C'est à ce signe que les aveugles reconnaissent la présence d'un obstacle. Ce phénomène n'est pas le fait des aveugles seulement et il arrive à quiconque marche dans l'obscurité. C'est une impression produite sur la figure par la brusque condensation de l'air.

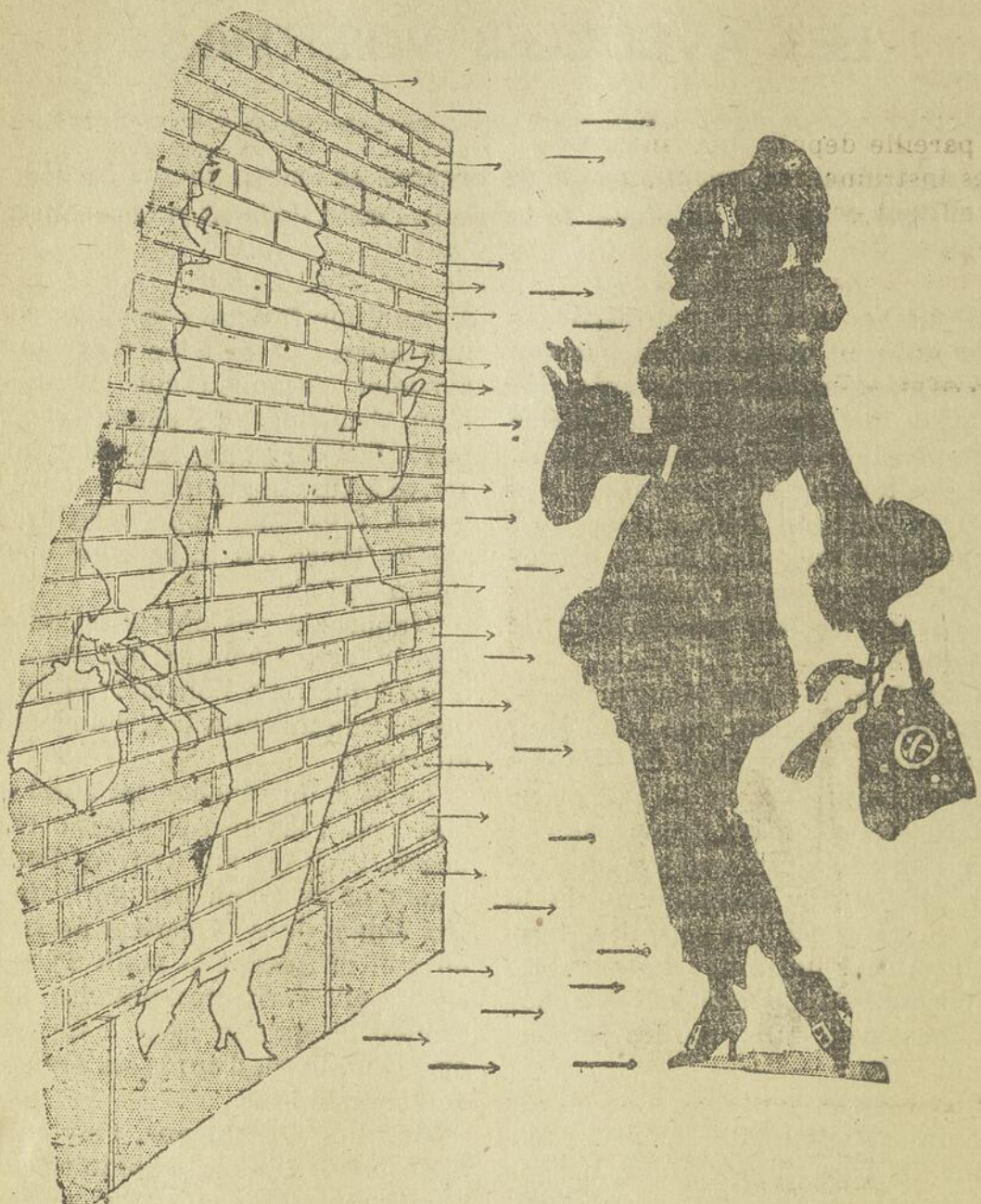
L'approche des objets est aussi indiquée aux aveugles par une sorte d'écho que rend l'obstacle et qui leur permet de mesurer la distance qui les en sépare.

Le sens du toucher est aussi développé chez les aveugles à son dernier degré. Il en est qui peuvent lire couramment ce qu'on leur écrit du bout des doigts dans la paume de la main ou qui, en tenant la main de la personne qui écrit, comprendre parfaitement ce qu'elle trace à un tableau ou sur un livre, d'après les seuls mouvements du bras.

Certains d'entre eux, plus cultivés, apprennent à jouer le piano en suivant simplement les mains qui se promènent sur le clavier.

Le mécanisme du sens du toucher informe les aveugles parce que cet organe comprend les membranes qui bordent la bouche, les narines et les autres organes internes.

Sous l'épiderme se trouvent les fines couches du derme qui sont surtout développées là où la peau est la plus sensible.



*Cette jeune aveugle est avertie de la présence d'un obstacle par l'impression sur sa figure d'une brusque condensation de l'air.*

Le toucher est particulièrement aigu sur le bout de la langue et l'extrémité de l'index. Les femmes aveugles enfilent leurs aiguilles avec la langue et le savant botaniste John Gough avait coutume d'examiner les plantes nouvelles avec le bout de sa langue et les plantes familières avec l'extrémité de ses doigts.

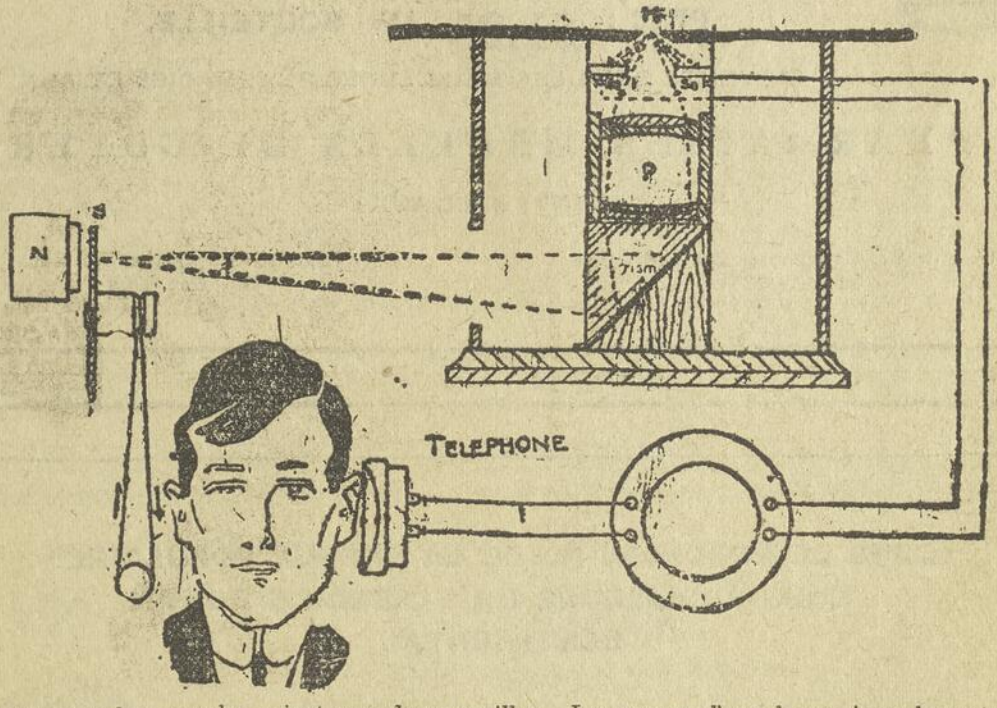
On lui remit un jour des orchidées d'une famille excessiment rare.

Après les avoir déposées sur sa langue, il leur donna leur nom véritable en déclarant qu'il n'avait pas "vu" leur pareille depuis cinquante ans!

Les instruments d'invention récente facilitent en outre aux aveugles la perception des choses que nous voyons avec nos yeux. Grâce au phonopticon, pour ne mentionner que celui-là, ils peuvent lire dans un livre imprimé en caractères ordinaires. C'est un téléphone d'une extrême sensibilité. Le récepteur court au-dessus de chaque lettre qui rend un son particulier que l'oreille de l'aveugle apprend à interpréter.

Des expériences ont démontré que la sensation de la lumière pouvait être reproduite dans les centres du cerveau sans l'aide des yeux, de sorte que les aveugles, avec de l'entraînement, arriveraient à voir des images avec l'exercice de l'organe de la pensée.

Pour en revenir à la finesse du toucher de certains aveugles, qu'il nous suffise de dire qu'une jeune fille peut reconnaître une personne qu'elle a rencontrée une fois d'après les lignes de sa main, qu'une autre aveugle et sourde peut reconnaître une chanson en plaçant ses doigts sur les lèvres du chanteur.




*Comment les aveugles voient avec leurs oreilles. Les rayons d'une lampe incandescente (N) sont radiés en une multitude de points par leur passage dans une sirène rotative (S). Ils passent ensuite à un prisme où ils sont réfléchis par une lentille photographique (P) sur une page imprimée (H). Un télescope sensible transmet le son caractéristique produit par la forme de chaque lettre à l'oreille de l'aveugle.*

Quant aux couleurs, les aveugles les assimilent à des sons, tout comme certains musiciens décadents.

Les personnes aveugles qui ont déjà eu l'usage de leurs yeux vivent en rêves. Chose curieuse, la cécité est plus commune chez tous les hommes que chez les femmes, dans tous les pays du monde.



# LE SANG, C'EST LA VIE

**Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires**

## L'HISTO-FER GARNIER

**est le remède tout indiqué.. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.**

**PRIX : $1.25 LA BOUTEILLE.**

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

**PHARMACIES MODELES DE GOYER**

AGENTS SPECIAUX :

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

**DANS LE PROCHAIN No DE LA "REVUE POPULAIRE" NOUS PUBLIERONS UN SPLENDIDE ROMAN SENTIMENTAL**

## "VAGUE D'AMOUR"

**Par René D'ANJOU**

---

Le mois suivant nous publierons un autre épisode des aventures du mystérieux docteur Cornélius.



**EXAMEN DES YEUX** GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos E, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de *Verres Toric*, nouveau style A ORDR PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

**Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste BEAUMIER**

A L'INSTITUT D'OPTIQUE **144 rue Sainte-Catherine Est,** Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTRREAL

*AVIS.*—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : *Yeux artificiels*. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

## AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que le *Revue Populaire* soit impeccable comme revue canadienne-française, nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs* et *Directrices d'Etablissements d'Education, les Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit* de notre jeunesse, que *nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires* de la *Revue Populaire* pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la *Revue Populaire*. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la *Revue Populaire*.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la *Revue Populaire*, désormais *à l'abri de tous commentaires fâcheux*.

ECRIVEZ-NOUS.—Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

**COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA**

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimalt, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 1 février 1920.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

# LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque numéro on trouve :
- SEPT ou HUIT chansons;
- DEUX ou TROIS morceaux de piano;
- Aussi Musique de Violon;
- Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT :

Canada, $2.50 — Un an. — Etats-Unis, $3.00

Un numéro, 10 : - : En vente partout.

Adresse : 16, rue Craig - Est, — — Montréal.

☞ Demandez notre catalogue de primes. ☜

# LE PANORAMA

25c le No. dans tous les Dépôts

— ou aux Bureaux des Editeurs-Propriétaires —

POIRIER & CIE., - 131, rue CADIEUX, - MONTREAL

## COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus, veuillez trouver la somme de $3.00 pour 1 an ou $1.50 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au "*Panorama*".

Nom .....

(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit:

MM. Poirier & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal.